

Une année de concours

Divagations d'un apprentissage

Judikaël Goater - Septembre 2022 - Aout 2023

Il existe en France 13 écoles nationales supérieures de comédiens. Chacune d'elle proposent un concours d'admissions, tous les un, deux ou trois ans, rassemblant entre 600 et presque 2000 candidats pour une douzaine de places. Pour candidater, il faut pouvoir justifier de deux ans de pratiques préalables dans un conservatoire ou une classe spécialisée public ou privée, être âgé de moins de 25, 26 ou 30 ans et préparer monologues et scènes dialogués avec un ou une partenaire de jeu. Parce que ces écoles proposent une formation professionnelle intensive et gratuite, de nombreux avantages et une insertion plus ou moins importante dans le milieu professionnel du théâtre public, elles sont très convoitées par de nombreux jeunes, prêts à parcourir la France et à passer plusieurs années à se préparer pour ces concours.

Sans savoir que je les tenterais un jour, j'ai commencé mon apprentissage théâtral en 2018, au conservatoire de Rennes avec Sylvain Ottavy, en parallèle d'une licence d'art du spectacle à l'université. 3 ans plus tard, je quittais Rennes pour la classe professionnelle de Caen, devenue CPES, classe préparatoire aux écoles supérieures.

Au mois de décembre 2021, je rencontre Valentina Fago durant une « masterclass » centré sur les textes de Pier Paolo Pasolini, à destination des élèves de la classe de CPES. Je suis alors dans ma 4ème année de formation, sous la direction de Virginie Lacroix, et je tente pour la première fois les concours d'écoles nationales de comédiens. Suite à cette rencontre, je décide de tenter l'audition de la classe prépa concours de la MC93¹, à Bobigny, où Valentina intervient.

En avril-mai 2022, je suis admis au stage d'admission final de l'ERACM², une de ces écoles nationales hautement réputées. Je n'y serais finalement pas admis, mais j'y rencontrerais de nombreux jeunes artistes, certains directement venus de la classe de la MC93, qui m'en parlent avec beaucoup d'éloges.

Après un premier tour de sélection sur lettre de motivation et critères sociaux³, je passe les deux tours d'audition de la classe prépa en juin-juillet 2022, et suis finalement admis, avec 7 autres jeunes, à rejoindre la classe en septembre 2022.

Le mardi 13 septembre 2022 commence mon année à la MC93. Lors de ce premier jour, Valentina Fago nous demande à chacun de rédiger un journal de bord hebdomadaire, adressé à elle, de manière libre, autour de ce thème: « Traces, troubles, questions ». Le but est pour elle de cerner avec plus de précision les difficultés des jeunes comédiens qu'elle accompagne, mais aussi de susciter chez nous un rapport plus intime et sensible à notre travail, par le biais de l'écrit.

Durant cette année d'enseignement, je me suis appliqué avec beaucoup de ferveur et d'assiduité à cette tâche, en raison d'un attrait particulier pour l'écriture et l'objet du journal. J'y ai consigné les traces de

¹ Maison de la culture du 93 (seine st denis)

² Ecole régionale d'acteurs de Cannes-Marseille

³ La classe prépa concours de la MC93 est un dispositif dit « égalité des chances » réservés à des jeunes avec de faibles revenus. En cela, nous bénéficions des bourses étudiantes du CROUS et les frais de concours des élèves (trains et hébergements) sont entièrement pris en charge par la MC93.

mon enseignement, les troubles qui me traversaient et les questions qui en découlaient, ainsi que des réflexions diverses.

J'ai écrit dans des chambres, des trains et des cafés, en me relisant très peu et en cherchant à apporter le moins de jugement possible sur ce que j'écrivais, afin de donner à Valentina le témoignage le plus honnête possible de mon jeune parcours artistique. Ce journal donnait lieu à des échanges très instructifs avec Valentina, de même qu'avec mes camarades, puisqu'il me permettait de formuler plus précisément cette expérience commune que nous avons de jeunes comédiens en apprentissage, nous lançant dans cette grande aventure que sont les concours d'écoles nationales d'art dramatique.

Après avoir partagé autour de moi certains extraits de ce journal, j'ai eu l'idée d'en concevoir une version « abrégée », pour permettre à quelques personnes de le parcourir dans son intégralité. Cette version a subi quelques coupes et reformulations par rapport à l'original, dans le but d'en retirer des digressions et réflexions trop personnelles, inutiles dans le contexte du travail artistique, ou que je ne souhaitais tout simplement pas partager. Quelques entrées hebdomadaires sont donc intégralement absentes. Nous étions également encouragés à consigner nos expériences de spectateurs, retours des films, spectacles et livres que nous avons traversés, à partir de la programmation de la MC93 et des théâtres parisiens de cette année là, ainsi qu'une liste de suggestions de livres et de films donnés par Valentina. J'ai choisi de garder ces passages, les titres des oeuvres seront soulignés. Le texte présente certains mots en **gras**, ce sont des auto-censure me permettant d'anonymiser des lieux ou des personnes, tout en préservant le discours que je souhaite apporter vis à vis de ces derniers. Certains prénoms ont été modifiés à la demande des premiers intéressés. Je m'applique également à ajouter des notes de bas de page, afin de donner davantage de contexte et rendre ce texte accessible à des personnes extérieures à cet univers artistique et théâtral.

Je souhaite remercier Valentina bien sûr, pour son amitié et son dévouement auprès de nous. Les autres artistes intervenants de la MC93, Sylvie Levesque, Boris Jacta, Sarah Oppenheim, Thierry Thieû Niang et Estelle Joubert pour leur accompagnement sans failles dans notre travail. Hortense Archambault, directrice de la MC93, à l'initiative de cette classe prépa à l'intérieur de ce grand théâtre, Anouk Debizet, Kler Vanparis, Marie Le Provost et l'ensemble des employés de la MC93 qui nous ont accueilli. Et bien sûr, mes camarades et amis May Ameer-Zaïmeche, Baptiste Perrais, Théo Pham, Gédéon Ekay, Safir Fellah, Océane Arsène, Lola Maume, Kostia Tourjansky-Goffi, Cassiopée Lamain et Simon Machefert avec qui j'ai eu la chance de jouer tout au long de l'année.

Enfin, j'envoie toutes mes salutations et encouragements aux jeunes comédiens par delà les routes de France, connus et inconnus, qui continuent de tenter chaque année ces concours avec curiosité et amour de la rencontre, du théâtre et d'eux-même.

Au plaisir de vous retrouver sur les planches et ailleurs,

Judikaël Goater

Samedi 17 septembre:

« Traces, troubles, questions. »

La joie, tout d'abord, de rencontrer, de découvrir, d'explorer cette maison et ceux qui la peuplent. Mes camarades, l'accueil, les repas à déjeuner, le café, les muffins, je mesure ma chance d'être ici, au-delà du travail, là où nous nous demandons si souvent « où est ma place? » quel don c'est de la part de la MC, d'être ainsi accueilli et invité à l'appeler, nous aussi, « la maison ».

L'avancée timide dans les couloirs, les portes que l'on pousse, l'oreille qui se traîne derrière un rideau, les pas qui se perdent dans des petits espaces blancs, gris, noirs... Et au plateau, dès la première impro, voilà que surgit soudainement la vie. Cette pensée qui me suit depuis longtemps, à penser que le spectacle VIVANT contient véritablement en elle la VIE, le SENS comme nous le trouvons trop rarement ailleurs, n'a jamais été aussi forte maintenant qu'un horizon de mort s'est imposé chez moi⁴. Joie, donc, de pouvoir revaloriser le théâtre et ma chance d'en faire dans cet horizon.

Traces des mots et des paroles. Des questions, des problèmes, de l'amour, du personnage, du bord, du risque, reprenant petit à petit leur place dans la nébuleuse de la pensée. Pas trop perdu, habitué au langage, nous parlons autour des cigarettes des doutes des autres, nous nous rencontrons. Les enlacer. Les embrasser. Les regarder, vraiment.

Du côté de la culture (de mon jardin, paysage intérieur⁵), je me suis un peu perdu, entre le rythme soutenu du Jules et Jim de Truffaut, le jeu désinvolte de Jeanne Moreau, un bout du Journal de Nijinsky, le fantôme de Tarkos⁶ derrière mon épaule, un peu de La dispute de Marivaux, les questions, un coup d'oeil nostalgique remis dans Bataille⁷. Une pensée à la Préface de Léo Ferré quand on nous parle des pieds des poèmes, et la découverte de cette poésie de Auden⁸. Nécessité de saisir à la volée ce qui nous tombe dans la bouche, de mâchonner des petits bouts du buffet sans s'arrêter encore sur un plat. Je m'assoie devant ma bibliothèque et regarde les noms triés en ordre alphabétique, Mathieu Bertholet entre Becket et Brecht, Léonora Miano qui flirt entre Marivaux et Molière, sans savoir encore que saisir pour de bon.

Je n'ai pas encore de questions, mais sûrement elles viendront.

Jeudi 22 septembre:

« Notre besoin de consolation est impossible à rassasier⁹ »

Le titre, donc, d'un livre? Mentionné lundi. Me fait penser, à toutes les choses que j'ai pu faire et intégrer, afin de plaire, d'obtenir, ce semblant d'affection, de lien avec les gens, avec l'idée d'atteindre une sorte de nirvana, de sentiment sublime, de compréhension, de faire partie d'un tout, d'une communauté. Laisant

⁴ Une pensée à mon ami Bobby Watson, décédé le 9 septembre 2022.

⁵ Citation de Valentina « Cultivez votre jardin intérieur ».

⁶ Christophe Tarkos, poète, sur lequel je travaillais pour le traditionnel « récital de poésie » organisé en interne par les élèves de la classe prépa en début d'année.

⁷ Georges Bataille, écrivain et philosophe, sur lequel j'avais travaillé pour mon Certificat d'Etudes Théâtrales à Rennes en 2021.

⁸ « If equal affection cannot be, let the more loving one be me », extrait du poème The more Loving one de WH Auden, apporté au plateau par mon camarade Théo Pham.

⁹ Titre d'un essai de Stig Dagerman, terminé juste avant son suicide. Mentionné pendant le travail.

ultimement place, toujours, à la solitude, au départ d'une ville. Soulagement, enfin, d'entendre, que la solitude est universelle.

« L'art est tout, quoi qu'ils en disent¹⁰ »

Et cette demande, d'aller au cinéma, de nous détacher de cet horizon virtuel de divertissement instantané, et soudain le doute. Est-ce que le RIEN s'oppose au TOUT? Quelle place laissée pour le divertissement? Pour moi, qui comme beaucoup d'autres sûrement, voit toujours la lecture comme une forme de corvée, parfois, face à des langues qui m'échappent, qui a cette nécessité de, chaque jour, m'évader dans un flot d'images rapides, de sons saturés, des vidéos qui s'enchaînent, je le fais de moins en moins. Avec le temps, j'y ai préféré les soirées, les états seconds de conscience, la proximité des corps, dans les caves et les boîtes noires, avec la musique qui pulse jusque dans le cœur. Il n'est pas aisé de se donner aux mots, de se laisser aller à la lecture, il y a comme un feu, en moi, qui me demande de bouger en permanence, et si je ne le peux physiquement, appelle à le faire par le flot continu d'images et de sons. Le mal d'une génération, peut-être? Ou la tendance humaine générale à se laisser aller à la passivité et la facilité?

« La relation, au cœur du dialogue¹¹ »

Et la promesse faite à moi-même, de cesser d'essayer d'être bon élève. Au moment des impros, à un texte donné, chercher immédiatement la situation reconnaissable, la solution toute faite au dialogue, et oublier ce qui permet de se créer. Nous aurions dû prendre davantage de risques. J'ai essayé de le faire sur Tarkos. De résister aux tentations d'une savante mise en scène, et de me laisser juste là devant le public avec un texte à défendre.

« César doit mourir¹² »

Et cette nécessité, vitale, du théâtre dans les lieux qui en sont généralement privés. Par rapport à Panorama¹³, la semaine dernière, et ma détestation du théâtre qui parle de soi, du nombril, acteurs parlent d'acteurs, ému de voir, prisonniers parler de César, repenser à des instants, où j'apprenais des textes dans l'hôpital psychiatrique, et n'y voir ni l'exception ni la passion, ni le grand talent, mais seulement ce qui fait sens dans un environnement dénué de tout. Dépossédés des moyens de distractions et de la vie urbaine, un livre, quelques lignes noires sur feuilles blanches, prennent tout leur sens. Se montrent comme l'unique salut. Passionne. Bientôt dans **ce lieu**, et penser à cette rencontre, l'année dernière, avec Mariette Navarro, ou l'interview de Monsieur quelque chose¹⁴, un de ces normaliens, qui disaient, « le temps à penser » comme l'enjeu d'une époque. Trouver le temps à penser, l'espace à rêver. Qu'il soit en prison, ou en HP, ou dans une petite chambre, réussir à se couper de la course frénétique du capitalisme, de la productivité exigée pour le travail, le profit, et réussir à s'isoler pour PENSER, pour CRÉER. Très beau docu-fiction en tout cas.

Et enfin, la sensation, d'être de retour dans le grand bain. Quand nous attendons, haletant de notre échauffement, tous ensemble, dans le placard, notre entrée sur le plateau. Entendre le public qui s'installe. Attendre que se concrétise ces quelques heures de travail. Être tous ensemble, suspendus à cet

¹⁰ Incipit d'un court texte de Didier-Georges Gabily.

¹¹ Citation de Valentina Fago pendant le travail.

¹² Docu-Fiction réalisé par Vittorio Taviani et Paolo Taviani, à propos d'une mise en scène de « Jules César » de Shakespeare en milieu carcéral.

¹³ Spectacle de Cyril Teste et du collectif Mxm.

¹⁴ Il s'agissait de François Begaudeau.

instant. Se préparant à monter, sur la scène, tous, dans l'expectative, de qu'est-ce que nous réussirons à vivre aujourd'hui. L'année à commencée.

Merci.

Samedi 8 octobre

Ce **lieu**, ce fameux **lieu**. Je suis dans le train pour Lyon, encore un peu sonné de tout ce qu'il s'est passé à Avignon. J'essaierais de reprendre point par point.

Tout d'abord, l'arrivée, la visite, la présentation du lieu et des vieilles pierres. Première table ronde. A peine arrivé, qu'en pensez-vous? Que vivez-vous? Et les anciens¹⁵ qui prennent la parole en premier, à grandes tartines de remerciements, quel lieu incroyable, quelle chance que c'est d'être invité dans ces murs, et les paroles sont prises, unes à unes, c'est magique, c'est incroyable, merci merci tellement, on ressent les fantômes qui parcourent les murs, on est en plein dans la transcendance. Premier malaise me concernant.

Je rebondis sur ce qu'à dit Théo, je me méfie de tout ce qu'on qualifie de sacré. Je ne donne pas ma foi et ma confiance aussi rapidement. Je connais **ce lieu** comme un lieu important, institutionnel, un lieu de travail où en partie, se fait l'écriture théâtrale contemporaine. Mais je ne comprends pas encore tout à fait ce que l'on fait là. Je ne vois pas davantage de magie ici, parce que le bâtiment est vieux, patrimonial, historique, que dans n'importe quelle autre salle où l'on peut faire du théâtre. Si j'ai une religion c'est uniquement celle-ci, et nous n'avons pas encore vécu, nous n'avons pas encore joué. Je suis méfiant.

Nous parlons, parlons, parlons, longtemps. Et je note, je ne peux pas m'en empêcher, **Lui**, qui nous fait des tartines de son expérience, étale sur les murs sa connaissance, aux questions concrètes, redirige le langage sur le sien. Celui de l'université, celui du savoir établi, légitime. Et je me méfie. On sort de table et tout le monde s'accroche à sa tartine, qu'est-ce qu'il est intelligent, qu'est-ce que c'est incroyable d'être ici, quelle chance. Et je me sens d'autant plus éloigné, enfermé dans mon ressenti, que je ne le sens pas partagé par les autres.

Confiance et légitimité seront à mon sens les maîtres mots de la semaine.

Je lutte, contre ce que je perçois comme une forte violence de classe par ces murs, par ces gens. Je me souviens de quand j'avais passé l'audition du CPES de Lyon¹⁶, dans ce qu'ils appellent « Le Palais st Jean », accueillie par des colonnes qui font trois fois ma taille, et intimidés à attendre dans un salon avec lustre et meubles de styles anciens. Fauteuils rembourrés en velours verts. J'essaie de faire confiance. **Elle**, vient voir l'une de nos restitutions, se réjouit, nous dit « c'est mon petit plaisir coupable de la semaine, je viens juste pour le plaisir de pouvoir échanger avec vous » et elle, avec sa permanente, ses boucles d'oreilles en perles et son tailleur chic, nous impose à nouveau son monologue, 24 minutes montre en main, pour nous parler de toutes les merveilles qu'ils font ici, l'importance de leur travail, rajouter des arguments à la pile de « qu'est-ce qu'on a de la chance », tout en glissant quelques paroles de temps à autres que je ne peux que prendre avec une grande violence.

« Bien sûr, nous recevons des textes, nous aimerions en recevoir davantage, mais il faut faire du tri. Il y a tellement de gens qui écrivent de nos jours, il faut que le texte ait un avenir. »

¹⁵ May Ameer-Zaïmeche, Théo Pham, Baptiste Perrais et Océane Arsène étaient élèves pour leur deuxième année à la MC93. En cela, beaucoup de nos expériences vécues cette année avaient déjà été vécues par eux.

¹⁶ Autre classe CPES réputée, où j'ai auditionné en 2021, sans succès.

Il faut que le texte ait un avenir.

Sous-entendu inconscient que c'est ici, dans ce haut lieu de la création théâtrale contemporaine, que l'on décide si oui ou non, il y a avenir. Que derrière leurs façades d'inclusivité, nous sommes bel et bien dans le coeur de l'institution, aux portes infranchissables où l'on décide si oui ou non, vous pouvez faire partie de notre club d'artistes subventionnés, LEGITIMES à travailler. Selon leurs codes. En étant prêt à argumenter comme eux, des heures autour d'une table, en se lançant des armes de la pensée qu'on a décidé d'appeler « Dramaturgie¹⁷ ».

Voilà le symbole que sont devenues ces grilles et ces vieilles pierres pour moi. Me laissant bourré de questions douloureuses: qu'est-ce qui leur donne la légitimité de nous faire ainsi travailler en forcenés et subir leurs longs monologues? Qu'est-ce qui leur donne la légitimité de faire partie de ce lieu, d'en être les maîtres et les gardiens? Pourquoi est-ce que je n'arrive pas à prendre la parole sur tout cela? Et pourquoi suis-je le seul que cela semble remuer? Suis-je différent de eux tous?

Nous rencontrons Axel Corbin, qui nous présente sa réécriture de Antigone¹⁸ « Si je crève, ce sera d'amour ». Et si lui aussi a besoin de grimper sur son master quand **lui** l'introduit, il parle comme nous. Nous pouvons lui parler sans déguiser notre parole, et il nous réponds dans notre langage. Nous commençons le travail, ensemble, presque solennellement. Nous inventons une belle mise en scène, qui part dans un grand carré d'herbe. Nous y amenons Safir / Polynice, porté sur nos épaules, en chantant une comptine en arabe que nous as appris May. Sur ma suggestion, Créon est un dieu invisible, prenant une dizaine de voix qui résonnent dans les arcades, laissant Antigone / Océane seule à lutter sur la scène. Cette fois ci, je prends ma revanche sur Antigone et les frustrations de distributions, je négocie un bout du monologue final de Antigone à adresser au ciel, à **lui** et le public.

« Je suis la sœur des damnés, des pestiférés, des putes, des lépreux, des oubliés. Je vous maudis, Tous, avec vos joies faciles et votre mépris des morts. Vous êtes la mort et je suis la vie » qu'elle dit avant de s'immoler par le feu.

Nous nous regardons, longuement, l'un jette ses feuilles à terre, et nous suivons un par un. Nous regardons le ciel. Un silence s'étends. Et le temps se suspend.

Nous terminons la semaine joyeux et ivres, les tensions enfin aplanies, nous nous séparons à la gare. Je reste avec mes questions sur mon rapport conflictuel aux institutions.

Vendredi 14 octobre:

C'est Irina¹⁹, Tchekhov, qui emplissent l'espace. Nous parlons des pièces, je déborde d'enthousiasme. De ré-entendre La mouette et La Cerisaie²⁰, de pouvoir jouer une jeune fille en attente de l'amour, je suis heureux de pouvoir porter cette jeune figure. Nous dansons, nous jouons, espace public et espace intime, la fête, l'ivresse, l'enthousiasme de la jeunesse, la beauté des mots de Trofimov, la fébrilité de Treplev, être entourée de Nina, de Olga, de Ania²¹, de toutes ces partitions que j'affectionne, je pense.

¹⁷ Art du récit, terme appliqué à l'étude de la composition théâtrale (nombreuses définitions possibles).

¹⁸ Antigone, pièce écrite en 441 avant Jésus Christ par Sophocle, également connue dans une réécriture de Jean Anouilh de 1944, est un mythe antique souvent repris au théâtre et dans la culture, contant la révolte et la mort de la princesse Antigone, fille d'Oedipe, vis à vis de son oncle, le roi Créon, à propos de l'enterrement illégal qu'elle a fait de son frère Polynice.

¹⁹ Personnage dans Les trois soeurs, une pièce de Anton Tchekhov. Je l'incarne dans le cadre d'un chantier de travail avec Estelle Joubert autour des pièces de Tchekhov.

²⁰ Autres pièces connues de Anton Tchekhov.

²¹ Personnages issus respectivement de La Cerisaie, La Mouette, Les trois soeurs.

A la Cerisaie que nous avons fait à Rennes, en 2021. C'était le plus grand travail que je n'ai jamais fait sur une pièce. Je jouais Lopakhine pendant le premier acte. Nous étions trois jeunes élèves à vouloir jouer ce Lopakhine, mais c'est moi qui a été choisi par notre professeur. Des mois à répéter les mots. Derrière un ordinateur lors de répétitions chaotiques en visio, dans des jardins, dans des caves, dans mes errances nocturnes, Lopakhine est devenu, avec Cléopâtre²², Girafe²³ ou quelques autres personnages, un compagnon fidèle. Nous passons des heures entre élèves à philosopher sur ce que voulait dire la pièce, à nous échanger chansons, poèmes, paroles qui nous la rappelait. Nous avons regardé la Cerisaie de Peter Brook et de Tiago Rodrigues²⁴. Nous répétions, sur notre temps libre, partout où cela était possible, les allers et venues du premier acte, le pique nique du deuxième, la fête du troisième.

Pour jouer Lopakhine, je devais me convaincre que le capitalisme était au final le seul moyen d'égaliser les rapports entre les hommes. Je devais croire à la légende de ce petit moujik²⁵ qui finira, par ses efforts à lui tout seul, par racheter la maison de ses anciens maîtres. Quand j'ai compris qu'il fallait que j'aille dans cette direction, j'ai aimé ça. J'ai aimé me mettre dans la peau de ceux qui ne croient pas comme moi, j'ai aimé m'essayer à être un autre, différent de moi.

Notre professeur, Sylvain Ottavy²⁶, nous a fait travailler la Cerisaie, parce que cette pièce avait pour lui quelque chose à voir avec le grand effondrement, le changement radical dans une société. Aujourd'hui, à travailler tous ces fragments avec les autres, je réalise que c'est encore davantage que ça.

Tchekhov, qui a écrit des partitions qui sont comme du pain bénis pour les acteurs, a également réussi, d'une certaine manière, à écrire le futur. Et voici là où nous en sommes. Nous vivons dans une putain de pièce de Tchekhov.

« Tous, embourbés dans leur inaction, allant et venant à leurs émotions, philosophant en oubliant leur propre corps, la connexion possible entre les uns et les autres, en se trouvant des excuses, en étant guidé par leurs peurs et leurs paresse, restent dans leurs salons, comme dans une pièce de Tchekhov. De temps en temps l'un d'eux se tirera une balle. Moi, je serais déjà parti à Moscou. »²⁷

Il n'y a qu'un seul mouvement, et c'est vers l'avant.

Samedi 22 octobre:

Parce qu'il n'y a que le mouvement qui compte, je suis dans un train pour Lyon.

Mercredi, au plateau, il s'est passé quelque chose de prodigieux.

Lundi, je voyais Kostia et Océane jouer leur scène de la Cerisaie, celle de Trofimov et Ania, c'est une de mes préférées. Je me souviens de la lune, de Max au conservatoire de Rennes qui prenait Julie dans ses bras et l'entraînait faire une valse en disant ces mots « En avant! Nous marchons ».

²² Antoine et Cléopâtre, Shakespeare. Jouée en 2019.

²³ Tristesse et Joie dans la vie des Girafes, Tiago Rodrigues. Pièce que j'ai jouée en 2018 sous la direction de Ambre Germain-Catron et Azur Couturier dans le collectif Episcène, et que j'ai souvent repris dans mon travail ultérieur.

²⁴ Mises en scènes disponibles sur internet.

²⁵ Serfs sous l'empire russe.

²⁶ Metteur en scène, acteur et professeur des cycles 2 et 3 du conservatoire de théâtre de Rennes, où j'ai étudié de 2018 à 2021.

²⁷ Citation personnelle, extraite de passages coupés du journal de bord original.

Notre scène, avec Gédéon, stagne, elle n'avance plus nulle part, et je commence à être un peu frustré d'être sans cesse coupé dans la scène pour que Estelle ou Boris redirigent Gédéon, sans me donner trop de retours à moi, je m'efforce juste de me tenir droit. Après le cours, nous rejouons avec Gédéon, deux fois, et puis je me stoppe. Je réalise, et je lui dis, que si Touzenbach fait ici sa déclaration à Irina, c'est parce qu'ils se comprennent, parce que son discours sur le travail, dont tout le monde se fout, préférant jouer aux cartes, Touzenbach l'entends. Ils ont en commun cette recherche de vérité, cette quête de sens, ils s'éveillent tous les deux, s'animent en parlant ensemble, que c'est ça qui manque à la scène. Et je réalise que ce sont au final des enjeux très proche de Trofimov et Ania.

J'attrape Kostia, nous rentrons ensemble, je lui parle avec passion de la Cerisaie, je lui dis que je crois voir en lui des habitudes d'acteurs que j'ai pu avoir par le passé, l'intellectualisation, le doute, l'absence de choix faits sur le personnage, la tendance à être sur un plateau comme un philosophe et non pas comme un acteur, corps sensible, poreux, mobile. Je m'excuse d'avoir pris ainsi la parole et de lui donner des conseils, il me remercie néanmoins, nous nous quittons amis. Le lendemain, Océane est malade. Il est 9h, Kostia me demande si je peux la remplacer sur le rôle d'Ania. Joie, joie, joie! Jouer Ania et Irina dans la même journée! Avoir la chance de revoir la Cerisaie, de retoucher à ce petit bout de théâtre! J'apprends la scène, nous reprenons le travail.

Mercredi, point culminant, c'est le retour de la musique et de la fête, Safir s'époumone sur les sirènes du port d'Alexandrie pendant que nous attendons dans le couloir, les enfants regardent par l'entrebâillement de la porte. Je porte la petite robe rouge à fleur que je ne sors que pour mes anniversaire, après tout, moi, Irina, j'ai 20 ans aujourd'hui. Je me sens énergique et légère, pendant le premier passage, nous nous jetons l'un sur l'autre avec Gédéon, il dit son texte d'une voix plus forte, plus on l'arrête, plus on lui dit de se tenir droit, plus il reprends son bout de texte avec vigueur, et les mots prennent corps et sens. Lui, dira que c'est grâce à la veste qu'il portait.

Lors du second passage, nous nous rencontrons avec Kostia, comme à chaque fois, dans un coin de la salle, pendant que Lola et Simon jouent leur scène de Platonov²⁸, cette fois ci je le stoppe. Fini, les grands discours philosophiques, jouer la carte du naturalisme, de l'idée de l'éternel étudiant, la parole, la parole, la parole. Je l'arrête, je monte sur un des cubes qui faisaient notre décor, je me connecte à son regard. Nous passons peut-être 15 minutes à nous toucher, à explorer quelque peu le corps de l'autre à travers les tissus, Boris nous appelle, je me tiens droite et j'ouvre mon regard vers le public. Instantanément je m'imagine dans leur regard et je trouve l'image belle, et je sens l'état, la vibration, le quelque chose qui monte en moi, nous nous embrassons tous les deux, cela fait bien 20 minutes que Kostia se tait et c'est au tour de notre scène.

Et il se passe une de ces choses après laquelle nous, les acteurs, nous courons peut-être toute notre vie, ce moment d'alignement, ce moment de grâce comme disait mon ancien professeur, la vibration commune, les mots qui sortent impeccablement justes mais surtout chargés, de ce feu, de cette corde fébrile qui tremble. Je le regarde me parler de l'avenir, je revois la lune de mon souvenir, et je ne sais pas si je pleure, si je convulse ou si c'est la sueur qui coule sur mes joues. Ce moment de magie que j'ai peut-être été le seul à ressentir, mais Kostia, le public, Estelle et Boris ont senti tout de même que quelque chose s'était indéniablement débloquent. Je suis extatique, je repense beaucoup à ce moment, je m'y accroche, je le chéris, ces petits instants qui valent tout l'or du monde, nos purs moments de théâtre.

Je suis enthousiaste, j'ai soif d'en voir, d'en faire, d'en lire, d'en découvrir davantage. Cette semaine, je vois trois spectacles, lis deux livres, regarde deux films. Atterré par Cosmic Drama²⁹, carrément déprimé même, que j'ai regretté d'avoir perdu ainsi du temps et d'avoir ainsi terni les beaux moments qui avaient

²⁸ Autre pièce de Anton Tchekhov.

²⁹ Spectacle de Philippe Quesne.

précédés dans la journée. Quelle perte d'argent, le service public se casse la gueule, mais on finance des spectacles conçu comme des grandes démonstrations plastiques où le ressort principal c'est quelques gags qui ne me font pas rire, et qu'il vaut mieux inventer ce que le spectacle pourrait essayer de nous dire. Ou alors il nous faut rester dans les super héros de l'espace qui sauvent des météorites, quel ennui.

Concernant le spectacle de Falk Richter et Stanislas Nordey³⁰, dont je sors à peine, j'ai voulu venir en mettant à plat les pensées que j'ai déjà envers l'un ou l'autre. Le Richter aux textes plaintifs emplis de « moi moi moi » et le Nordey que j'ai vu jouer, rejouer, re-rejouer, les mêmes drames bourgeois au TNB³¹ sans comprendre la légitimité de laquelle il était partout affublé. Un long monologue écrit tout rien que pour lui, qui parle de la difficulté de grandir homosexuel, de l'homophobie de ses parents, longs extraits vidéos de Richter parlant avec sa mère, vient régler ses comptes familiaux dans un spectacle de théâtre sur l'argent public. Moi moi mon viol, moi moi mon père, moi moi mon histoire mes drames mes tragiques enfers, saupoudrés d'un peu de réchauffement climatique et de fin du monde. Cette pauvre femme qui se fait afficher devant la bien pensance du théâtre public pour servir d'exemple et dire que c'est pas gentil l'homophobie. Stanislas Nordey que je revois jouer après toutes ces années, Stanislas auquel j'ai beaucoup pensé pendant que j'écrivais la lettre de motivation du TNS³², Stanislas qui a longtemps été dans mon esprit et sûrement à tort, le parfait représentant de cette institution du théâtre public bourgeois qui se branle la nouille, voilà le peu que je pensais de lui, voilà la hauteur de mon arrogance de jeune acteur.

Stanislas Nordey qui dans son jeu me fait penser à Laurent Sauvage que j'ai vu faire une lecture à la mousson d'été, qui m'a fatigué par son ton monotone, sa façon de dire les choses toujours tout pareil faisant perdre le poids réel du texte. Les acteurs, on dirait, trop bons pour se laisser traverser, trop bien pour nous montrer un peu de vulnérabilité? Ou est-ce que j'ai de la merde dans les yeux? Pourquoi, toujours, je ne comprends pas, pourquoi je ne peux rien prendre facilement, pourquoi je ne peux pas rire devant Cosmic Drama, pourquoi je ne peux pas m'émouvoir, pourquoi est-ce que je regarde avec tant de mépris ces spectacles? Il y avait de belles choses, néanmoins, quand ils parlaient des amours adolescents.

Jeudi, je me suis promené dans Paris, j'ai fait les bibliothèques. Celle de Stalingrad et le CNSAD³³. C'est la première fois que j'en franchissais les portes. J'ai été surpris par ce que j'ai trouvé à l'intérieur de ce grand bâtiment historique. Un hall en bordel avec des jeunes gens qui rigolent sur des canapés, quelque chose d'un peu décrépi, un peu punk, pas si différent du hall de l'université de Rennes 2. Je me fais des piles de pièces classiques, je cherche pour les concours, et je me rends compte que je ne connais rien.

Pour l'université, je me suis forcé à lire un Racine, la vie est un songe³⁴, un Diderot, mais je n'en retire que très peu de souvenirs. Molière, c'est à peine si j'en ai lu un seul. Shakespeare, quelques petites choses, j'ai dû me farcir un Euripide dans une mauvaise traduction pour un devoir, mais je n'ai pas de véritables connexions avec aucuns de ces classiques. Seulement une scène de Marivaux, et les Tchekhov, les Wedekind et les Ibsen que je recyclais religieusement dès qu'on me demandais une scène « classique ». Je regarde les noms empilés sur la table et je me sens perdu et honteux.

Je vais voir, ce soir là, le plus prodigieux des spectacles au théâtre du rond point. Pueblo de Ascanio Celestini avec David Murgia, j'attendais depuis longtemps de voir ce spectacle. Laïka, avec le même duo,

³⁰ The Silence, spectacle mis en scène par Falk Richter avec Stanislas Nordey pour seul acteur. Stanislas Nordey est particulièrement connu dans cet univers théâtral pour être l'ancien directeur de l'école du TNB et jusqu'à il y a peu, directeur du TNS.

³¹ Théâtre national de Bretagne (à Rennes).

³² Théâtre national de Strasbourg.

³³ Conservatoire national supérieur d'art dramatique (Paris).

³⁴ Pièce de Pedro Calderon de la Barca.

est disponible sur Vimeo, je l'ai vu une dizaine de fois, je l'ai montré à des tas de gens. Un manifeste en lui-même pour le théâtre de la parole que nous étions quelques uns à fantasmer au conservatoire de Rennes. Une ode aux fous, aux putes, aux sdf, aux pauvres, joués dans le quartier le plus riche de Paris où j'ai payé 7,50 ma pinte de Kronenbourg avec honte, à côté d'un type qui avait un cigare au bec. J'ai pleuré, pleuré, pleuré, je suis allé remercier David Murgia, je lui ai dit tout ce que ces spectacles représentait pour nous, je devais avoir l'air stupide, il m'a serré la main. En rentrant, je ne voulais écouter ni musique ni voir de vidéo ni ne rien faire si ce n'est continuer de vivre ce que ce spectacle avait déposé en moi. J'ai regardé, quand même, pendant la semaine, quelques beaux films, je pense surtout à Festen de Thomas Vinterberg. Viol, viol, viol, mais filmé d'une belle manière, une situation très théâtrale, ça me donne envie d'écrire une pièce avec un gênant repas de famille et un personnage qui dirait « and I get aroused by familial incest for some reason ». Un truc de notre temps?

Vendredi, nous avons cours avec Sylvie³⁵. Toute la journée, j'ai le feu au corps, je veux me lever, je m'énerve tout seul, j'essaie de me saisir de quelques textes. A un moment, je rebondis sur une parole de la Maume qui parlait de sa peur de ne pas s'é mouvoir au musée. Nous partons en grande discussion, à peu près centré autour de l'éducation populaire. J'essaie d'expliquer à Sylvie le rapport parfois compliqué que nous pouvons avoir à la relation de sachant - apprenant, de la violence qui peut parfois surgir dans l'apprentissage de la culture légitime, l'oppression que je peux parfois ressentir face à la culture avec un grand Q. Le sujet intéresse, Théo rebondit, nous répondons chacun un peu de cette expérience là, je parle peut-être un peu trop, Sylvie nous demande, quand nous seront au musée, de bien écouter la personne qui nous fait la visite guidée, de ne pas faire comme certains l'auraient fait l'année dernière et nous éloigner explorer par nous-même sans faire attention au guide. Et je lui dis que c'est peut-être une manière de reprendre du pouvoir sur les oeuvres, de se laisser la possibilité de la rencontre à soi, qu'il est dur parfois d'entendre la parole et l'analyse juste d'une oeuvre. Elle me retire ce mot de la bouche, pouvoir, je ne peux pas, ici, parler de pouvoir.

Elle nous parle d'intelligence et du bon sens. Qu'est-ce que c'est l'intelligence? Le bon sens? Si il y a intelligence, alors il y a aussi bêtise, et si il y a bon sens, alors il y a mauvais sens, et j'ai trop souvent été jugé « impertinent » ou « provocateur », assigné à la bêtise, pour ne pas me sentir attaqué par ces mots. C'est comme si il y avait deux camps dans ma tête, deux entités opposés aux contours flous, branchés à une constellation de mots et de concepts. D'un côté, il y a les intelligents, les bons élèves à l'école, les légitimes, les cultivés, les bourgeois, les gentils, ouverts d'esprits, raisonnables, talentueuses personnes. De l'autre, il y a les ratés, les impertinents, ceux qui ne veulent pas faire d'effort, les fous, ivrognes, mal adaptés, méchants, injustes, bêtes et malsains. Assigné trop de fois à ce côté, même quand on m'a ouvert les portes du premier, je reste fidèle à mes bandes d'éclopés, et ressent davantage d'empathie pour la mère homophobe de Falk Richter que pour ce dernier. Aller vers la radicale compréhension des enjeux de ces gens qui votent pour l'extrême droite, se faire sans cesse l'avocat du diable, en me disant que la prochaine fois que j'en rencontrerais un, nous pourrions échanger peut-être, j'ai envie d'en comprendre davantage de comment ils pensent, et j'ai l'illusion naïve que c'est comme ça qu'on fera peut-être avancer des choses.

Après le cours, je me maudis autant moi même pour mon sale tempérament, mon arrogance et mon incapacité à échanger poliment, autant que je la maudis elle, de refuser d'écouter ce que j'essaie de lui partager, et de se mettre ainsi à nous faire la leçon dans un rapport vertical impossible à remettre en question. Et je me demande encore et toujours, pourquoi est-ce que je reçois tout ça avec tant de violence, et si en vérité je ne me crée pas des problèmes, des conflits, tout seul. Que faire de ce besoin de révolte, de cet orgueil, quand prendre la parole, quand me taire, que faire. Quoi qu'il en soit, nous avons un théâtre de la révolte à explorer grâce aux devoirs que tu nous donne³⁶. Merci encore pour tout, la

³⁵ Sylvie Levesque, actrice et intervenante à la MC93, se charge particulièrement de nous faire travailler les scènes classiques et les scènes en alexandrins.

³⁶ Travail engagé sur un texte de Asja Lacis: « Walter Benjamin et le théâtre d'enfants prolétariens ».

chance que l'on a d'être là, le soin pris à notre formation, j'ai hâte de reprendre le travail après les vacances.

Samedi 29 octobre

C'est le soir, il y a un soleil qui tombe sur les toits face à chez ma mère, une lumière dorée qui éclaire les cheminées. Je sors de la première répétition de notre spectacle³⁷, qu'on jouera mardi et mercredi, hier matin encore j'étais à Lyon, à passer les champs brumeux pour faire une correspondance musclée à Paris. Le monde, la vie, ça se secoue, ça frémit. Au final, les cachets que je gagne à Rennes financeront à peine mes billets de trains, mais je suis content de pouvoir autant bouger. La lumière, à Lyon, était magnifique, les bâtiments sont d'un rose, jaune, bleu pâle. On allait faire les expositions d'arts contemporains avec mon amour, Ates³⁸, habite juste en face de la librairie « Le bal des ardents », qui a une très belle collection théâtrale. J'essaie de ne pas trop en acheter, de lire sur internet, les classiques, sympathiser avec les gens de la librairie histoire de lire debout dans le rayon qui est de toute façon peu fréquenté.

Nous faisons beaucoup les expositions, la biennale des arts contemporains, « Manifesto of Fragility ». Il y avait beaucoup de belles choses, des collages, des installations avec du charbon, des écrans entre lesquels se balader, des grands espaces où se tiennent, au milieu, un piano, des petits containers avec des projections de courts métrages, Institute of Isolation, où ça parle des corps, des distances. Comment c'est arrivé? Le théâtre où une personne sort de la foule et prends la parole. Maintenant chacun dans ses espaces, se tait? Diviser pour mieux régner, consommer mieux dans sa lonely room³⁹, se jouer d'illusions, manipulés, façonnés, comment? Sortons?

I am a cyborg⁴⁰ ça parlais de ça aussi, comédie romantique en hôpital psychiatrique, les ficelles trop grosses de scénarios ou d'images me rendent frileux, mais ça parlais aussi du corps. L'incapacité de s'alimenter, nécessiter de mettre à distance, pourquoi? Quand, à quel moment, pourquoi, est-ce qu'on a perdu le lien que l'on avait à soi-même et aux autres? Comment, maintenant, pourrais-t'on faire pour qu'il en soit autrement?

L'été dernier, une performeuse drag queen italienne, Rubinya, nous amène dans une soirée de garage, pour rentrer, il faut ramper dans le gravier, sous un immeuble, dans un accès ouvert dans un parking souterrain. Nous fumons, buvons, dansons, et surtout dansons, au milieu de figures en cuivre, oeuvres éphémères construites là, parfois au milieu de nos corps qui dansent. Trouver là un endroit de vérité, se laisser prendre, par la musique, les vagues de corps, la transe. Nous rentrons au milieu de la nuit, en invitant le beau monde rencontré, sur la table du salon traîne « la mort accidentelle d'un anarchiste » de Dario Fo. Rubynia s'en saisit, le brandit au-dessus de sa tête et nous dit « This! This is what is happening in my country! » Et prends la parole pendant quelques minutes. Et c'était beau. Cette semaine, lors de ma dernière soirée à Lyon, nous terminons dans un genre de cinéma désaffecté, détenant en son centre comme une salle de bains antiques romains. Des performeuses transgenres me font découvrir quelque chose, artistiquement, qui pourrait se rapprocher d'une représentation du féminin sacré. Ce que j'y ai vu, du moins, dans l'enchaînement de leurs figures, leurs corps d'athlètes à la lumière. Et nous sommes tous là à fumer dans la salle, des bières à prix libre dans les mains. Espaces impossibles, difficiles à tracer, à retrouver sur une carte, éphémères. Je m'y plais. Je m'y éveille.

Et bien sûr, les livres, l'explorations pour ces scènes de concours. Le cours de Sylvie aura eu le mérite de

³⁷ En parallèle de mes études, je suis engagé sur la création: « Ceci est ta place - femme » de Marielle Biehl avec la compagnie Bain-Marie.

³⁸ Mon petit ami de l'époque, il vient de Turquie et nous parlons anglais ensemble.

³⁹ Certaines expressions comme celle-ci, en anglais, font référence à un texte de poésie sonore sur lequel je travaille, intitulé « SHE Lilly ».

⁴⁰ Je suis un cyborg, film réalisé par Park Chan-wook.

me faire découvrir Louison, de Musset. Comme je regrette mes lacunes en classiques, je m’amuse pourtant, devant un Musset ou un Marivaux, et c’est peut-être la direction que je veux prendre, au moins pour le CNSAD. Deux choix pour chaque scène⁴¹, Botho Strauss, Tchekhov peut-être? La rentrée nous dira, je suis joyeux, de découvrir ces textes, de rêver sur les scènes, de me promener au soleil en nous disant « Life is good to us ».

A bientôt,

Samedi 5 novembre

Je n’ai pas l’énergie de faire très long aujourd’hui. Mais je ferais de mon mieux pour retrouver les traces, troubles, questions de la semaine.

Nous avons travaillé, 4 jours, dans un petit théâtre privé du centre ville de Rennes, la Parcheminerie, je n’y avais jamais mis les pieds, pourtant j’étais passé devant un millier de fois. Je n’ai jamais réussi à trouver une programmation ou à voir exactement ce qu’il se faisait là. Notre metteuse en scène a décidée de louer la salle pour que notre travail puisse gagner en visibilité. Le travail a été ponctué d’incidents techniques, au final, on a surtout été là pour se mettre debout sur le plateau et faire des raccords lumières. Notre unique technicien s’échinait à faire marcher des projecteurs, courait partout pour refaire la sceno, trouver un ordinateur plus performant, installer, réinstaller l’écran, le vidéo projecteur, et pendant ce temps là, je repensais à cette chose contre laquelle on se battait pendant le mouvement d’occupation des théâtres, là où j’avais d’ailleurs découvert tout ce beau monde, quand on nous parlait de métier essentiels et que nous criions, à répétition, l’art est essentiel, nos métiers sont essentiels.

En quoi est-ce que je contribue à la marche du monde en étant là, debout sur cette scène? En cas d’effondrement total de nos civilisations industrielles, en cas de catastrophe naturelle, qu’est-ce que je peux faire pour aider? Quelles compétences aie-je acquises que je pourrais mettre à disposition? Chanter une chanson? Interpréter un texte appris par coeur? Je n’aide personne ni à se nourrir, ni à se loger, ni à se soigner, tout juste à se rencontrer. Primordial, essentielle à notre ère de déconnexion, ramener dans nos quotidiens sa part de réel et de connexion humaine. Particulièrement importante pendant le covid, mais maintenant? A qui nous adressons-nous? A qui nous nous montrons? Quel est mon rôle? Est-ce que je suis censé prêcher des convaincus de certaines idées de gauches? Dois-je transmettre une culture? Proposer du divertissement artistique pour la jouissance des classes intellectuelles? Créer du lien entre les différentes classes sociales? Ou participer à un vaste mouvement d’éducation populaire, politique des jeunes adultes, pour l’entièreté de ma génération? J’ai une voix puissante qui peut porter jusqu’au dernier rang de la salle, mais est-ce qu’elle est suffisamment puissante pour atteindre des gens qui ne pensent pas comme moi? Ou pour atteindre un coeur enfermé derrière des couches et des couches de consommation et d’habitudes libérales? Et même si ma voix était suffisamment puissante et que j’avais le budget d’un Philippe Quesne ou d’une Celine Ohrel, est-ce que ce que je dirais serait seulement utile? Pertinent? Quoi qu’il en soit je regardais Pierrot faire ses allers-retours, payé un tout petit cachet certes, mais pour apprendre à peine quelques pages et être présent sur un plateau, lire un livre dans les coulisses, et je me dis quand même que c’est un métier de chanceux.

Je rentre à Paris, après avoir lu Zone à Etendre de Mariette Navarro et m’être inutilement farci des articles trop compliqués dans la revue théâtre public⁴² (est-il si nécessaire de parler autant du théâtre en dehors du plateau, de l’étudier et d’en faire des grands papiers?) Désireux de retrouver mes camarades de Bobigny, d’amener vers eux les quelques belles rencontres et belles connexions humaines que j’ai faite à

⁴¹ Le premier tour d’audition du CNSAD demande la préparation de 3 scènes, une en alexandrin, une « classique » et une « contemporaine », (l’une peut être un monologue) en plus d’un « parcours libre », carte blanche de 3 minutes fréquemment demandée en concours pour donner l’opportunité à un candidat de montrer quelque chose de plus personnel et potentiellement non-théâtral.

⁴² Revue spécialisée des éditions théâtrales.

Rennes cette fois ci, désireux que l'on puisse se toucher, se parler. Je rejoins Théo et Lola la Rocca devant la MC pour voir [Suite no4](#)⁴³. Ils parlent, des spectacles qu'ils ont vu, de monsieur machin le metteur en scène célèbre qui est là dans le public ce soir. Je suis déprimé. J'ai l'impression que nous ne nous écoutons plus, que nous ne pouvons plus communiquer. Nous allons voir un spectacle sans acteurs, des mots sur un écran, du son, de la musique. Un projet vraiment pas inintéressant, mais tout de même, j'avais tellement besoin de voir des corps, j'ai rêvé pendant tout le spectacle, aller en boîte de nuit, seul, me fondre au milieu des gens, avoir quelques discussions passionnées dans un fumoir. J'ai attendu. J'ai écrit un peu, j'ai peuplé ma chambre de notes, de petites choses, d'idées, de recherches que j'aimerais faire, de projets que j'aimerais mener.

Je rêve, d'un immeuble banal à 5 étages, à moitié abandonné, où chaque pièce serait un genre d'ateliers. Une pile de matelas où les gens pourraient se reposer. Une petite machine à café autour de laquelle discuter. Je regrette notre manque de connexion humaine et j'attends avec impatience la rentrée des classes pour me sortir de ma lourdeur et de mes banales crises existentielles.

A très bientôt,

Samedi 12 novembre

Nouvelle semaine marquée par un nouveau genre de crise de sens, due à l'impuissance politique et des angoisses variées sur l'état du monde, je ne m'y étendrais pas.

Joie, enthousiasme de retrouver la classe et les cours, avaler les informations, noter les spectacles à voir, bidouiller les nouveaux dossiers pour l'ENSATT⁴⁴ et la comédie de st Étienne, imprimer les scènes, parler, travailler... Drôle d'ambiance dans la dynamique de groupe en ce début de semaine, difficultés à communiquer entre nous, pas de nouvelles du projet sur *le geste de la révolte*. Il faut être moteur, je le suis, on me le dit, je sais parler je n'ai pas peur de m'adresser aux autres et de lancer quelque chose, en théorie, et pourtant, m'attarder sur la nature des conventions sociales entre nous, m'inquiéter de la scission revenue, on dirait, entre anciens et nouveaux, dans le hall de la cité de la musique pour le concert philharmonique, sans se concerter nous faisons bande à part. Ne sachant trop d'où le mouvement devrait partir, il s'éteint, et attends son heure à la semaine prochaine. Cesser de s'excuser et prendre la parole, mission personnelle?

Je sors de cours, vendredi, épuisé, non pas tant par mon propre passage sur Angelica Liddel⁴⁵, je suis enthousiaste au travail. Plateau chéri, reprendre les mots, trouver le rythme, l'allant de la pensée, essayer à tout prix de garder à l'écart la volonté de plaire et de dire les mots bien comme il faut, comme l'attendrait madame Valentina Fago, rester auprès de soi? Ou garder les yeux fixés dans ceux du public? Où se situe la parole, en moi, en eux, dans la distance entre nos quatre yeux? La confusion est générale quand la pensée s'insère, ici dans ma chambre de Bobigny en essayant de rédiger mon journal, sur le plateau tout est plus clair, j'exécute, je refais, je suis content de refaire, je ne tiens pas en place, c'est parce que je veux en faire davantage. Lundi travail, il faudra, sur le monologue et les scènes, tenter d'atteindre la clarté de Baptiste sur Carlo Giuliani⁴⁶. Regarder les images de la bataille et les trouver moins réelles que ce qu'il nous amène au plateau.

⁴³ [Suite no4](#), [Encyclopédie de la parole](#), spectacle de Joris Lacoste, Pierre-Yves Macé, Sébastien Roux et Ictus.

⁴⁴ Ecole nationale supérieure des Arts et Techniques du Théâtre

⁴⁵ Pour le premier tour du concours du TNS, nous devons chacun travailler un monologue particulièrement difficile de 10 à 20 minutes. Pas de scènes dialoguées. Dans un premier temps, je travaille sur un monologue de Angelica Liddel issu de: « [Tout le ciel au-dessus de la terre](#) ».

⁴⁶ Baptiste Perrais travaille avec brillance sur le monologue issu de « [Gênes 01](#) » de Fausto Paravidino. Ce texte revient sur la mort de Carlo Giuliani, un étudiant de 23 ans, assassiné par un policier lors des émeutes anti-G8 de 2001.

« Parce que la vie n'a rien d'autre que la vie. Que la mort échoue à. »⁴⁷

Le petit sourire de Lola la Rocca. Petit sourire que j'ai pu avoir, celui des conventions sociales. Me voilà je suis gentille polie je souris quand on me regarde. L'entendre prononcer ces suicides les uns avec les autres avec le petit sourire sur les lèvres, celui de l'indifférence, de la légèreté. Découvrir dans Au Bord le cri de Galea, sa nécessité ardente de vie, de survie par l'écrit, de laisser trace, de ne pas se perdre. Artaud disait que sa pensée le fuyait. Je ne sais écrire trois phrases en suivant le même fil. Laisser la trace de l'écrit pour ne pas se perdre, pour ne pas disparaître. « *Un homme, une femme entrent dans l'histoire.* » Qui sont-ils? Quelles traces ont-ils laissés? Que pouvons-nous retenir d'eux, qu'est-ce qu'ils nous ont laissés, qu'est-ce qu'ils ont compris, que pouvons nous saisir de leur passage sur terre? Et dans quel but? Quel sens? Quelle utilité? Nécessité absolue de ne pas se laisser aller à l'inaction, ne pas se paralyser devant la quête de sens, au contraire agir, « *parce que la vie n'a rien d'autre que la vie.* » Il n'y a qu'un seul mouvement disait Tarkos. Il faut travailler disait Irina. « *Le mort porte le vivant*⁴⁸ » et le vivant, doit-il porter le mort? Les fantômes ils doivent bien s'en foutre, au final, si on les porte ou pas, si ils sont oubliés, ils sont morts. Le vivant a davantage besoin du mort que le mort n'a besoin du vivant. Comme dit Liddel, ils n'ont plus aucunes durées possibles, incorruptibles, débarrassés du temps et des révélations du temps.

Nous allons voir Balibar parler de trois autres fantômes.⁴⁹ 4 heures à regarder Balibar lire avec un texte en main. Nous livrer l'histoire de trois figures, Violette Nozière, Delphine Seyrig, Pasquoa. Elle a le texte en main, assise, allongée sur un praticable noir, un seul projecteur qui fait son ombre sur un écran. Une figure impossible avec des bras très minces, une voix d'outre tombe, modulable à souhait, une technique incroyable. Nous écoutons dans la grande salle comble, sa voix qui se tends et qui craque, qui déraile et se calme, se stabilise. Est-ce qu'on peut parler de théâtre pauvre? Le texte n'est même pas su, il est en main, la technique est minimale, la salle est noire, je me sens privilégié, moi spectateur, tout seul avec la voix de Balibar, elle que j'avais adoré dans le Barbara de Mathieu Amalric. Figure mythique, et pourtant vivante, ici devant moi, une voix, la voix du fantôme, du personnage fantôme, fantasmagorique. Jeanne Balibar. Même son nom est irréel. Je ressors content, enfin un spectacle qui me plaît. Pourtant l'insomnie revient et m'accuse de savoir si peu de choses, de m'accrocher autant à des figures floues, de ne rien connaître, ni Pierre Boulez, ni Virginie Lienard, de ne jamais faire de recherches avant de me rendre quelque part et de découvrir tout avec les yeux d'un enfant ignorant. Une qualité, vraiment? Feindre, à presque 25 ans, l'ignorance, l'impossibilité? Fainéantise de la pensée? Savoir = Pouvoir que l'on me disait, mais peut-être que je me refuse seulement à grandir. Je couvre mes murs de nouveaux papiers et me jure d'étendre mes connaissances, de travailler davantage, au niveau attendu de l'exigence de notre formation. J'espère, tout de même, réussir à me reposer quelque peu pour écrire quelque chose d'un peu moins erratique la semaine prochaine.

Merci.

Vendredi 18 novembre :

Le week-end dernier, par nécessité de me « reprendre en main », je couvre mes murs de papiers, de recherches à faire, de tâches à accomplir, de projets à commencer. Angoissé du temps libre, il faut remplir. Je me disperse. Je découvre les bouffes du nord. Le spectacle, on en a parlé mardi⁵⁰. Je suis content de ces échanges indirects que nous avons avec Baptiste sur la politique, l'écho que ça crée chez Gédéon et Lola.

⁴⁷ Début du monologue de Claudine Galea issu du texte: « Un sentiment de vie ». Travaillé à ce moment là par Lola la Rocca et Océane Arsène.

⁴⁸ Citation prise à Ascanio Celestini dans son texte: La Fabricca, et qui donna lieu à des échanges oraux avec Valentina en début de cours.

⁴⁹ Les historiennes, spectacle de Jeanne Balibar.

⁵⁰ Les couleurs de l'air d'Igor Mendjisky au théâtre des bouffes du nord.

J'aimerais trouver un collectif, faire des projets à plusieurs. Emprunter un théâtre, aller avec des poètes, des étudiants de cinéma et de beaux arts, gribouiller du papier, faire des grandes annonces enflammées et des soirées de spectacles et de fête. Mais je me persuade tout seul que je ne suis pas capable de parler aux gens. Lundi, ton discours sur les éléments moteurs en tête, je me risque à envoyer un message sur la conversation de groupe de la classe, proposer une première réunion de travail sur le geste de la révolte. Il semble impossible de trouver une date où l'on est tous disponibles, je propose tout de même. Nous nous retrouvons jeudi matin avec Théo, Safir, Lola la Rocca, Kostia et Cassiopée. La parole est libre, facile, nous échangeons sur la matière du texte, le contexte politique, historique, Kostia en sait long sur la Russie. Cassiopée cite de sacrés auteurs. Safir a des bonnes idées. On dérive assez vite sur nos utopies d'éducation, voilà quelque chose qui pourrait amorcer un beau travail, je transmets aux autres un compte rendu, propose une prochaine réunion, pas de réponse. Au déjeuner ce midi, je relance, le sujet s'éteint très vite. J'en fais peut-être trop, je me dis.

De même, avec ces scènes. Bon petit soldat, ouvrier du théâtre, on me donne du travail, je le fais double, deux propositions pour chaque scène, contemporaine, classique, alexandrins, monologues, étudiées en bibliothèques, coupées⁵¹ dans un café dégueulasse de Lyon, j'avais juste oublié de les imprimer. Je n'avais pas compris qu'il fallait les bosser. J'arrive en me disant, voilà une petite étape de travail, des scènes hop hop hop, ce sera celle là et celle ci et celle là, apprenez, travaillez, dans cette direction, finalement plutôt celle là, trouver la nécessité, rechercher. L'année dernière à Caen, j'avais encore cette sale habitude, pour chaque scène que je travaillais, j'écrivais de longs monologues intérieurs⁵², chaque nouvelle direction données par mes professeurs donnait lieu à 2 ou 3 pages de rédactions pour ajuster mon travail, acteur bureaucrate. Sur la Cerisaie, en dernière année au conservatoire de Rennes, j'ai dû produire une cinquantaine de feuillets, sur Lopakhine, sur Tchekhov et sur la pièce et ce qu'elle m'évoquait. Au bout de 2 ans, Sylvain ne voulait plus voir ce foutu cahier où je notais tout, tout, tout, ce que je faisais et ce qu'il me disait. Il s'exaspérait, en dernière année, me disait « Avec les autres on ne sait plus quoi te dire. Si on te donne une direction, tu y vas directement, mais tu effaces tout ce qu'il y avait avant. » Virginie, elle, l'a compris dès le mois de décembre, j'étais en train de me faire une longue dissertation tout seul sur les enjeux de la scène dans Manhattan Medea, à la limite de faire une psychanalyse des personnages. Elle m'a fait jeter tous mes papiers et m'a dit de simplement me tenir droit et parler plus fort. Ça a marché. C'est là que j'ai enfin compris que ça ne servait à rien d'écrire sur les « personnages ». Que l'action du théâtre se passe surtout dans mon corps. Je n'ai plus écrit de monologues intérieurs. Je me contente observer ce qui se passe devant moi. J'ai dû abandonner mon fantasme de d'acteur bureaucrate. Mais je ne sais plus quoi faire de mon temps.

Alors voilà, des scènes, plein, regarde Valentina, regarde comme je suis un bon élève. Donne-moi plus de travail Valentina, dis-moi ce qu'il se passe maintenant, c'est quoi la prochaine étape? Je la ferais, deux fois plus vite que tout le monde, je te ferais le double du travail, et puis je ferais celui des autres aussi. Tiens Lola, des scènes que je sais qu'elles fonctionnent celles-là, des livres, tiens, une petite pile, tu n'en veux pas? Je ne comprends pas. Des pièces de théâtre, j'en lis, tous les jours, quand je ne m'acharne pas à essayer de comprendre un article de théâtre public. Quasiment jamais de classiques, certes. Sûrement très lentement aussi, je POURRAIS en faire davantage, je pourrais TOUJOURS en faire davantage. Une manière de me dire que je n'en fais jamais assez. Pourquoi? Est-ce que si je travaillais sans relâche en écartant de moi toute distraction futiles, est-ce que je serais garanti d'entrer au TNS? Est-ce qu'ensuite, si je fais le double a tout ce qu'on me demande, est-ce que je serais sûr, plus tard, d'avoir du travail tout le temps, plein d'argent, une liberté totale en tant qu'artiste, une reconnaissance du monde entier? Je ne

⁵¹ Les scènes de concours doivent généralement durer moins de 3 minutes. Chaque candidat opère donc généralement un travail de « coupe » de la scène pour la faire tenir dans ce délai, tout en conservant les moments clés et enjeux principaux. Le travail de coupe en lui-même peut être très fastidieux, et peut être régi par un ensemble de règles dépendant de l'auteur, dans un soucis de respect de son oeuvre et de son écriture.

⁵² Pratique consistant à faire une écriture créative autour du texte de la scène, pour approfondir la « pensée » du personnage. Méthode plus ou moins plébiscitée par les metteurs en scène, Christian Lupa est connu pour sa technique approfondie du monologue intérieur.

sais même pas ce que je cherche vraiment. Je n'ai aucune putain d'idée de qui je suis⁵³. Et je ne vois même pas l'intérêt du concept d'identité. Dire « je suis ceci » « je suis cela » sera toujours une manière de me limiter, en un sens. Je n'ai que 24 ans et rien, rien ne dure, rien n'est constant, toutes les cellules de nos corps se renouvellent au bout de 7 ans et nous ne mettons jamais les pieds dans la même rivière, comment pourrais-je seulement me définir là-dedans?

Lundi je m'acharne, je refais le monologue de Liddel 5, 10 fois, je m'excite, je cherche, comme tu disais, le rythme du texte, à engueuler mon auditoire absent. Je pose mon téléphone, je me filme, comme ça j'ai une adresse, non? Et si j'analysais les vidéos, je pourrais sûrement m'améliorer non? Je me regarde m'exciter dans le vide et me rappelle que c'est l'extérieur, je supprime tout, et je me dis, et si tout ça, je le mettais à l'intérieur. Mardi, ma voix sort, grave, c'était inattendu. Simon me tends une main quand je suis sur l'île d'Utoya⁵⁴.

Je vais voir, le soir, le tambour de soie avec Yoishi Oida⁵⁵. Un grand monsieur qui était plutôt petit, 89 ans si je compte bien, une jeune danseuse japonaise. Une idée de la beauté, immense et pourtant si petite, qui ne tient à pas grand chose, une histoire si simple, un prétexte pas méchant, et de la beauté incarnée dans quelques gestes lents. Je repense à ce que m'a dit un des jurys de l'ERACM en me parlant de mon corps excité et de danse Bûto. Le geste, contrôlé dans la lenteur. Aller davantage vers la concentration que la dispersion de mon énergie. A l'écrire ici, je me dis que je devrais retourner vers des choses spirituelles, lire du Carl Jung. C'est pour moi ce qui s'en rapproche le plus.

Il y a le spectacle de Liddel⁵⁶, qui m'a seulement laissé un profond sentiment nihiliste. Le spectacle est objectivement très bon, ce que je recherche dans le théâtre, il suffit d'un « tu », il suffit d'être radical pour sortir du récit plaintif du « moi moi ». Mais je ne sais pas pourquoi, j'ai eu l'impression d'avoir en face de moi (mais loin, loin, loin, comme le permet mon budget à l'Odéon) la femme et non pas l'actrice, sûrement parce qu'elle ne joue pas, et que cette femme, je l'ai trouvée désespérante, pathétique. Elle dit être là sans plaisir, sans désir pour nous, seulement par nécessité de ne pas mourir. Je me suis demandé si ça, c'était censé être un idéal, artistique, si ça a été le mien, si elle avait brisé quelque chose à cet endroit là. Parce que cet idéal là, c'est sûr que je n'en veux pas.

Je veux revivre des moments comme ceux que j'ai connu avec Lopakhine, ou la Ania avec Kostia. Ce moment où les planètes s'alignent. Je veux voir mes camarades jouer, des spectacles qui me font ressentir le temps qui passe. Je veux vieillir sur la terre et non pas dans un ciel virtuel. Le théâtre, voilà l'endroit où je veux grandir.

Dimanche 27 novembre

Difficile, aujourd'hui encore, de me poser et de me mettre à écrire, parce que la semaine a été dense et que j'ai du mal à mettre des mots sur mes mouvements intérieurs. Un changement est en cours. Tout s'est passé très vite.

Je manque d'air comme je manque de sens, comme je me perds, ou j'ai la sensation, l'obsession de me perdre. La nécessité d'arrêter de fumer, tout, vapeur d'eau aromatisée bonbons dans vapoteuse, cigarettes parisiennes industrielles, les roulées qui me rappellent les soirées passées sur les escaliers de

⁵³ Valentina, après les premiers essais sur une scène, pouvait régulièrement dire: « ce n'est pas toi, ça », ce que j'avais peine à comprendre.

⁵⁴ Dans le monologue de Angelica Liddel, plusieurs références à la tuerie d'Utoya, en Norvège.

⁵⁵ Acteur, metteur en scène et auteur célèbre japonais, également connu pour ses trois livres de réflexion sur la pratique théâtrale: L'acteur flottant, l'Acteur invisible et l'Acteur rusé.

⁵⁶ Au théâtre de l'Odéon, Angelica Liddel jouait « Liebestod ».

l'université de Rennes, les pétards fabuleux qui me font planer et me donnent l'illusion de remplacer les pilules.

Je rentre à Paris, je me fais un plan pour arrêter de fumer en 10 jours, je réarrange les papiers sur les murs de ma chambre. Je regarde le film Pina⁵⁷, m'émerveille, me demande pourquoi je ne l'ai pas vu plutôt. Un langage du corps, vocabulaire organique, s'exprimer au delà des mots. Jouer des fous habiles dans l'espace et leur corps. Je ne sais pas faire, j'aimerais apprendre. Vendredi bien sûr, je me désespère sur ces histoires de scènes, cette question du psychanalyste, qui êtes-vous au dehors du plateau, chercher soi dans les textes. Moi qui ne peut pas être tous, je ne suis pas fou. Je l'ai été et depuis j'ai peur de l'être, mais un fou ne saurait pas qu'il est fou. Il ne s'obséderait pas à se demander si il l'est. Ça ce sont les névrosés, les auteurs qui font ça en explorant les confins du conscients, les psychonautes qui cherchent par la substance.

Je suis quelqu'un qui écrit bien.⁵⁸ Intelligent, rapide, qui observe beaucoup et parle tout autant, parfois ça saoule les gens mais on me dit quand même que c'est intéressant. Je suis engagé politiquement. Je suis aussi de ces gens qui doutent et qui aimeraient le faire un peu moins mais qui a peur de ne pas se remettre assez en question. Je suis travailleur, c'est pour ça que je disais mon fantasme, ouvrier ou soldat du théâtre. Pour ne pas trop penser au pourquoi de la légitimité de mais en fait je ne peux pas, je travaille pour ne pas trop penser. Je dis à Gedeon, y en a qui travaillent à l'usine, nous tout ce qu'on nous demande c'est de lire des livres. Je ne suis pas à plaindre. J'ai besoin de me connecter avec les autres gens et ait toujours la frustration de ne pas pouvoir le faire autant que je le souhaiterais. Comme un genre de nirvâna de la rencontre, une utopie de liens humains. Je suis utopiste, naïf, idéaliste, l'injustice et la souffrance me créent parfois une incompréhension d'enfant. J'aime être au centre de l'attention, comme beaucoup d'acteurs j'imagine, j'aime faire le malin, danser en boîte de nuit dans le but qu'on me regarde. Et que je dépense cette énergie débordante, hyperactive, agitation dépensière mal canalisée. Mais qui me donne le prodigieux pouvoir de danser au centre comme cette nuit jusqu'à 7 heures du matin, entourée des cocaïnés, extasiés, sans nul besoin de quelque substance. Au contraire, je me sedate au cannabis parce qu'il m'en reste encore trop, de la réserve. Depuis tout petit je me réveille la nuit, je fais du somnambulisme. Je ne rigole jamais aux choses qui font rire les autres. Sylvain me disait que j'avais un genre de gravité naturelle. Le visage un peu mannequin qu'on foutait dans les magazines, le petit truc hautain peut-être. Arrogant je le suis aussi, fier, à un endroit, celui du prolétaire peut-être. Tendance sale gosse à l'insurrection, même mal argumentée ou carrément injustifiée, juste pour le shot d'adrénaline, rejet en bloc de l'autorité, attitude « fuck the world » transmise par mon père. Trop sensible néanmoins pour embrasser la vie de punk de la place st Anne. D'ailleurs, nous n'en avons pas parlé, mais pour la vidéo ENSATT/St Étienne⁵⁹ j'aimerais parler de ça, la place st Anne.

Je m'enchant des grands spectacles. Niangouna⁶⁰ et Josselin⁶¹, quelle dépense, quel luxe de pouvoir voir ces grands travaux. Surtout dans un contexte où je m'interdis les plaisirs facile, tout cela reprends de la valeur. J'avoue, je n'ai pas vraiment de rapport avec l'Afrique, en dehors de l'éducation post coloniale qu'on nous fournit à l'école, j'écoute les histoires comme des contes, les sorcières les magiciens, je m'identifie bien sûr à l'actrice blanche et androgyne.

⁵⁷ Documentaire de Wim Wenders sur l'oeuvre de Pina Bausch, grande chorégraphe.

⁵⁸ Réponse à une demande de Valentina de cesser de me dévaloriser.

⁵⁹ Cette année-là, les concours de la comédie de st Etienne et de l'ENSATT ont décidé de collaborer pour leurs auditions, et ont demandé un premier tour vidéo. Un monologue et une vidéo libre, d'expression personnelle autour de quelque chose « qui nous touche ». Les mêmes vidéos pouvaient être envoyés aux deux concours, et des jurys séparés décideraient des candidats reçus au second tour de chaque école.

⁶⁰ Portrait Désir de Dieudonné Niangouna. Nous avons eu l'opportunité de le rencontrer et d'avoir un échange très riche avec lui, que j'ai ensuite poursuivi avec lui par messages.

⁶¹ Le passé de Julien Gosselin.

Peut-être parce que je l'ai croisée dans les couloirs avant, mais si je ne me voile pas la face, ça me semble plutôt logique aussi. Bien sûr tout le monde était prodigieux. Un voyage, comme ils disent, mais aussi une fête, des beaux moments d'acteurs, d'actrices, une histoire prolifique, un partage prodigieusement généreux. Le Josselin, merveilleux, également, pour ses acteurs. Moi qui a tendance à ne jurer que par un théâtre très pauvre, je ne peux que saluer tout de même, la qualité du dispositif installé, c'est un grand film, sur un grand théâtre, c'est un objet hybride assumé comme tel, la recherche singulière de Gosselin, et c'était prodigieux. A propos de ce qui s'y passe, je note « Une histoire de femmes qui deviennent folles du silence et de la cruauté de leurs hommes. Ces hommes tout en fierté et en aisance apparente, qui reçoivent et qui prennent, juchés sur leur pouvoir, leur bien-pensance, leur justesse en société. Ils ne donnent pas de leurs mots ou de leurs sentiments, simplement ils prennent. Les femmes portent dans leur corps la folie des hommes. Leur animalité, leurs corps expriment avant de mourir ce que cache leurs décences. A quel moment cesse-t-on d'être une victime et devenons-nous coupable? Et quand les femmes expriment dans leurs corps la violence. Les hommes regardent. » C'est une histoire des relations hommes-femmes.

J'ai vu aussi le Music-Hall de Jean-Luc Lagarce avec Catherine Hiegel et Raoul Fernandez, mercredi dernier. Une petite chose toute simple dans un joli petit théâtre, un sentiment de nostalgie envers ces petits cabarets vieillissants, une mise en scène toute élégante, si belle dans sa douce simplicité. J'ai eu de la chance au niveau des spectacles cette semaine.

A la représentation du Passé, je croise Vincent Guédon, acteur dans Sentinelles de Sivadier. J'étais allé le voir après la représentation de Caen l'année dernière, ému par le spectacle et sans trop savoir comment parler aux acteurs au-delà de les remercier et de les féliciter, j'ai bêtement posé une question que le spectacle m'avait amené, « est-ce que les génies sont des criminels? ». Bien sûr il n'a pas su répondre, et à nouveau, de manière un peu idiote, je lui demande comment il s'appelle, bien que j'aurais pu le lire sur le programme de salle, ou le savoir déjà. Il m'a répondu Vincent, je lui ai dit que je m'appelais Judikaël. Cet échange que j'avais trouvé un peu honteux de ma part, en réalité, m'a valu sa sympathie, nous nous sommes assis ensemble pour le spectacle, discuté de Rennes et du TNB, de sa formation, du travail de Gosselin, de Sentinelles, de la MC93. Nous avons bu un verre de vin, il m'a parlé du projet qu'il va travailler cette semaine dans la salle de lecture, un projet sur l'absence. Je lui parle donc du travail qu'a entamée mon amie Nathanaëlle⁶² avec son mémoire sur comment représenter l'absence au théâtre, s'inspirant du travail de Adeline Rosenstein avec Laboratoire Poison, où elle a voulu représenter l'absence d'un de ses comédiens, Olindo Bolzan, qui s'est suicidé pendant la création. Bien sûr, Nathanaëlle a décidé de travailler là dessus après la disparition de Bobby, dont j'apprends aujourd'hui avec elle au téléphone que son prénom choisi, Bobby, et le nom de Bobby Watson qu'il a longtemps utilisé, est en fait une référence à la cantatrice chauve de Ionesco. Vincent prend mon numéro de téléphone, m'invite à passer le voir cette semaine, et me demande: « est-ce qu'au final, nous n'écrivons pas tous sur l'absence. »

Quoi qu'il en soit, toutes ces angoisses qui me traversaient vendredi autour de ce « ce n'est pas toi, ça », se sont envolées en jouant l'éveil du printemps⁶³. Cette scène que je pensais avoir déjà usée jusqu'à la corde, qui me suit depuis l'adolescence, je l'ai fait jouer à Bobby dans les cabarets qu'on jouait dans les bars de Rennes. Je l'ai jouée avec Nathanaëlle pour le plaisir. Je l'ai jouée avec Esteban au conservatoire de Rennes, avant que le travail ne soit stoppé par le covid. Je l'ai jouée avec Bastien l'année dernière pour le concours de l'ESTBA⁶⁴. Et je suis toujours tombé un peu amoureux de chaque personne avec qui je l'ai jouée. Et cette scène a déjà pris mille formes, à partir du désir, chaque fois différents, que j'avais pour mon

⁶² Nathanaëlle Le Pors, amie comédienne, autrice et metteuse en scène, en étude à l'ENS de dramaturgie de Lyon et au conservatoire de Rennes.

⁶³ Pièce de Frank Wedekind, sous-titrée: « Tragédie enfantine ». Je parle de la scène, dans le dernier acte, entre Jeannot et Ernst. Il s'agit d'un début de romance et d'émoi sexuel entre deux adolescents homosexuels, dans l'Allemagne protestante de 1880.

⁶⁴ Ecole supérieure de théâtre Bordeaux-Aquitaine, à Bordeaux.

partenaire de jeu, chaque fois différent. Je ne suis plus indifférent à Kostia, sur ce point là, depuis notre grand moment de Trofimov-Ania avant les vacances. C'est un désir que je garde pour moi, comme celui que j'ai pu avoir pour **cet autre** pendant notre travail à Cannes, quelque chose qui naît du plateau et que je garde précieusement en moi, sans en parler pour ne pas mettre mal à l'aise, pour ne pas se confronter à la réalité presque vulgaire de la chose et toutes les impossibilités qu'amènerait ce désir si je voulais y donner corps. Je tombe un peu amoureux de ceux avec qui je joue des scènes d'amour. Et quelle joie ça a été de traverser pour moi cette magnifique partition à nouveau, et de donner une sorte de suite à ce qui s'était passé avec ce Trofimov-Ania. Et d'entendre que voilà quelque chose que je peux faire, quelque chose qui soit proche de moi. Voilà peut-être la clé, le désir. Le désir pour une pièce, pour un auteur, pour une scène, au-delà de la réflexion raisonnable et efficace de qu'est-ce qui ferait de bonnes scènes de concours, comme pour le Botho Strauss, où j'étais principalement motivé par l'idée que c'était une scène de concours idéale par la profusion des palettes de jeu qu'elle apporte.

Je suis content et enthousiaste de revenir au plateau et de parcourir la quinzaine de pièces trouvées à la bibliothèques. Je voulais Acte de Lars Norén, qui n'y était pas, et que je ne pourrais pas acheter avant décembre. Mais j'ai l'école des femmes, Chantecler, le Cid, Andromaque, et des pièces contemporaines d'auteurs que je sais que j'apprécie déjà. A la quête d'un nouveau désir, d'une nouvelle scène où mon intérêt serait charnel, qui serait davantage « proche de moi ». Alors ce moi, ce n'était peut-être pas cette enveloppe quasi politique, le physique extérieur, mais davantage le coeur. Une scène proche du coeur.

Merci encore pour tous les échanges et le travail. Et à très bientôt.

Samedi 3 décembre:

Il est un peu plus de 17h30. Je suis de retour chez moi. Je me suis extrait très péniblement du salon du livre jeunesse de Montreuil. J'y voyais mon père, qui a un petit stand pour sa maison d'édition, au fond du salon, une table de deux mètres de larges, encastré entre quelques autres éditeurs indépendants, effacés derrière les grands stands des grandes maisons remplies de pognons qui peuvent consacrer 50m2 à un seul titre de bande dessinée. Il avait l'air épuisé, mais content, ça fait à peu près deux ans qu'il rentre dans ses frais avec la maison. Ça pourrait être notre maison, elle porte notre nom, les éditions Goater. Il aimerait beaucoup, plus tard, que je dirige une collection théâtrale. Là, ce qu'il a beaucoup vendu, c'est le guide d'auto défense féministe pour les ados, les livres de science fiction queer, et quelques albums en français et en breton. Dommage que la petite table ne soit pas à hauteur d'enfant, qu'ils puissent eux, se saisir des livres, dans un espace fait pour eux. Au lieu de ça, c'est le grand défilé des auteurs à la petite quinzaine qui veulent faire éditer leurs projets et quelques gens qui bossent en CDI, en MJC, en association, qui cherchent des nouveaux titres à ajouter à leurs collections. Des trucs qui parlent aux jeunes d'aujourd'hui.

Je me suis demandé, vendredi, si j'avais vraiment eu raison de faire du théâtre. Quand Sylvain Ottavy m'a pris dans sa classe, c'était une des premières fois qu'un adulte croyait vraiment en moi. J'ai suivi son enseignement presque religieusement, je n'écrivais plus, le besoin du théâtre avait remplacé le besoin de l'écriture. J'étais si heureux qu'on m'ait donné une place, je voulais le rendre fier, pour moi il était presque un père. Quand il n'a plus voulu de moi, je suis parti à Caen. Je me suis désespéré face à la rigidité de Virginie, j'ai eu un mouvement de rejet certainement injuste envers elle. Te rencontrer, Valentina, m'a redonné du sens, et j'ai décidé de venir à Bobigny seulement pour suivre ton enseignement, obsédé par ce poème de Pasolini⁶⁵ que j'ai écrit sur les murs, j'étais un disciple, je me cherchais un maître.

Aujourd'hui, bien sûr, le théâtre m'apporte énormément, dans mon esprit, dans mon corps. Mais face à un texte comme celui de Liddel, l'engagement réel au plateau qu'il demande, je me sens dépassé.

⁶⁵ « Ce n'est qu'aimer et que connaître qui compte, ni d'avoir aimé, ni d'avoir connu. » Poème sans titre de Pasolini, que Valentina m'a fait apprendre pendant notre travail à Caen.

J'aurais peut-être préféré continuer de raconter des mensonges, des jolies choses qui font rêver, qui sauvent. Plutôt que de me jeter à corps perdu dans l'horreur, la réalité obscène, véritable. Ce genre de pensées sont trop légères pour m'arrêter, il est bien naturel de me sentir dépassé, je m'accrocherais, je travaillerais, pour avoir les concours, me creuser cette place. Continuer d'évoluer parmi ces artistes, ces gens qui disent des choses qui me remplissent de sens, de vérité, continuer de tâter ce rapport au réel, à l'extrême opposé de tout ce qu'on, la société, voudrait nous faire faire.

J'échangeais avec un ami, en début d'année, un grand fan de Ascanio Celestini, ancien élève lui aussi de Sylvain Ottavy, qui me disait que maintenant, quand il entend parler de théâtre, il a envie de mourir. Qu'il n'en peut plus d'entendre des gens parler du théâtre, se faire plaisir à parler de théâtre, se branler en parlant théâtre. C'était un communiste véhément, très engagé dans l'occupation du TNB et tout un tas d'autres luttes, il boycottait, presque, tout ce qui pouvait ressembler à de l'art bourgeois. Il ne tentera jamais les concours, pour lui les institutions, quelles qu'elles soient, sont délétères. Il crache allègrement sur Stanislas Nordey, Arthur Nauzyciel, il fallait le traîner pour l'emmener voir un spectacle au TNB. Il a décidé d'abandonner ses études et de repartir sur les routes, il l'a déjà fait plusieurs fois, il prends un sac à dos, et il marche. Il écrit de la poésie aussi. Il monte sûrement dans quelques voitures parfois. La dernière fois, avant que le covid ne le stoppe, il est allé jusqu'à saint Jacques de Compostelle, 1315 kilomètres, sans un sou. Il m'a dit en septembre qu'il repartirait, qu'il ne reviendrait que quand il aura vu deux fois le même coucher de soleil. Ça y est, il a rendu sa chambre, dit au revoir à quelques uns sur les réseaux sociaux, il est de retour sur les routes depuis trois jours. Je lui souhaite de trouver ce qu'il recherche.

J'ai vu cette semaine, « Au revoir les enfants⁶⁶ ». C'était donc ça, les collabos, les vrais, les véritables fachos, la crasse démentielle, qui assassine un peuple entier, qui arrache l'amour à un enfant. Un film prodigieusement percutant, sans une larme versée. Comme « La douleur » de Chéreau et Marguerite Duras, vu au théâtre de l'Athénée. Un spectacle qui, dans sa forme, est très éloigné de moi. Je le vis en extérieur, littéralement, l'actrice cachée derrière une colonne. Je vois la balle de l'actrice me frapper, sans la sentir. Ça me donne envie de me confronter à nouveau à ces formes anciennes, afin de les incorporer plus charnellement, pour que la prochaine fois, la balle me percute et me change vraiment. Je lis des pièces de Christophe Pellet, mais pour les concours ça n'a aucun intérêt. Je cherche, Acte de Lars Noréen, pour poursuivre le souvenir d'une scène. J'angoisse à l'idée de ne pas lire assez vite et de ne pas trouver assez efficacement, la scène manquante, je me maudis toujours de mon manque de connaissances.

Je continue de chercher,

A très vite.

Samedi 17 décembre

Beaucoup de choses se sont passés au plateau cette semaine. Si seulement ça ne pouvait être que le plateau. Le week-end dernier, je finalisais mon « parcours libre » tout bien comme il faut, la même chose que d'habitude, poésie sonore, SHE Lilly plaquée sur musique POUM BOUM BOUM mal branlée, et au dernier moment, j'ai tout jeté. On veut du fragile, du vulnérable, de l'abandon, de la légèreté. J'écris 3 pages de texte sur ce thème de l'échec que je souhaite aborder avec Galéa. Echec de mon écriture, échec de ne pas avoir réussi à communiquer, « Ecrire ne m'a/t'as pas sauvé ». Notre échec collectif face à la montée des puissances. Ce genre de choses. Je le mets en dialogue avec mes 50 pages de bordel, SHE Lilly imprimé, les plans, les passages supprimés, la lettre d'intention, les versions performatives anciens parcours libre. Lundi derniers, mon foutraque dans le sac, Océane m'a invitée voir Jean d'Amérique et Claudine Galea à Pompidou. Cette dernière n'était pas là, nous as fait entendre un très beau texte écrit par une poétesse ukrainienne à la place. Traces que ça s'appelait? L'évènement en lui-même était un peu prout prout, mais Jean d'Amérique était super, et j'étais heureux que Océane m'invite.

⁶⁶ Film réalisé par Louis Malle, recommandé en cours par Valentina.

Du sublime, Baptiste en bouche Le manque de Sarah Kane, aller retour de son corps dans la lumière doré de la servante⁶⁷, don au plateau. Magnifique Océane. Sur le cul face à Safir, un rap, une belle proposition sur le décès d'un proche. Le partage du texte de Théo. L'univers étonnant de Cassiopée, de la Maume, Gédéon nous amène le Congo. Simon danse sans que ses pieds ne quittent le sol. Les prémices, la première tentative, rarement abouti, mais jetée sans jugement. Je donne mes larmes, à Safir, à Baptiste, je me surprends depuis quelques semaines à pleurer un peu tous les jours. J'ai Nathanaëlle au téléphone, le soir, qui me dit sentir « la sensibilité qui se creuse », dans mon écriture, dans ce que je lui dis, en moi-même, ou ce qu'elle en perçoit en appel vidéo, le téléphone posé sur l'étagère.

J'ai la dramaturgie en horreur. Ça me rappelle les bancs de l'université, les profs qui utilisent des grands mots sans les expliquer, comme une discipline obscure dont on m'aurait refusé la lecture, alors que je la pratique tous les jours en l'appelant différemment. Complexe face aux amis qui ont fait prépa lettres peut-être, ceux qui étaient bons à l'école. Sarah⁶⁸ n'en a pas prononcé le mot de toute la semaine. Etre conscients des signes que l'on renvoie, faire des choix, dans le geste de la parole, dans le mouvement décidé. Travailler, une chose à la fois. Nous clarifions les brouillons, le mien sera sur ce mouvement entre le trop-plein de ma poésie sonore, et le dialogue direct avec le public, au plus simple, face. Ce qu'elle nous donne est très précieux.

Nous parlons le soir de François Tanguy⁶⁹. La parole de May sort comme malgré elle « Nous avons perdu un maître, un autre. Une maison, une autre. Est-ce que tout cela est mort? Que nous restera-t-il? ». Et je ne peux pas m'en empêcher, j'essaye de consoler. Mon côté utopiste, optimiste, ma naïveté qui éclabousse, mais dont je ne veux toujours pas me séparer. Les lieux ils sont là. Hors systèmes, les squat, les rues, les maisons, nous n'en manquons pas. Nous les créerons nos lieux. Nous les ferons nos théâtre. Notre génération. Nous résisterons. Dieudonné Niangouna disait ça, cette bataille, on la vaincra.

Boris⁷⁰ nous disait « Refaites votre proposition, mais corporelle. Le texte, au minimum. » On était plusieurs à avoir une proposition surtout textuelle. Tout perdus, mais je commence à être enthousiaste quand je suis perdu. Je n'ai aucune idée de ce que je ferais au plateau mais je sens qu'il va se passer quelque chose de grandiose. On danse, danse, danse, ça nous avait manqués, les cours avec Boris. Ça parle de ça aussi, SHE Lilly. Je vous en prie, donnez moi de la musique et assez d'espace pour bouger, je veux laisser ma tête de côté, laissez-moi oublier, laissez-moi faire surgir autre chose, de mon corps, quelque chose qui sorte de ce qu'on nous demande de faire, de ce qui est reconnaissable, laissez-moi danser. Et nous dansons. Et nous faisons une playlist. Et nous commençons. Gédéon se jette, et se reprends, et se relance, et danse et s'arrête et crie et danse et s'arrête. Il cherche. May se dénude, lève ses deux doigts en l'air, les secoue et dit « Pardon ». Simon s'enroule une corde autour du bras, nous demande de la tenir, ouvre la fenêtre. Boris dit « non non non » et s'approche, on accours. Simon se suspend sur le rebord de la fenêtre, Boris lui tient la jambe, nous tenons la corde, j'ai peine à regarder. Il nous regarde et nous sourit, il est extatique. J'ai peur. Dés qu'il remet un pied au sol, je pleure, je sors. Je pense à Bobby. Je pense que ça ne me fait pas rire. Mourir. May vient me consoler, je veux rentrer immédiatement, elle me dit de prendre mon temps, que c'est ok, que je n'ai pas besoin de me justifier, je dis non, je retourne dans la salle. Quand je rentre, il a pris Océane dans ses bras, ils s'embrassent, se murmurent. Et la musique tombe, c'est mon tour. Hayloft⁷¹.

⁶⁷ Servante ou sentinelle, lampe sur pied spécifique encore présente dans certains théâtre. Traditionnellement, pour éclairer les techniciens dans le noir, mais aussi pour guider les « fantomes du théâtre » une fois celui-ci vide (Ghost Lamp en anglais).

⁶⁸ Sarah Oppenheim, metteuse en scène et dramaturge, intervenante à la MC93, ici pour l'élaboration de nos « parcours libre » pour les concours.

⁶⁹ Metteur en scène important, directeur du « Théâtre du radeau » et décédé le 7 décembre 2022.

⁷⁰ Boris Jacta, danseur et chorégraphe, intervenant à la MC93, particulièrement pour la mise en mouvement de certaines scènes particulièrement physiques.

⁷¹ Hayloft et Hayloft II, chansons du groupe « Mother Mother », rock indépendant canadien.

« WHATEVER HAPPENED TO THE YOUNG YOUNG LOVERS ONE GOT SHOT AND THE OTHER GOT BURST AND DRUGS AND PUMPS AND BLOOD ON THE STREET BLOODY HISTORY YO WHATEVER HAPPENED IN THE HAY LOFT BURNED TO THE GROUND AND WHAT ABOUT POPE HE TOOK HIS ASS BACK TO THE CRACK SHACK WITH HIS OLD JOHNS LONG SINGING THAT OLD SONG »

Je n'ai pas le choix, je vais sur le plateau. Je balance mes feuilles, je me jette dans la danse. Désarticulée, déchainée, comme je le faisais dans ma chambre sur ces deux chansons, c'est ça qui m'avait inspiré SHE Lilly. « Née de la solitude d'une chambre insalubre dans le centre ville de Caen, de la colère et de ce besoin viscéral de GUEULER de DANSER, du mépris, du dégoût de ces soirées où j'allais seul, essayer de rencontrer du monde, JE CASSERAIS TOUTES LES FENETRES POUR COURIR DEHORS JUSQU'A CE QU'IL SE TROUVE QUELQU'UN SUR MON CHEMIN QUELQU'UN À TOUCHER À SENTIR⁷² » Je veux me vider complètement de mon énergie, donner vie, peut-être pour la dernière fois, à ce corps voûté, impossible, celui que Jean-Pierre Ryngaert à Cannes avait décrit comme le plus déséquilibré, le plus instable, de tous ceux qu'il a vu en des années de jury d'audition. Et quand je sentais que ce corps arrivait à bout et ne pouvait pas continuer de donner à 100%, je courais, arrêt net stop, face au public.

Silence.

Je les regarde. Je ne les vois pas, la lumière est trop forte, je la regarde.

La lumière.

Je fige.

Je me redresse.

Je repositionne ma tête.

Je me remets dans mon axe.

J'attends.

Boris dit « respire ».

Je respire.

Je reste.

Je fais un signe et la musique reprends. Je retourne me jeter sur le plateau, me jeter dans ces feuilles et tout ce qu'elles représentent. Dans cette musique du chaos. J'esquinte mon corps, je balance ma tête, mes bras et mes jambes, désaxe le dos et les hanches, je jette tous mes membres, je veux qu'ils explosent contre les murs « Mes articulations CLAC, dissociation soudaine, Lilly explose en viscère contre un coin de la pièce ». La solitude, la colère, le désespoir je jette tout, et quand le mouvement fou s'essouffle, je lève le poing. Je cours.

La musique s'arrête. Stop.

De nouveaux face à eux.

⁷² Extrait de ce premier essai de parcours libre, mélangeant mon texte SHE Lilly à, ici, un passage de la pièce Sallinger de Bernard-Marie Koltès.

Je regarde la lumière la bouche ouverte.

Ils rient.

Je souris.

Je me redresse.

Relève le menton.

« Respire »

Je respire.

Je lève les bras.

Bouge.

Reste dans mon axe.

Fait un tout petit pas de danse.

Lentement.

Je fais un signe et j'y retourne. Ce manège encore deux fois. La troisième fois, je me tiens droit, et ce sont les mots de Galea qui s'échappent.

« Dis que ce n'est pas de ma faute si je laisse tout en l'état si je perds mes forces et que je ne suis plus là pour toi plus là du tout »⁷³

Je perds mes mots, je claque des doigts, geste peut-être universellement compris⁷⁴? Océane me souffle les mots avec un sanglot dans la voix.

A la fin, la musique bientôt finie, je suis au centre, j'arrête ma danse, je n'ai plus de force. Je tourne, regarde ce qu'il y a autour de moi. La porte la bas, sur le côté. Je me mets face. Je reprends mon axe, je ferme les yeux. Malgré le rythme effréné de la musique j'essaie de marcher très lentement, un pas après l'autre, sur une ligne droite. J'ouvre les yeux, je ne suis plus dans l'axe, je m'y remets, je recommence. Lentement. Quand la musique atteint ses dernières notes, je fais rapidement les trois derniers pas qui m'éloignent de la porte, je sors.

C'est trop triste Valentina, c'est la deuxième fois que j'ai un miracle et tu n'étais pas là pour le voir.

Ensuite, Baptiste a pris la corde, l'a lancée dans la cage de scène, s'est pendu avec. D'une main il tirait la corde pour se soulever et s'étrangler, disait son Liddel entre deux miroirs posés au sol. La Maume a retiré ses attelles, jetée ses lunettes, disait un bout de texte en se tenant en équilibre sur une jambe, celle où son genou la fait souffrir. Kostia, involontairement je pense, s'est éclatée la tête sur le sol, un point de sang a l'arcade sourcilière. Comme si il reproduisait, inconsciemment, le geste du Liddel, quand il a glissé et que ça l'a enfin fait sortir de sa tête. Il commence « mon visage, fait dans la prière, gravé dans la douleur

⁷³ Extrait du monologue de « Un sentiment de vie » par Claudine Galea.

⁷⁴ Un acteur, une actrice, en jeu sur un plateau, qui claque des doigts, signifie généralement qu'il ou elle a perdu son texte et qu'il ou elle demande qu'on le lui souffle.

des parents ⁷⁵» et ça sort, et on reçoit et ça sonne. Il a peut-être enfin trouvé son monologue. Océane nous as encore offert une image prodigieuse. Cassiopée animale cherche le son du coeur. Théo nous as tous emporté dans une ronde, partager avec lui les mots du rêve d'Eros⁷⁶. Safir était absent.

Nous refaisons cercles, et Boris dit « il s'est passé quelque chose de capital pour votre dynamique de groupe »⁷⁷ et je le vois, je l'ai vécu, nous nous sommes servis chacun des énergies des autres, une chaîne s'est formée et à donner à toutes nos propositions cette nécessité sublime, qui a fait que chacun a eu ses petits miracles. Je l'ai pensé avant de monter sur scène, après avoir vu Simon, passer après lui, il fallait que je donne au moins à la même hauteur.

Pendant la fin de semaine, May m'enlace, me fait un dessin. Je parle pas mal avec Théo. Nous sommes amis avec Océane. Baptiste m'intimide toujours mais je sais que tout va bien entre nous. Kostia sort peut-être enfin un peu de sa tête. La Rocca cherche toujours. Cassiopée reste en silence dans un coin de la pièce, pas encore tout à fait à l'aise. La Maume nous livre son intérieur au plateau avec toujours plus de force et de justesse. Gedeon est une perle, à la fois dans son rapport avec nous et sa justesse au plateau, il doit juste, j'imagine, réussir à laisser dehors les problèmes du monde extérieur qui ont l'air de l'accabler pour réussir à se focaliser sur le travail. Safir m'étonne un peu plus tous les jours par son instinct aiguisé du plateau et sa maturité grandissante. J'ai énormément à apprendre de Simon, sa sensibilité gouffre et sa virtuosité corporelle. Je me sens bien dans cette classe. Ils me manqueront pendant ces vacances.

Vendredi, j'étais très déçu de mon passage au plateau. J'ai vraiment essayé de clarifier ma proposition, mais ça restais bancal, particulièrement dans l'adresse au public. Après le miracle, j'imagine que je ne pouvais qu'être déçu. L'angoisse de l'échec montait, j'ai respiré, ça allait mieux. Laisser couler. Accepter. Je ne joue pas ma vie. Tout va bien. La Rocca l'a eu, son miracle. En recherche des enjeux de son 4.48 psychose⁷⁸, à courir en rond dans la salle, un bruit dans le débarras du fond. Elle ouvre la porte. Elle dit « Je veux mourir »⁷⁹. Et en hors-champ, un homme réponds, comme dans une pièce de théâtre: « Vous voulez mourir? Mais à votre âge. Moi je vois déjà le cercueil, et vous vous voyez encore le landau. » Elle répète. Sarah a fini par interrompre cet échange surréaliste, avec cet homme qui semblait s'agacer graduellement de cette jeune fille lui disant qu'elle voulait mourir. C'est le miracle du texte de théâtre qui, sorti de son contexte, appelle chez l'autre la réponse profonde et sincère.

Je me suis demandé, vis à vis de mes propres passages, si la répétition en elle-même n'était pas un mythe. Si le geste jeté au plateau ne devait pas, toujours, être unique. Voilà peut-être le secret de ces miracles. Jamais la scène ne se répète. Sylvain à Rennes nous disait « Roméo n'est pas amoureux de Juliette tous les soirs ». Ne jamais prévoir trop exactement ce que je ferais, ou seulement l'enjeu, la chose qui aujourd'hui, sera différente de la veille. L'axe de travail.

Je me pose encore des questions, autour de ce fameux pardon, de la façon de travailler, de la façon de s'aimer, sur le corps et ce qu'il peut m'apporter.

⁷⁵ Début du monologue extrait de « Langue Fourche » de Mario Batista.

⁷⁶ Texte de Didier-Georges Gabily.

⁷⁷ Je tiens à préciser ici, bien que ce ne soit pas mentionné dans le texte original, que nous avons eu droit à des avertissements concernant les risques que nous avons pris sur scène lors de cette séance. La corde dont se sont servis Baptiste et Simon a été bannie, il a été demandé à Lola Maume de ne plus retirer ses attelles au plateau, la blessure de Kostia à l'arcade sourcilière quand à elle était accidentelle. Rien ne nous encourageait à nous mettre ainsi en danger, c'était de notre initiative, et nous avons été recadrés à ce niveau là.

⁷⁸ Pièce de Sarah Kane, dont Lola la Rocca a choisie d'intégrer quelques extraits dans son parcours libre.

⁷⁹ Citation du texte.

Je retourne à Anna⁸⁰, à mes voyages, à Stig Dagerman dont j'ai enfin trouvé une copie. A faire une liste méthodique du travail à accomplir dans la semaine, entre les petites visites familiales.

Je t'embrasse,

Samedi 31 décembre

Me revoilà, nous revoilà, à l'orée de la rentrée et de la nouvelle année. Le temps de vacances que j'ai décidé de prendre à Lyon m'a été largement bénéfique, bien plus enrichissant et reposant que le temps que j'ai passé avec ma famille pendant les fêtes.

Je suis arrivé par le train, en terminant de lire « Essai d'exploration de l'inconscient » de Carl Jung. Ce livre, comme tous les autres de lui depuis que je l'ai découvert en mars dernier, m'a laissé un sentiment d'exaltation total, d'ouverture, d'illuminations vis à vis du monde. Aujourd'hui, Carl Jung représente étrangement une bonne partie de mon lien, à la fois à la science, et à la spiritualité. Dans celui ci, il était notamment question de « numinosité », c'est un mot qu'il utilise quelques fois dans l'ouvrage pour parler du poids sacré, de la valeur des mots. Au milieu de toutes ces histoires prodigieuses et fascinantes sur les rêves et le cheminement de ses patients, il parle beaucoup de notre besoin de sacré, des peuples primitifs, du rejet de l'irrationnel par l'homme occidental moderne, qui remplace les superstitions et les esprits qui nous entourent par des névroses variées, angoisses personnelles. Peut-être, nous nous sommes perdus dans l'individu?

C'est amusant de constater qu'au même moment où, en tant que civilisation, nous avons commencé la grande course capitaliste vers le progrès et le confort personnel de l'ère industrielle, nos besoins de consolations ont quitté les églises pour aujourd'hui se retrouver chez des thérapeutes. Individuels. Là où avant, j'imagine, on se confessait au prêtre, on suivait les directions d'un livre, d'une communauté, et l'on communiait ensemble avec tout un tas de rites sacrés, en chantant, en dansant, maintenant, nous sommes seuls face à nos problèmes. Notre communauté, c'est celle de la maison, du sang, de la famille, ou des questions identitaires. « Je suis ceci » « Je suis cela » « J'appartiens à ces gens ». Auparavant, nous avions bien moins le confort ou le choix de ces choses là. J'imagine. Nos angoisses naturelles trouvaient réponses. Nous avions peut-être davantage de clés pour donner sens. Ou nous nous posions tout simplement moins la question. Nous avons peut-être, au fond, prodigieusement besoin du sacré, du maître spirituel, d'une direction.

J'écoute en boucle les trois mêmes musiques. Celle-ci qui me parle de Jésus⁸¹, le « Maria » de west side story que j'ai entendu Maxime chanter prodigieusement à Caen, et « Me and Bobby McGee » de Janis Joplin. Le Maria, sur Spotify, il m'amène à d'autres musiques un peu rétro, ce genre qu'on imaginerait écouter dans un vieux salon sur un gramophone. Ça me rends joyeux, je sautille sur les bords du canal, je regarde les gens passer, je baisse le casque, et, de loin, je dis mon exposé sur les girafes aux passants⁸². Je me suis dit, je t'en parlais, que la répétition est un mythe, peut-être. Cela ne peut pas être une répétition. Cela ne peut pas être une récitation. Ça ne peut être que du vécu. Que du présent. Même si ils ne m'entendent pas, je parle aux passants, je m'excite, puis je m'attriste, à l'idée de ne pas me faire entendre, de ne pas me faire comprendre. « Me voici, en position de présenter un exposé » et cela peut être n'importe où. Et ce « me voici » ne peut être que du présent.

⁸⁰ Amie comédienne, autrice et Metteuse en scène, élève à la classe prépa « Horizon Théâtre » et co-fondatrice de la compagnie « La nuit sera feu »

⁸¹ Il s'agit de « All for us » de Labrinth, utilisé dans la B.O de la série « Euphoria ».

⁸² « Me voici en position de vous présenter un exposé, intitulé Tristesse et Joie dans la vie des Girafes », début de la pièce Tristesse et Joie dans la vie des girafes de Tiago Rodrigues, que je prépare comme monologue pour les vidéos du premier tour du concours de la comédie de St Etienne et de l'ENSATT.

Puis, quand j'en ai marre, j'écoute une fois le Janis Joplin, et je peux continuer mon apprentissage de Claudine Galea⁸³. La musique amène une concentration, une écoute, un état, qui me permet de commencer. J'ai peur, néanmoins, de m'enfermer dans une musique, dans une pensée, qui ne soit pas la bonne. Mais c'est bien, concernant Claudine Galea, il me reste encore beaucoup d'artistes à explorer pour transformer ces états.⁸⁴

Je n'ai pas beaucoup lu, ou vu de films, ni de spectacles. La solitude de Paris remédiera rapidement à ça. Je lis et je vais aux spectacles plus facilement que je ne vois des films, je regarde les adresses de cinéma à Paris, peut-être, j'ai une culture énorme à me faire à ce niveau là.

Je ne cesse de balancer entre ma névrose de travail, mes besoins de consolations, mon rejet du superficiel, et le jugement que je porte à ceux ci, ça tourne, en boucle.

A très très bientôt! Et à la joie de nous revoir,

Dimanche 8 janvier

Bon matin! C'est dimanche. Il y a du soleil à Bobigny. J'essaie de me reposer. Valentina, je l'ai toujours pensé, tu ne nous demandes pas grand chose comme travail en vérité. Quelques scènes, deux monologues, rien d'insurmontable.

Content, content, content! De retrouver mes camarades, de parler des rêves et de Carl Jung, de faire mon exposé, de travailler avec Théo, de bosser Caligula⁸⁵. Et puis c'est l'angoisse. Le dispositif des cours change légèrement, et ça suffit à me désorienter. J'étales mes feuilles devant moi, il y a Caligula, Girafe, Cyrano⁸⁶, Galea, Wedekind, Orphelins de Denis Kelly qui se balade. Les créneaux à choisir au CNSAD, l'inscription à faire à l'ERACM. Que travailler? Dans quel ordre? Comment le travailler? Où? Quand tout le monde autour fait des allers retours. Faire mon exposé me calme. Je me mets, tout près, je parle avec les autres. Une dead-line pour le soulier de satin⁸⁷ « tu peux apprendre le texte pour vendredi? » Ça me rassure. Le travail demandé est fait, toujours. Mais mon angoisse s'infiltré partout où il y a un trou.

Vendredi. Vendredi on a commencé en parlant de Lola, et Lola⁸⁸. Lola Maume, mardi matin on se parlait, elle nous racontait, « comment je peux faire, je vais en cours, je travaille, je rentre à minuit chez moi, comment je suis censée travailler » et je me suis empressé de lui donner des solutions, des tas de solutions, « tu pourrais faire ceci ou cela ou ceci ou cela, et ça là, peut-être », et elle me regardait sans rien dire. Et je suis tombé du haut de ma naïveté, face à ce constat insupportable. J'ai une chance que d'autres n'ont pas. Il ne suffit pas de volonté. Il y a des injustices. Il y a des situations bel et bien impossible.

Quand Gédéon, la voix contrainte, a dit vendredi matin que ça l'attristait qu'elle parte, ça m'a transpercé

⁸³ J'ai décidé de changer de monologue pour le concours du TNS, j'ai abandonné le monologue de Angelica Liddel et je travaille désormais « Un sentiment de vie » de Claudine Galea.

⁸⁴ Le monologue fait mention de beaucoup d'artistes suicidés (Paul Celan, Marina Tsvetaeva, Ingeborg Bachmann, Janis Joplin, Sylvia Plath etc...), je me suis donné pour défi de me renseigner et de lire chacun d'entre eux.

⁸⁵ Caligula de Albert Camus, que j'envisageais comme scène classique pour mes concours.

⁸⁶ Cyrano de Bergerac, pièce en alexandrins très connue de Edmond Rostand.

⁸⁷ Pièce de Paul Claudel, que Théo puis May ont voulu présenter comme scène classique pour le CNSAD. Je travaillais pour eux le rôle de « La Bouchère » dans une scène avec Dona sept-épées.

⁸⁸ A ce moment de l'année, Lola Maume décide de suspendre son travail à la MC93 pour des raisons de santé. Au même moment, Lola la Rocca s'affirme dans sa volonté de devenir metteuse en scène, renonce aux concours et au plateau pour devenir « observatrice » de nos cours. Un accompagnement spécial sera apporté à son parcours, pour lui permettre de faire des stages avec différents metteurs en scènes.

quelque part. Je les connais aussi, les problèmes financiers, les astuces de banques alimentaires et d'assistantes sociales. Il y en a une que je me traîne dans mes contacts depuis des années, une fervente communiste de l'université de Rennes 2 qui m'avait encouragée à donner son mail à ceux que je connaissais qui en auraient besoin, pour qu'elle étudie une situation, appuie un dossier au crous, donne les aides perdues au fin fond de l'administration. Il y avait un cageot près des poubelles dans la résidence étudiante de Rennes où des gens laissaient quelques petites choses qu'ils ne mangeaient pas. On a de la chance qu'elles existent ces associations là.

J'angoisse. Face à Hiroshima mon amour⁸⁹, face à Journal Intime⁹⁰, je surveille précautionneusement ce que tu nous as donnée dans ta liste en début d'année, Valentina. Je le regarde juste, alors, et je vois la beauté, et je ris, et je vois la nécessité et le discours et la simplicité et l'envie de vivre et je m'ennuie. Et mon cerveau comble le vide, vite, vite. J'essaie la méditation, et le train de la pensée défile vite, vite. Des images, des idées en vrac, je noircis les pages de mon tout petit carnet. De rêves et d'idées et d'images qui m'arrivent et je sens la bascule se faire.

Je me raccroche à la joie, de Girafe, et du spectacle de Simon Roth qu'on a vu, Une jeunesse en été. On y voit tout, tout nous y est montré, du processus par lequel l'acteur se fond dans un corps autre. La technique incroyable des anciens du CNSAD. Et la simplicité d'un propos qui s'intéresse aux gens, juste aux gens (mot misérable et grand disait Galea), qui parlent de leur vie, de leur bonheur, de leurs malheurs. « Etes vous heureuse? Oui, je suis heureuse, parce que je ne manque de rien » et c'est tout? Et c'est beau et ça redonne foi, et ça annihile l'angoisse pendant quelques temps, et on se pose joyeusement les questions du spectacle avec Lola la Rocca. Ce spectacle, un bain de bonnes ondes, de l'espoir en barre.

Castellucci⁹¹, j'ai pris beaucoup de notes, c'était très intéressant, mais j'étais si fatigué, je vais prendre ma journée.

A mardi!

Vendredi 13 janvier

Tu disais aujourd'hui, Valentina, que nous travaillons toujours à partir de nos médiocrités personnelles. Comme une manière, au final, de donner à ces médiocrités, valeurs universelles, excusables. C'est vrai, c'est sûr, il en parlait aussi, Stig Dagermann, nous ne sommes que des animaux au final. Fragiles, vulnérables, médiocres, vil, mesquins, aux mains du temps, de la durée. Nous existons sans but, nous existons et c'est tout, nous existons comme une pierre existe au bord d'un ruisseau et rien n'est exigé de nous, en soit. Notre vie, nous pouvons même y mettre fin, cela n'a aucune importance. La marche du monde ne s'arrête pour personne.

Voilà ma médiocrité personnelle, sitôt la semaine terminée, me jeter sur mon ordinateur pour t'étaler mes petits états d'âmes dans ce journal de bord. J'ai hésité à l'écrire cette semaine, l'imaginant déjà, dégoulinant de pathétique, suintant la névrose par tous les pores. Je me rabaisse, je m'infantilise, parce que c'est confortable j'imagine, se faire, s'imaginer tout tout petit, se préparer à dire des petits « pardons, désolé » face à toutes les déceptions ainsi créées et s'en sortir comme ça, petit et désolé, mais en vérité content de soi-même, satisfait de sa propre médiocrité.

⁸⁹ Film de Alain Resnais, à partir d'une pièce de Marguerite Duras.

⁹⁰ Film de Nanni Moretti.

⁹¹ Roméo Castellucci, artiste plasticien et metteur en scène, est venu présenter à la MC93 son film « Libera Me » ainsi qu'une captation filmée de son spectacle « Bros », suivi d'une rencontre avec échanges avec le public.

Le geste de la révolte n'a pas eu lieu⁹², pour moi, parce que j'ai mis trop de temps, une semaine à prendre l'initiative d'une réunion. J'ai voulu me faire petit et gentil, habitué à ce qu'on me dise que je participe trop, que je prenne trop la parole, je me suis dit que je devais suivre une initiative prise par quelqu'un d'autre plutôt que de monter la mienne. Cet effort a été de toute façon éteint, je n'ai pas eu de retours sur le compte rendu qui a été fait, je n'ai pas senti d'engouement à l'idée d'une seconde réunion et je me suis plié, petit, gentil, en me disant tant pis, j'imagine.

Mon corps plié, s'excusant presque d'exister, préfère se rapprocher du sol. Jouer voûter, caricaturant le gobelin et le monstre, ne pouvant m'imaginer que parmi eux, les monstres. Fier, même, d'en appartenir, à ces corps de fous, déséquilibré, instables.

Castellucci le disait, la semaine dernière, on dit « un corps de policier ». L'uniforme crée un corps unique. Un corps qui se tient droit, qui intimide. C'est leur singerie à eux, étatique, globale. « Un monde normal⁹³ ».

J'allais mieux, cette semaine, au départ. Suite à nos derniers échanges, et en prévision de ces 4 jours de résidences⁹⁴, je me suis donné du repos. Sans savoir trop ce que ça voulait dire, je rentrais chez moi plus tôt, je n'ai pas couru les spectacles, les films et les lectures, et j'ai passé pas mal de temps à jouer à Pokémon. Médiocre, disions-nous. Ça ne m'a même pas amusé longtemps. J'ai passé du temps aussi à me cuisiner des bonnes choses, j'ai regardé le Parrain, « the Godfather » que je n'avais encore jamais vu. Ça m'a refait penser à Sylvain, qui nous racontait un jour, comment Marlon Brando, en arrivant sur le tournage, on lui disait « ça ne va pas, ça ne va pas » à propos de son jeu. Il s'était enfermé dans quelque idées psychologiques du personnage. Paraît-il, il aurait pris deux pruneaux sur la table, les aurait mis dans sa bouche et aurait joué le film comme ça. Ça a suffit pour jouer le personnage. Il a suffit des deux pruneaux dans la bouche et le reste du jeu s'en est suivi comme ça, à partir de cet artifice tout bête. Il nous disait ça, parfois, le jeu ce n'est que ça. Ce n'est rien d'autres que cela. Simplement, au lieu des grandes histoires qu'on se racontait sur untel ou untel. Je me souviens, quand je jouais Cléopâtre, plus le personnage me semblait grand, important, plus je plaquais dessus tout un univers d'éléments stéréotypés, de comment untel ou untel devrait être, devrait penser, jusqu'à me bloquer complètement, comme je vois, comme je projette sur Kostia, parfois, le même genre de complexités d'images qu'on se fait autour d'un personnage.

Personne, autour de moi, ne me voit petit, médiocre, méprisable ou fragile, bien au contraire. On ne peut pas dire non plus que je sois quelqu'un d'isolé. Seulement, un défaut de la parole. Cette réalité, est aussi bien sûr, celle de la solitude qui nous envahit tous, de la difficulté d'être au monde, et de nous parler, d'agir comme une communauté. C'est aussi la conséquence des choix, du sacrifice que j'ai fait et qui m'a éloigné à chaque fois des groupes, des personnes avec qui je me sentais bien, pour que les complicités d'hier se fondent dans l'oubli. C'est aussi la tristesse enfantine du temps qui passe et des choses qui ne seront plus comme elles étaient hier. Du manège avec la montgolfière qui tourne qui ne sera plus jamais sur la place st Anne de Rennes. Place de laquelle je m'éloigne de plus en plus et qui petit à petit, se retrouve dépeuplé des gens que j'y ai aimé sans même avoir le temps de les voir disparaître.

Personne, pas même toi, ne pourront me donner les mots justes et me convaincre de relever la tête, de cesser de me faire petit et misérable pour apprendre à me tenir droit. Que je suis un adulte capable, méritant, qui ne mets pas sa vie en jeu sur les déceptions imaginés qu'il crée autour de lui. Personne, si ce n'est moi-même, ne pourra m'accorder cela, et je n'ai pas à attendre que qui que ce soit me le donne. Je n'ai pas besoin d'être consolé, je n'ai pas besoin d'être compris, je n'ai pas besoin d'être dirigé. Je devrais

⁹² Nous avons actés en cours l'abandon du projet sur « Walter Benjamin et le théâtre d'enfants prolétariens ».

⁹³ Référence au texte de Claudine Galea.

⁹⁴ Je pars bientôt en résidence à Laval avec la compagnie Bain-Marie pour Ceci est ta place - Femme.

pouvoir m'accorder tout cela à moi même et cesser de craindre sans cesse de déplaire à une idée que je me fais de moi-même.

Tout cela est un processus de maturité en cours. Et je m'excuse que tu ai à en subir les allers et retours dans ce journal.

Quoi qu'il en soit, je pense avoir commencé à saisir quelque chose en regardant le Parrain sur Netflix. J'ai regardé ce film sans me dire que ça faisait parti de mon travail, et je l'ai aimé, profondément. J'y ai vu l'honneur, j'y ai vu les liens du sang, j'y ai vu le respect, j'y ai vu le faste, le rituel et le sens du devoir. La vie, la mort, l'amour. Ce genre de films qui contiennent tout en eux. Ces petits miracles de vies, qui décapitent d'un seul coup mes idées de mort en y jetant de la beauté. J'ai pris plaisir à voir ce film, encore davantage qu'en jouant à Pokémon. Et voilà tout ce que devrait être cette quête. Une quête qui va vers la beauté et le plaisir. Ne se faire guider que par le désir, d'un texte, d'une oeuvre, d'une image, d'un auteur, fantômes, disparus. C'est joyeux aussi, les fantômes.

J'aime à me faire croire que ce que je fais est un travail. Ça brise toujours quelque chose en moi, quand quelqu'un que je connais arrête de faire du théâtre, parce que j'ai peur que ça m'arrive à moi aussi. Je me mets le travail à l'étrier en ne me posant jamais la question, je fais. Je fais le travail, je lis tous les jours, je regarde dès que possible un film ou un spectacle pour cocher une case dans mes listes, et je ne me laisse pas toujours le temps de savoir si j'ai aimé ou non ce que je regarde et ce que je lis. Je fais mon travail. Mais comme on me le rappelle au travers d'un texte des écrits de Meyerhold, tout ceci ne peut se faire que dans la joie et le plaisir.

Alors, plutôt que de me dire sans cesse « il faut que, il faut que, il faut que » en cherchant des scènes de concours, et en attendant que quelqu'un me dise comme une voix divine « c'est bon, tu en as fait assez, maintenant tu peux te reposer », j'imagine que je pourrais, immédiatement, laisser de côté la pile de pièces de théâtre et retourner dans Carl Jung. Regarder au fil des jours les films qui piquent mon intérêt et dont on parle en cours, comme Amadeus⁹⁵ aujourd'hui et m'offrir le luxe de choisir un spectacle sans savoir si le metteur en scène est un type connu. Peut-être même, comble de l'insoumission, m'arrêter au milieu d'un bouquin s'il ne me plaît pas, sortir d'un spectacle que je trouve médiocre, ne pas regarder le film qui me semble barbant. Parfois. Pour ne pas trop émousser la lame de mon désir, pour me donner la liberté sur le temps dont je dispose. Voilà peut-être, bien plus assurément, la façon dont je pourrais moi, « vivre et être heureux » dans le théâtre, dans mon travail.

Platitudes sans doutes! Révélations, résolutions pathétiques, à l'exacte hauteur de ma médiocrité personnelle. Mais j'ai envie de dire, pour aujourd'hui, pour ma propre révolte envers moi-même, je m'en moque!

En espérant te revoir la semaine prochaine, joyeux, et en me tenant droit.

Samedi 21 janvier

Je suis dans ma chambre à Bobigny, il fait beau dehors, le soleil perce à travers ma fenêtre. Je suis toujours aussi reconnaissant de tes appels et tes réponses qui m'aident, à chaque fois, j'ai eu quelques petites révélations cette semaine en revenant de Laval et ça va globalement beaucoup mieux.⁹⁶

Ce qui était à peu près conscientisé la semaine dernière a fini par prendre corps, j'apprendrais à me tenir

⁹⁵ Film de Milos Forman.

⁹⁶ La semaine a donné lieu à de nombreux échanges avec Valentina, au sujet que je mets trop d'affects dans le travail, et que je n'ai pas besoin de me torturer autant. Que je peux prendre confiance en moi et cesser de tant parler en négatif. Elle me met en garde contre ma propre exigence, réaffirme son respect pour mon travail et m'encourage.

droit et à cesser de m'infantiliser, chercher en moi-même les réponses que je cherche à corps perdu, à prendre l'initiative sans m'excuser d'être et responsabiliser mon travail au bon endroit, sans en faire des piles d'angoisses.

La réalisation était simple, je l'avais déjà formulé la semaine dernière. Tout cela n'est, et ne peut être, qu'une recherche vers le désir, le partage et la beauté. Pour quasiment la première fois, je pose un livre qui m'ennuie sans l'avoir terminé. Je lis un magazine féministe que m'a prêté Anna, où Lola Lafon et Vanessa Springora témoignent, sur « écrire l'indicible ». J'envoie enfin ces messages à Dieudonné Niangouna sans (trop) m'excuser de déranger, il me réponds passionnément et en remerciements pour l'échange, sur la perte et l'errance nécessaire de l'auteur. « Celui qui ne se perds pas dans la forêt de l'écriture n'aura pas le savoir de celui qui s'y est perdu. De cette forêt, il ne verra qu'un groupe de bois ». Il me dit aussi, comme Galea le répète à travers ma bouche tout au long de la semaine: « Ecris » il n'y a que comme cela que les questions prendront forme, que le sens naîtra, que le don apparaîtra au jour.

« Ecrire ». Le « Faire ». Il ne s'agit que de cela. Tu ne nous demandes pas, Valentina, de nous écrire des grands monologues intérieurs ou de nous angoisser indéfiniment sur nos raisons de choisir un texte ou de faire du théâtre. Les réponses sont claires, limpides, elles résident dans des verbes d'action. « Donner », « Travailler », « Faire ». Donner au plateau. Personne ne me demande non plus de me faire violence, ni dans le travail du théâtre et du savoir, ni dans ces allers-retours constants autour des textes que j'écris, sans me donner le droit d'en faire d'autre. De laisser vivre, laisser les choses exister, me laisser vivre, me laisser exister. Comme un prodigieux abandon qui va à l'inverse des pulsions de morts, vers la vie tout entière, vers la constatation du soleil qui est là, derrière ma fenêtre, ou la neige qui tombe sur la gare de Laval.

Je peux lire, voir, faire, tout ce que je veux. Je trouve en Büchner⁹⁷ une rêverie proche de cet état adolescent que je trouvais dans l'éveil du printemps. Que je retrouve en manif, parmi les jeunes communistes, et ces stickers sur les murs « Préavis de REVE », et dans la buée matinale. Le rythme, le travail est organique, se fait moins dans la solitude de ma chambre que dans le regard porté sur les autres qui m'entourent. J'arrive mercredi, de retour au théâtre, pour retrouver Océane sur les coupes de Calderon⁹⁸, je sens sa fébrilité, lui paye un chocolat chaud. Toutes deux, nous avons quittés nos villes et nos amours pour venir ici faire du théâtre. Nous commençons peut-être enfin, au milieu de nos individualités blessés, à « faire groupe ».

Mon vélo est cassé, je fais les routes à pieds, je pars très en avance, je me perds en chemin, j'ai Galea dans la main. Je passes plus de temps au théâtre à parler avec mes camarades, je travaille dans les espaces volés. J'ai le temps de vivre et de regarder mes angoisses, plutôt que de me laisser faire par elle, je ne me laisse plus la possibilité de subir, de me subir. Je regarde en dehors, je regarde en dedans, je m'imagine Lenz⁹⁹ qui traverse la montagne, la gigantesque fissure, j'en parles avec Océane. Elle me prête le Lenz de Büchner, je lui prête Calderon. Les concours approchent. Seulement je le sais, c'est évident, je travaille mieux dans la joie et en me laissant tranquille. Avec la curiosité sincère, de choisir un film sans consulter les listes dans mon carnet, le premier mot qui me revenait à l'esprit: « Amadeus ».

J'étais surpris, c'était une comédie. Je me suis demandé si je m'étais trompé de film. Mais il m'a plu. Si l'on m'avait raconté les choses ainsi, quand j'étais sur les bancs du solfège en primaire, je me serais sûrement

⁹⁷ Nous avons déjà une liste des oeuvres imposés pour le second tour des auditions de la comédie de st Etienne et de l'ENSATT. Celle-ci contient une pièce intitulée « Léonce et Léna » de Georg Büchner.

⁹⁸ Avec ma camarade Océane Arsène, je travaille sur une scène issue de la pièce « Calderon » de Pier Paolo Pasolini, inspiré par la pièce « La vie est un songe » de Calderon de la Barca. Nous y jouons la rencontre et la redécouverte de Pablo et de Rosaura. Elle me servira de scène contemporaine au CNSAD et de scène classique à l'ERACM (les dates qui font références pour distinguer les pièces « classiques » des pièces « contemporaines » diffèrent entre les différents concours).

⁹⁹ Nouvelle de Georg Büchner, qui a inspirée le travail de Claudine Galea sur « Un sentiment de vie ».

bien davantage intéressé à la musique, plutôt que de voir en ce fameux portrait de Mozart la figure du classicisme et de la ringardise. Voir les hommes derrière les figures, les enjeux derrière l'histoire. Le solfège comme Dieu, comme la vie et le savoir, longtemps, je ne me suis pas donné le droit de croire. Je préférais faire l'intéressant, dérouter, me moquer voir agresser verbalement quiconque cherchait à m'enseigner quelque chose. Et j'aurais pu m'en vouloir encore longtemps de ça, de ma puérité passée, mais si je rencontrais cet enfant aujourd'hui, je pourrais lui raconter l'histoire de Mozart et de Salieri, par le mythe et par l'histoire, je lui mettrais les livres entre les mains, je lui laisserais le temps de lire, de vivre et de comprendre par lui-même. A le juger idiot et impertinent, je fais comme ses anciens professeurs, alors que je sais dans le fond, qu'il comprenait autrement et brûlait de rencontrer quelqu'un qui lui parlerais sans l'infantiliser.

Notre devoir d'authenticité en tant qu'acteur, ce n'est pas s'amuser à faire le malin, comme j'ai pu le faire sur Cyrano de Bergerac hier. C'est faire confiance à son auditoire, c'est donner la possibilité du partage. De l'égalité. De quitter la surface des choses, d'offrir, à celui qui me donne son regard, le don de mon travail, et surtout de ce que je suis, debout devant lui. Fébrile, comme la Girafe d'hier, qui certes, devait être en dessous de celle de la semaine dernière, puisque tu l'as dis, mais qui néanmoins, s'est faite traverser. Du regard et de l'absence de regard, du rire et de la face figée, inquiète, parfois des autres. Jouer, comme un enfant, du regard de l'autre. Jouer avec l'autre. Et en échange, plus tard, donner mon regard à Simon, à Océane qui travaillent, l'émotion que ça me crée, la chance tout de même, de voir des jeunes comédiens en travail.

Et m'isoler, écrire, ce foutu parcours libre, où je manque de trouver peut-être le ton juste, la longueur appropriée, je sais, maintenant, que ce travail n'est plus si solitaire. Je veux écrire, des tas de choses, travailler aussi sur ce plan là des choses, le dossier pour le concours d'écriture de l'ENSATT est toujours en attente de savoir si j'ai envie de dépenser 75 euros pour cela¹⁰⁰. Seulement il n'y a pas d'urgence. Pas encore. Je n'ai pas besoin de lire toute la liste imposée des concours en une semaine. L'urgence, quand elle est réelle, peut être grisante, sinon ce n'est qu'angoisse d'anticipation. Je n'ai pas besoin d'être à la fois, auteur, acteur, Girafe, Pablo et Galea tous les jours. Seulement d'exister et d'agir sincèrement avec mon propre désir.

Qu'ai-je envie de lire aujourd'hui? Où est-ce que j'ai envie d'aller? Est-ce que j'ai envie de lui parler? Quel pourrait bien être le prochain film que je pourrais regarder? Comment ai-je envie d'utiliser mon temps, là, maintenant? De quoi est-ce que j'ai besoin? Qu'est-ce qui m'angoisse? Pourquoi? Ai-je besoin d'agir dessus immédiatement? Qu'est-ce que j'ai envie d'apprendre, de travailler, maintenant? Et pas 10 ans dans le futur, fini de faire la course. Fini, de fixer un idéal, et de mettre des paliers de progressions sur ma route, comme si j'étais incapable de faire quoi que ce soit si je ne me poussais pas au cul. Comme si je pouvais choisir ce que j'allais être. Me faire confiance. Travailler à partir de mon désir, tout simplement.

Tout ça pour dire que je vais beaucoup mieux.

Valentina je t'embrasse et à très bientôt!

3 février

Je suis dans le train pour Lyon. A côté de moi, il y a un jeune homme qui regarde des petites vidéos sur instagram. C'est tentant de faire pareil, aussi, scroller le téléphone, sur mon instagram, il y a plein de vidéos de beaux dessins, des analyses des discours politiques à la télé, des petits sketches et parfois des trailers de spectacles. Plus le temps passe et plus mes réseaux sociaux se remplissent des gens que je rencontre dans le théâtre. Judy Diallo et Aurélie Debuire que j'ai rencontré à Cannes et qui sont

¹⁰⁰ L'ENSATT, en plus d'une classe d'acteurs, propose des cursus pour costumiers, techniciens sons et lumières, scénographes, et une formation en deux ans pour les jeunes auteurs de théâtre. J'ai hésité à candidater en supplément du concours de jeu.

maintenant au TNS postent beaucoup de photos, des belles photos, des spectacles qu'ils font là bas. Ils font aussi un truc qui s'appelle « Fée » à l'école du nord de Lille, où il y a mon amie Ambre, qui m'avait fait jouer Girafe en 2018 dans un parc d'enfant. En vérité j'y vais pas trop sur les réseaux sociaux, ça a eu trop d'occasions de me dégoûter, alors j'ai supprimé petit à petit les applis et j'ai juste perdu l'habitude de les utiliser.

J'ai vu My own private Idaho¹⁰¹, Les glaneurs et la glaneuse de Agnès Varda et Thelma et Louise¹⁰². Je fais selon ta liste de recommandations en début d'année et ce qui est disponible sur Mubi en ce moment. Je commence à prendre vraiment goût à tout ça, le cinéma je veux dire. J'ai beaucoup aimé les trois. Tous les trois m'ont inspirés et ont fécondés mon cerveau avec des images, du son, des personnages, une ambiance particulière, un tintement. Ce truc de déchéance dans My own private Idaho, je me souviens de ce sentiment, parfois, presque suicidaire, d'essayer de se ravager la gueule avec tout ce qui traîne, fumer les mégots des cigarettes, zoner sans trop savoir que faire et détruire, se détruire, sans trop s'écouter, sans trop de notions de soi. Je la fais dramatique. Mais ce film est beau, génial, et il m'a parler. Agnès Varda, je ne connaissais pas le personnage, mais j'étais ravi de la suivre, et de voir la richesse que peut prendre un thème, une question, une recherche, dans un détour et un autre, à partir du moment où on est prêt à se déplacer, à se faire déplacer, à suivre son sujet plutôt que de l'insérer dans un programme pré-fait. Et Thelma et Louise, c'est beau quand même, ces femmes ensembles et ces road trip à l'américaine. Le Grand Canyon, le jeune Brad Pitt, les lèvres et leurs rires, tout est très bien ficelé. Chaque jour je vais regarder le cinéma un peu plus avide à chaque fois, presque content maintenant d'avoir autant à découvrir, plutôt que de me morfondre sur mon manque de culture.

En journée je continue d'aller à la MC et, quand je suis seul, jouer pour les fantômes à qui je sers des verres d'eau. Discuter sur un rebord de fenêtre avec Théo. Regarder la scène de Simon et Baptiste qui cherchent des retours. S'enlacer chaleureusement avec Gédéon, et discuter en grande largeur avec Kostia, du théâtre, mais surtout d'autres choses. Je note mes rêves d'épreuves et de filles dans les lumières violettes, comme à la boîte de nuit la semaine dernière. J'en rêve, j'aimerais qu'il y en ait toutes les semaines. La prochaine fois je dirais peut-être à Anna que j'ai envie de l'embrasser. En attendant ça fait deux nuits qu'en rêve je poursuis une fille aux cheveux roses.

Tu vas sûrement nous manquer Valentina, mais j'espère qu'on se débrouillera sans toi.

Bon voyage!

11 février

21 000 turcs et syriens sont morts dans les décombres des immeubles effondrés au sud de la Turquie, au nord de la Syrie. Sûrement bien davantage. Dans la région d'Antioche, du côté de Adana. Adana, c'est une ville dont Ates m'avait parlé, il m'avait montré les belles plages, la mer azur, les montgolfières que les touristes prennent là bas pour survoler toutes les beautés de cette région. C'est aussi une spécialité culinaire, une façon de préparer la viande qu'on retrouve souvent dans les kebab de chez nous, lahmacun, kofte, adana. A distance, nous avons allumé des bougies, pour ses amis Bilal, Gengis et d'autres, des jeunes hommes qu'il avait rencontré dans les communautés homosexuelles, de 24, 27 ans. Avec sa famille ils attendaient des nouvelles, chaque jour, des gens qu'ils savent habiter dans cette région. Les familles reçoivent un SMS type écrit par une des nombreuses équipes de secours, quelque chose comme: « Le dénommé a été retrouvé à cette adresse. Vous pouvez vous adresser à ce contact pour récupérer le corps ». Une image le hante, celle d'un père assis près d'une ruine, il tient la main d'un enfant, dont le reste du corps est écrasé, mort. Je suis allé voir la photo, non par envie de me confronter à cette horreur,

¹⁰¹ Film réalisé par Gus Van Sant, recommandé par Valentina dans le cadre de mon travail sur un monologue contemporain issu de la pièce « Shadow Houses » de Mathieu Bertholet.

¹⁰² Film de Ridley Scott.

mais parce que c'est une chose si petite que je peux faire pour partager quelque peu sa douleur. L'image n'est ni sanglante ni tragique. L'homme ne pleure pas, ne hurle pas. Il est assis, il n'a pas le visage sombre, son expression est neutre, presque, on pourrait dire qu'il sourit. Peut-être qu'il rassure son enfant, pendant ses derniers instants avant que le froid et la douleur ne l'emporte.

« I hope you'll find
Some peace of mind
In this lifetime.
I hope you'll find
Some paradise »

C'est la musique « United in grieves » de Kendrick Lamar que Gédéon utilise dans son parcours libre.

« Dance Dance, otherwise we are lost »

Disait Pina Bausch, disait Simon.

Eux deux dansaient, toute la semaine, Sarah leur parlait de trouver leur rapport au mouvement. Gédéon est fort, terrien, ancré dans la terre, il a les épaules larges, elles dirigent le reste de son corps. Il frappe le sol avec ses pieds, il décale un genou et c'est soudain lui qui dirige. Il danse comme il se bat, et il s'arrête et parle à sa solitude. Il dit, il fait l'amour à sa solitude. Je pense à la mienne que je redoute, que je méprise et que je tais. Simon s'envole, dit, « une arabesque au coin de la rue, voilà mon geste de révolte pour toi. » Il bat des ailes, léger, léger, effleure à peine le sol qu'il se remet à tourner, nous regarde droit, dans les yeux. Kostia pleure, à nouveau s'écorche le visage, des sanglots éteignent sa voix sur la fin de sa chanson, « Pendant longtemps, je te croyais russe, Polynice mon frère ». Je prends des photos, sur la route le matin, je marche de chez moi jusqu'à Pantin en longeant le canal de l'Ourq, j'apprends Galea, plus d'une heure par jour, tous les jours, je marche en répétant ces mots « Ecrit, Ecrit », je pense à Lenz de Büchner. Je photographie un bateau nommé « Odessa », comme dans le texte de Kostia, « Maintenant la guerre la bas, mais avant, connaissiez-vous Odessa? ».

Dans mon carnet j'écris:

« Dans ce théâtre, j'ai trouvé mes soeurs, mes frères, ceux qui enfant connaissaient le poids de ces mots: Solitude et mélancolie. Qui comme moi, attendaient les premiers signes du printemps en y attachant la force du rituel, les significations personnelles et sensibles, du lampadaire qui cligne et de la lune qui se lève »

Je travaille Zozo¹⁰³ avec un amour de l'impertinence, de faire le pitre, Zozo court à quatre pattes d'un bout à l'autre de la salle, Zozo sort sans chaussures ni chaussettes accompagner les autres à la boulangerie, Zozo embête tout le monde dans le centre national de la danse à la recherche d'une fourchette, et étrangement, jouissivement, tout le monde adore Zozo. En mi-semaine je n'ai presque plus besoin de passer au plateau, Sarah me dit, j'y vais juste pour le plaisir. Plaisir immense du théâtre et d'être ici avec les autres. Je les dessine, toute la journée, je les regarde et je précise mes techniques graphiques, je cesse pour un temps de dessiner des visages et je m'interroge sur comment dessiner dans l'instant un corps en mouvement. Jamais de crayon de papier, pas de gomme, ce serait trop de tentations laissées au perfectionnisme, j'essaie de saisir le geste, de capturer l'instant, de comprendre l'essence du corps de l'un, du corps de l'autre. Je lis « Chasser les fantômes » de Hakim Bah¹⁰⁴ quand je m'autorise à lever les

¹⁰³ J'ai un nouveau parcours libre, une écriture personnelle intitulée: « Lé zaventur de Zezuzozo »

¹⁰⁴ Pièce incluse dans les listes du second tour de St Etienne et de Lyon.

yeux du plateau, je rentre et je reprends Galea. Je regarde chez moi le film « Paris Texas¹⁰⁵ » qui devient instantanément un de mes films préférés, je me demande si je la verrais un jour, cette Amérique. En attendant, je vois ces routes, cet enfant, ce père qui cherche son pardon et l'image hypnotique de cette femme blonde, le choix des couleurs, de l'écriture de cette relation père-fils, où l'on fait confiance l'un à l'autre, laissant à chacun son espace de liberté et de responsabilité, l'enfant appelle lui même ses parents adoptifs pour dire qu'il part, ils dorment sur les routes, un enfant qui n'a pas besoin d'être sur-protégé et dont on demande l'avis, qui peut agir sur sa propre vie. Le petit acteur aussi était prodigieux, fantastique, ils l'étaient tous.

Je revois Yesü aussi, que je n'avais pas croisé depuis Cannes. On va voir ensemble, avec Théo et Simon, « Le suicidé » de Nicolaï Erdman. La scéno est belle. Au début je trouve ça chiant, vieillot dans le style, pas très drôle, et puis, il a suffi qu'un nouvel acteur surgisse, complètement au présent de son incarnation, il a balayé le plateau comme une tornade, en s'en tenant à son rôle mais en le dépassant complètement, le texte qu'on entendait enfin et qui nous a fait nous tordre de rire, n'était même qu'un prétexte à tout le reste de son jeu, prodigieux, et à partir de là tout a fait sens.

« Vous vous tuez. Magnifique. Splendide. Tuez-vous tant que vous voulez. Mais je vous en prie, tuez-vous avec une conscience sociale. »

Durant toute la pièce chacun cherche la personne à accuser du suicide à venir de Podsékalnikov, celle qui donnerait sens à son geste. Mais il est un homme simple qui n'a pas d'autres raisons de se tuer que sa pauvreté, il finit par vivre. Néanmoins, à la fin du spectacle, est projetée la vidéo de ce jeune homme dont je me rappelle le nom comme Ivan Pounine, mais ça ne m'a pas aidé à retrouver des choses sur lui. Un rappeur russe, qui se filme et qui dit, je préfère mourir plutôt que d'être forcé à aller tuer un de mes frères, ou me faire tuer par l'un d'eux. Le 30 septembre 2022, il saute du 15eme étage de son immeuble, juste avant qu'il ne puisse être réquisitionné par l'armée. Les frères dont parle Kostia dans son parcours libre.

Hier je suis retourné en club, j'ai marché longtemps, j'ai traversé des petites forêts, j'ai atterri dans un garage à Romainville avec Lola et Cassiopée, où il y avait un concert de punk, les King Kong meuf. Le lieu était génial, des tapis partout, des lumières, un grand tapis rouge, beaucoup d'espace. Je discute avec des filles dans une salle pleine de canapés au coin d'un feu, ici, c'était une ancienne usine, le patron habitait au dessus. C'est un squat maintenant où habitent près de 25 personnes, et l'usine, c'est leur lieu de fête. C'est rempli de tas de choses, d'escaliers en béton et de fauteuil de cinéma, de sculptures en métal et de vieilles télé allumées sur des images cryptiques. Je perds très vite les filles, m'égare dans les lumières, me jette dans la fosse contre les corps de tous les autres qui se bousculent, un type me paie un verre, veut me payer pour des photos, je le sème et je pars à la boîte de nuit de la Villette où je devais rejoindre une autre amie, je parle aux gens dans la rue, dans le métro, une bande de jeunes qui rentraient justement de la pièce à la MC93. Je rejoins mon amie, la boîte n'est pas terrible, mais il y a plein d'anglais et on passe la soirée à fumer des clopes sur le toit et à parler avec eux. Je regarde les filles dans les lumières oranges et violettes. Mon amie est une jolie blonde aux cheveux frisés, nous nous plaisions mutuellement, nous avons fini la nuit chez moi ensemble et ça faisait très longtemps que je n'avais pas couché avec une femme, et c'était prodigieux d'être là comme ça avec elle. C'est mon corps qui me guide, et c'est le printemps qui arrive.

A 15h30 elle partait de chez moi, à 16h30 j'ai décidé sur un coup de tête de repartir pour Lyon, aller faire le deuil des 21 000 turcs victimes du tremblement de terre avec mon amour. Un grisant sentiment de liberté m'accompagne. Je me sens lucide, j'écoute, sur le chemin, l'émission de France Culture sur Ingeborg Bachmann. Je trouve dans ses paroles, une connexion profonde, un lien artistique puissant, entre elle et moi, elle qui change d'apparence, parle d'elle au masculin, va sur les routes rejoindre ses amants, vis dans le gouffre de sa propre sensibilité, en avant, il n'y a que comme cela qu'il faut vivre, qu'il

¹⁰⁵ Film de Wim Wenders.

faut mourir, en vivant intensément je me dis. Je commande son livre¹⁰⁶ et celui de Julian Beck¹⁰⁷ en essayant de ne pas trop penser à l'argent que je dépense.

Le soleil se couche par la fenêtre du train. Un long filet de lumière rouge couvre l'horizon derrière la silhouette des arbres noirs qui se découpent. Je me sens habité par le texte de Galea, qui encore une fois, hier, m'a échappé, une fois sur le plateau devant Théo, Safir et Simon. Le texte que j'avais tant relu, tant travaillé, s'est envolé quand j'en avais le plus besoin. Moi qui me croyait être une machine à apprendre des textes, j'arrive à la conclusion que définitivement, je n'étais pas une machine. J'apprends encore à me tenir droit. J'apprends encore à être humain. Je pense à la culpabilité et je pense au pardon. Je pense à Galea qui dit « Ecrit (tel est ton pardon) ».

Je suis vivant. Et je vais bien.

A bientôt Valentina

18 février

Il fait gris dehors, mais environ 13 ou 14 degrés. C'est le printemps. Ce soir peut-être je mettrais ma veste d'hiver au placard pour remettre cette grande veste en jean que je portais dans les occupations de Rennes 2, en 2018. Je reçois de temps en temps des nouvelles de Jules, un ancien amant et camarade, qui est justement en train d'occuper l'université de Rennes 2, à nouveau. Il y a des feus sur la place St Anne, la musique autour. J'irais peut-être voir, quand je repasserais à Rennes. Si j'ai de la chance. A Paris, je n'ai pas trop regardé si il y avait des universités occupées. J'ai tout simplement trop de souvenirs de l'herbe à Rennes 2, devant les grands escaliers du bâtiment B où on faisait des AG à 3000 personnes, les matelas dans les amphi, le réchaud dans le hall et la grande marmite où on cuisinait du risotto pour tout le monde.

Je sors d'une séance de travail avec Océane. C'était prodigieux. Océane que j'aimerais prendre en photo, tirer son portrait. Je pense à la Madone comme elle est écrite chez Ascanio de Celestini, c'est quelque chose dans le visage, dans le regard, ou dans le respect que je lui porte, je me dis « belle comme la sainte vierge » peut-être. Quelque chose de sacré. C'est certainement too much. J'étais très inquiet, à vrai dire, pendant la semaine, à me dire que sur mes deux scènes dialogués, le Pasolini avec Océane, le Tartuffe¹⁰⁸ avec Gédéon, il n'y avait pas eu beaucoup de travail. Travailler avec Océane m'a complètement rassuré, tu avais dit quelque chose de cet ordre une fois, elle a un tel respect du plateau, il n'y a pas à avoir d'inquiétude la concernant, et c'est vrai, elle a lu la pièce, elle a mon « la vie est un songe » de Calderon, et je glisse d'ailleurs pour elle dans mon sac le « Blasted » de Sarah Kane que j'avais trouvé en langue originale à Londres. Et le « Cleansed »¹⁰⁹ aussi, tant qu'à faire.

Dans le travail, je me disais surtout la chance que j'avais de travailler avec elle. Nous avons beaucoup parlé, fait des italiennes en étant bien sûres de respecter le texte, et essayé des choses, dans l'espace, au plateau, sans table pour le moment, malheureusement on a pas pu en avoir une dans le studio de danse du conservatoire de Noisy. Nous avons toutes les deux découvertes des choses. J'ai beaucoup répété le texte par moi-même aussi et vu « Il fiore delle Mille e una notte¹¹⁰ » de Pasolini cette semaine. Il était sublime, je commence à beaucoup aimer son cinéma, pour son sens du rythme, cette sensualité assumée,

¹⁰⁶ « Toute personne qui tombe a des ailes », recueil de poésie de Ingeborg Bachmann.

¹⁰⁷ La vie du théâtre de Julian Beck, co-fondateur du Living Theater aux états unis, troupe anarchiste de théâtre révolutionnaire et expérimental.

¹⁰⁸ Pièce de Molière en alexandrin qui me servira finalement de scène classique.

¹⁰⁹ Blasted et Cleansed de Sarah Kane, en français, Anéantis et Purifiés.

¹¹⁰ « Les Mille et Une Nuits », film de Pier Paolo Pasolini.

ce rapport aux corps, ces décors, la poésie du texte, tout ça. Je m'y connais encore trop peu en cinéma pour bien en parler, mais ça vibre à un endroit, ça me donne de l'espace à penser. Peut-être il faudrait que je revoie Théorème¹¹¹, pour voir Ninetto, celui qui sourit et qui sautille. Pablo s'extrait petit à petit d'une idée stéréotypée d'adolescent communiste pour devenir un objet de poésie, ne répondant plus à la fausse vraisemblance moderne que j'aurais pu mettre sur lui. Bien sûr cela demandera encore beaucoup de travail, très certainement, pourrais-je jamais atteindre une forme de vérité sur un texte comme celui-ci?

J'y ai pensé, à ça, aussi, concernant Racine. Pendant la semaine, beaucoup étaient en retard ou absents le matin, les gens parlaient, Sylvie nous parlait, du Néron¹¹² de Kostia. Je sais combien il y tient à ce texte, à nouveau je me demande, quand nous faisons les filages, les exercices tous ensemble, pourquoi il n'arrive pas à sortir de cette interprétation là? Je pense à moi qui ait pu et peut toujours souffrir du même défaut, je repense à Sylvain à Rennes qui me parlait de mon arrogance au plateau et je me dis: le jeune acteur qui découvre un texte qui lui saisit le cœur et lui parle instantanément à un endroit de lui-même, veut partager au public ce souvenir, cette blessure, cette interprétation qu'il a de ce texte, il répète et recommence inlassablement, essayant de donner plus de profondeur, d'épaisseur et d'intensité à cette interprétation, avec l'espoir fou que soudain, ça lui jute du cœur jusque sur le public, qui aura instantanément à l'esprit la même image qui obsède l'esprit de l'acteur.

Je l'ai fait par le passé, et ait voulu plaquer sur le monologue de Sarah Kane « Et je veux jouer à cache-cache »¹¹³ une histoire de rupture difficile et de violences conjugales. Une histoire que je m'étais inventé, pour le concours du COP¹¹⁴ de Lyon. Ça n'a pas pris bien sûr, j'ai eu vent que ça avait été jugé comme une interprétation trop politique, et sur le coup, je me suis dit que c'était des cons et puis c'est tout. Et j'ai entendu une jury à Cannes me dire qu'il fallait traiter le texte comme un grand brûlé. Dans tes mots j'imagine, c'est une simple question d'être humble.

Je travaille Pasolini, Iphigénie de Racine pour la scène de Cassiopée. J'ai passé la semaine à me faire hanter par Iphigénie. Enfin j'avais trouvé ma porte d'entrée avec Racine. Je voyais et je répétais ces mots sortis du fond des âges, le rôle d'Iphigénie, le rôle de Eriphile, sur lesquelles des milliers, peut-être des millions d'actrices avant moi, se sont cassés les dents, ont ratés des concours, ont eu aussi de grands moments de grâces, ce texte qui a dû accompagner des torrents de larmes, sur les plateaux ou sur des quais de gares, et des grandes révélations, des moments de théâtre prodigieux et insaisissables. Et me voilà Judikaël, 24 ans, né en 1998, 324 ans après l'écriture de Iphigénie par Racine, 2303 années après qu'une première Iphigénie monte sur un plateau. Il me faudra bien au moins une Sylvie pour rendre justice à ce texte. Et j'imagine très bien une actrice qui jouerait Iphigénie, mais tout aussi bien Bérénice¹¹⁵ ou Ophélie¹¹⁶, depuis 40, 50 ou 60 ans, et qui continuerais d'apprendre de ce texte. Voilà tout le pouvoir des mots. Voilà tout le gouffre de notre métier. Et voilà l'arrogance, quand une jeune personne de 20 ans, que je suis, vient sur un plateau avec la ferme idée de convaincre le spectateur de son interprétation du texte, qu'il a tout juste appris la semaine dernière. Je regarde Kostia et je prends la leçon pour moi-même.

Nous avons eu, avec Cassiopée, sur cette scène, des moments de grâce. Sur une suggestion de Sylvie, je me suis mis au seuil de la porte, Eriphile au bord d'un aveu qu'elle aurait pu faire à Iphigénie, mais avorté, car anticipé par elle. C'était un très beau travail, et j'ai adoré travailler avec elles sur cette scène, que nous

¹¹¹ Film et roman de Pier Paolo Pasolini.

¹¹² Personnage antique issu de la pièce en alexandrins « Britannicus » de Jean Racine.

¹¹³ Extrait d'un monologue très connu issu de « Manques » de Sarah Kane.

¹¹⁴ Cycle/Classe d'orientation professionnelle, de plus en plus rare dans les conservatoires, remplacés par les CPES.

¹¹⁵ Autre pièce et héroïne antique célèbre de Racine.

¹¹⁶ Personnage féminin mythique du Hamlet de Shakespeare.

avons joué pour la dernière fois hier, sans les coupes, pour lui rendre un dernier hommage¹¹⁷. Aujourd'hui avec Sylvie elles vont prévoir une coupe dans une autre scène pour que Cassiopée puisse jouer Eriphile. Et je termine la lecture de la pièce ce matin par son étonnant sacrifice. C'est un travail enthousiasmant.

Après cette séance je suis décidé à faire corps à corps avec Claudine Galea jusqu'à ce que je sois absolument sûr de l'avoir dans le corps, que le texte est bien su en entier et que je suis capable de le réciter d'une traite, voilà peut-être quel était mon problème, un défaut d'attention qui faisait que je ne répétais que fragments par fragments, distrait au milieu par une chose ou une autre, je pense qu'aujourd'hui c'est chose faite, je peux faire filer le texte en une seule ligne et il n'y a plus de fissures dans lesquels un trou pourraient se creuser. Dimanche dernier, Ates m'emmène sur un bord boisé du canal de Lyon. Il y a du soleil, comme une petite plage, des roseaux, de l'herbe, de la mousse, des troncs et des arbres, des plantes diverses. J'ai fait le texte pour lui en regardant d'un peu trop près le soleil. J'étais encore trop hésitant sur le texte pour vraiment me perdre dans la forêt.

Mercredi, Sylvie a mentionnée a nouveau ton mail¹¹⁸, mais je m'étais déjà organisé pour aller, le soir même, au bois de Boulogne avec Anna. Pauvres provinciales que nous sommes, nous avons eu du mal à trouver un endroit dans le bois qui ne soit pas complètement encerclés de routes et de voitures. Il était tard, nous nous sommes éclairées à la bougies dans les bois, nous avons vu sur la carte quelque chose qui s'appelait l'île aux cèdres, et nous avons trouver quelques pierres sur la rivières qui nous permettait de nous y rendre. Là, un grand espace, quelques arbres, et plus personnes autour. Je l'ai vu faire son Galea d'abord, nous sommes dans des directions très différentes et c'est tant mieux, elle, elle a l'air d'une folle, ça nous as beaucoup amusé. J'ai retiré mes chaussures pour faire le mien. Je voulais avoir les pieds dans la terre, essayer à nouveau de me tenir droit. Il y avait la bougie par terre, pour laquelle nous avons creusé un support. Un grand arbre tout près. Souvent, j'ai voulu parler à Anna, et essayais de me détacher d'elle, surtout, surtout, rester sur moi, surtout. M'approcher de la bougie et sentir sa chaleur sur mes pieds nus, entourer de mes bras le grand arbre à l'écorce parsemée, courir autour, rechercher Lenz, quelque part, qui marche dans la montagne, faire sonner ce texte dans l'espace. Il n'y avait pas de vents. On entendait encore les voitures. Il y avait le regard de Anna dans la lumière. La terre sous mes pieds cloqués par les fêtes. Quelques étoiles au dessus de nous, cette gigantesque fissure? J'avais traversé le texte en entier pour la première fois, devant une autre personne, il me manquait encore à ce moment là, quelques mots, suffisamment pour que la chaîne d'énergies se brise, malheureusement. J'ai continué chaque jour, pendant le reste de cette semaine, de garder le texte en main, être sûr de chaque mot, chaque inspire, chaque passages en minuscules et majuscules, en parenthèses. Tout ce qu'il faudra pour pouvoir le saisir, ce texte, à bras le corps, faire vibrer des pieds à la nuque et surtout rendre justice à ce mouvement que j'y vois du désespoir à l'espoir, du vide à l'infini. Ce monologue au final, existait peut-être davantage dans mes longues marches le long du canal de l'ourq, devant ces paysages qui défilent, l'appareil photo qui fait CLIC¹¹⁹ et ces grandes réflexions que j'échange avec qui veut sur la vie et la mort.

Avec Anna nous avons ensuite ris pas mal toutes les deux, on s'est montré nos parcours libre, je l'ai regardée chanter et me réciter ses poèmes. Sur le chemin du retour vers le monde, nous avons rallumé la bougie, et nous avons fais le Galea ensemble, il se dialogue étonnamment bien, mais c'était plutôt pour rire. Il se fait de plus en plus tard, d'ailleurs, je fatigue d'écrire et je dois bientôt la rejoindre, mais je n'ai pas fini mes récits de cette semaine. Il me reste encore des choses à dire.

Je pourrais parler de Marina Tsvetaïeva, que je découvre cette semaine. Il y a ces podcasts France Culture

¹¹⁷ Je jouerais finalement Doris, et Cassiopée Eriphile, pour sa scène en alexandrin du CNSAD.

¹¹⁸ Valentina nous demandais d'aller travailler notre monologue pour le concours du TNS dans une forêt. En raison de difficultés à organiser cela avec toute ma classe, j'ai finalement fait l'exercice avec mon amie Anna, bien qu'elle soit élève d'une autre classe prépa, nous travaillions toutes deux sur le monologue de Claudine Galea, quoi que dans des directions très différentes.

¹¹⁹ Référence au texte de Claudine Galea.

où je tape les noms de ces poètes uns par uns, où des spécialistes de je ne sais où se trompent sur toutes les dates d'une Marina née en 1899 puis en 1904, morte en 1941 puis carrément en 2005, le tout sur pompeux fond de musique classique. Et il y a ce site internet pirate appelé « Z library » qui est de nouveau en ligne, et qui propose beaucoup de livres de poésies à lire sur téléphone. Et je lis « Mon Pouchkine » de Marina Tsvetaïeva et j'ai une bibliothèque pleine de tous les autres. Et je trouve en elle, et en Bachmann des miroirs et des soeurs. Et je me dis avec elle aujourd'hui que le véritable amour n'est peut-être pas réciproque. Et je ne me suis pas encore penché sur le cas de Sylvia Plath. Quoi qu'il en soit, Galea, Galea, Galea m'accompagne.

Mais je pourrais aussi parler de cette petite bière qu'on s'est pris à la gare de Noisy avec Kostia, Gédéon et Cassiopée. Je pourrais parler de tout le travail en solitaire que je ne fais pas encore, des recherches et des profondeurs que je peux acquérir sur chacune de mes scènes par moi-même. De ce monologue sur l'Amérique qu'il me reste encore à construire¹²⁰. Des promesses qu'on se fait avec Théo de s'envoyer des lettres l'année prochaine. De la boxe et de la joie hier soir d'avoir eu ces premiers résultats de l'ENSATT¹²¹. De mon corps qui se construit, de ma psyché qui se simplifie, du temps que je me donne pour regarder des films et me consacrer à la lecture. De la joie du processus. De l'amitié avec Sylvie. De la soirée que j'irais faire ce soir avec Anna. De mon amour qui vient me rendre visite lundi à Paris. Et de toute l'excitation à venir avec ce grand marathon des concours. Et surtout toujours de la joie de faire du théâtre. Et du printemps qui arrive.

Avec beaucoup d'amour et bien à toi,
(L'amour du loup, l'amour du feu, l'amour comme le nomme Marina Tsvetaeva)

24 février

Je suis dans le train pour Rennes. Le très très long train à 18 voitures qui va de Montparnasse jusqu'à Brest. Le train des bretons qui rentrent chez eux, le père seul sur l'îlot d'à côté qui mange des burgers macdo avec ses deux petites filles, petites têtes blondes très sages de 6 ou 7 ans. J'ai une bonne place à l'étage près des fenêtres. J'écoutais en chemin le nouvel album d'un groupe que j'aime bien.

Il serait tentant d'utiliser ce journal pour faire une longue flagellation personnelle, lister toutes les raisons de pourquoi j'ai été catastrophique au plateau aujourd'hui. Pas catastrophique, je me corrige, dans mon carnet je dis « un passage chagrin ». J'étais heureux ce matin. Stressé, oui, je n'ai cessé de me répéter toute la semaine qu'on se prendrait sûrement un savon ce matin. Pour les retards, les absences, peut-être qu'une partie un peu perverse de moi-même attendait ce moment, pour que l'on commence tous à égalité dans notre médiocrité, et que par arrogance je puisse m'asseoir sur le fait que je travaille et que je suis rarement en retard. Non en vérité j'étais stressé à l'idée de freezer à nouveau sur le Galea, de faire mon passage en lecture avec Simon, une bête histoire de table sur Pablo et Rosaura, et de ce monologue, que j'avais travaillé cette semaine en repensant à ces soirées. Ces soirées comme samedi soir dernier, où je vais en boîte avec Anna, où nous ne connaissons personne, où nous parlons avec des gens dans un fumoir pour ne rien se dire de bien intéressant et ne retirer aucun contact, aucunes amitiés, et de toute façon, celle que je finis parfois par me faire, elles ne durent jamais longtemps. Où je danse comme un possédé en espérant peut-être quelque part me faire remarquer, où nous papotons et buvons dans les coins avec Anna dans le vague espoir de rencontrer des filles. Tout cela, samedi, m'est apparu comme assez pathétique.

¹²⁰ Le monologue issu de « Shadow Houses » de Mathieu Bertholet devait me servir de scène contemporaine au CNSAD.

¹²¹ Cassiopée et moi avons toutes deux été admises au second tour d'audition de l'ENSATT suite au premier tour vidéo. Nos camarades ne tentaient pas ce concours et se concentraient sur la comédie de St Etienne, dont les résultats devaient tomber plus tard.

Une cohésion d'équipe manquante, que nous avons pourtant trouvés, quelque peu, fugacement, peut-être en apparence, pendant le travail avec Thierry¹²². C'était un travail magnifique. Je ne le connaissais pas, je ne connaissais pas son travail, mis à part avec Boris je n'avais jamais travaillé avec un chorégraphe. Est-il commun qu'ils travaillent comme ça? En nous regardant, en improvisant des directions, en s'approchant de l'endroit où nous sommes déjà, en nous emmenant à d'autres, tendrement ainsi, presque, en nous tenant par la main? Avec la plus grande des douceurs, tous mis à égalité, sans retours, sans corrections, des encouragements seulement, des directions. Je me souviens, lundi, des rapprochements physiques, de la dépense, du rituel de sorciers, des cercles que nous avons formés, des tableaux vivants, de ces premiers exercices dans le noir, avec la lampe de poche, pour aiguïser aussi notre regard. Lola qui m'éclaire, les pistes sons qui défilent, l'interview de Marguerite Duras, qui demande à un enfant de 8 ans:

« Est-ce que tu as peur de la mort?

- Oh, non, la mort, c'est des choses qui arrivent aux gens, quand ils sont très très vieux et malades, ils meurent.

- De quoi as-tu peur alors?

- J'ai peur du loup »

J'ai exploré cet endroit de l'enfance, j'ai ressorti le texte de Girafe, cette voix m'a ému. Sur un autre exercice, nous dansions avec les absents, nous marchions avec eux, vers eux. Je me suis revu avec Bobby dans les couloirs du lycée Bréquigny, accroupi par terre sur les parvis du métro en fumant des cigarettes, des après-midi passés au bord des fenêtres. Les ombres qui glissent sur les murs. Il y avait cet exercice de la corde et du bateau dans la tempête, où nous nous raccrochons tous, où May nous a livrée une version magnifique de son monologue du TNS, en me regardant dans les yeux elle me disait

« Et qui n'en as pas peur, du démon? »¹²³

J'ai observé les autres depuis le balcon là-haut, je leur disais comme ça que la fête était finie. Que tous les gens étaient partis.¹²⁴ Ça les a fait jouer. Pas moi. J'ai traversé plusieurs fois des extraits du Galea, dans le cercle de sorcière, et surtout cette fois là, les yeux fermés, à petit pas dans le noir, en écoutant la marche des fantômes autour de moi, lentement, avec une May qui venait m'embrasser le visage. J'ai pleuré plusieurs fois. Il y eu très peu de moments où je n'étais pas complètement habité par ce qu'il se passait. Je racontais tout le soir, très ému, à Ates. Nous partagions quelques canettes avec Kostia, Cassiopée et Lola pour faire le debrief de tout ça. J'ai revu Thierry hier, dans la salle du spectacle de Phia Menard, il m'a frotté l'épaule avec un sourire, avait l'air content de me revoir, et j'étais contente aussi, d'avoir eu la chance, infinie, de traverser tout ça.

J'ai eu la sensation d'avoir appris ici, un travail qui se fait ainsi dans le temps long du mouvement, de la respiration, parfois rapide, mais conscient? Je ne sais pas comment dire. Quelle magie au juste nous as traversés dans ces instants là, quelle concentration avait été à l'oeuvre pour nous faire bouger et parler ainsi, dans une justesse parfaite, et en communion avec l'espace, la musique, les autres tout autour? Tout le monde a été merveilleux. Tout le monde a eu des moments prodigieux.

Et nous repartons, chacun de notre côté, le sac sur l'épaule, on se dit au revoir rapidement et on file. Je pars retrouver Anna à Châtelet. Nous parlions ensemble des livres que nous n'écrivions pas et des concours qui arrivent.

¹²² Nous avons eu quelques jours de travail avec le chorégraphe Thierry Thieu Niang, improvisations dansées dans lesquels nous avons ajoutés des extraits de nos scènes, pour les déplacer dans un autre genre de travail.

¹²³ Extrait du monologue du TNS choisi par May, issu de la pièce « Les Serpents » de Marie Ndiaye.

¹²⁴ Extraits du monologue de Shadow Houses.

Je suis allé au théâtre hier, voir le spectacle de Phia Menard¹²⁵. Il était beau. Il m'a rappelé ces principes du jeu, comme un enfant qui s'invente des histoires sous sa couette. De la mise en scène, comme le simple fait de choisir un décor, des costumes, une façon d'entrer, de parler, pour raconter une histoire. Tout m'arrivait dans une beauté très simple, d'un acteur bien ancré dans le sol, qui en arrivant, me faisait l'effet d'une statue grec. D'une histoire, belle, entre l'enfance et la vieillesse, d'amours simples, de fantaisie légère. Seulement le chant m'a dérouté.

J'ai réfléchi pendant tout le spectacle à qu'est-ce que je pourrais demander à Phia en sortant pour entrer en conversation avec elle, mais rien d'autres ne me venait qu'une question trop bête: « comment on fait un spectacle? » parce que j'étais curieux de savoir, dans quel ordre c'était arrivé, le choix de la pièce, puis le choix de l'opéra, puis des anneaux tournants au milieu de la scénographie, puis du choix de l'âge avancé des acteurs, et cetera, et cetera. Elle est venue me voir elle-même, parce que mon regard hésitant sur elle était insistant. Elle m'a serrée la main, m'a remerciée, est partie tout de suite parler avec d'autres gens, sûrement plus intéressants que moi. J'ai pris à manger et à boire. Je me suis assis seul pour manger à une table. J'ai parlé un peu dehors, au final, avec Claire, Manon, Nico, Patrice, qui sont employés ici. Je veux retenir leur nom. Mais au final nous n'avions pas grand chose à nous dire. J'ai voulu écrire un message à Phia Menard, et je me suis ravisé, en me disant que ça pouvait peut-être mûrir d'ici à ce que je la revois une autre fois, et un peu honteux, en anticipant une écriture radicalement différente de ma façon d'agir, d'écrire dans le réel.

Aujourd'hui, les anciens, Bilal, Felipe, Yesü qui viennent nous voir. Les discussions qu'ils ont avec Baptiste, May, Théo autour des cigarettes. La complicité, les blagues que vous aviez tous. Mon envie terrible de faire groupe avec eux tous. D'avoir des choses intéressantes à dire, à raconter, de m'intéresser à ce qu'ils font. De pouvoir échanger librement, même avec May ou Baptiste. Mon désir énorme de faire parti de ces gens là. D'être pris en école, de pouvoir échanger de spectacles avec les autres, ceux que l'on connaît, ceux sur lesquels on travaille, ceux que l'on veut faire. Mon besoin étrange de prouver quelque chose à des jeunes gens qui il y a pourtant un an en étaient au même stade que moi, le stage de Cannes me semble encore si récent. L'appréhension en voyant les scènes des autres qui sont efficaces, belles, qui font rires, qui sont propres dans le travail, toutes prêtes déjà presque à mener aux concours. Je voulais qu'ils se disent, Bilal, Felipe, en me voyant jouer « putain, ça déchire ce qu'elle fait là ». Que comme ça on puisse se parler après. Que plus tard on m'invite peut-être, à aller boire des verres, je sais pas. Ce verre-là, qu'on pourrait avoir toute la classe ensemble, et qui n'ont pas existé depuis la chartreuse. Ces cigarettes qu'on fume, que si j'en fume une, pas même une, un mégot à peine, j'en voudrais d'autres et d'autres encore, jusqu'à finir le paquet de 20, de 30, de 40 en une soirée.

Au moins, qu'à Rennes, une bonne âme au hasard me reconnaisse dans un bar. Me dise Salut putain Judikaël depuis le temps, tu te souviens de moi? Je ne m'en souviendrais pas mais gentil, il me dira, on était à la fac ensemble, je lui paierais un verre, et nous parlerons comme ça, de tous les sujets brûlants de la vie, de la mort, du désir et de la souffrance. Et je reviendrais à Paris, content.

Bon week-end à toi,

5 mars

Je m'étais dis déjà qu'il faudrait peut-être que j'écrive mon journal quotidiennement pour rendre compte de chaque chose, le plus possible, au présent de ces choses.

J'y repense maintenant que je suis au terminus de la ligne 3, il est minuit 14, je reviens de la soirée de la dyketopia, « l'utopie gouine », qui a été certainement la meilleure soirée que je n'ai jamais vécu ici, depuis

¹²⁵ Il s'agissait de l'opéra Philip Glass, écrit par Jean Cocteau, mis en scène par Phia Ménard et Emmanuel Olivier.

que je suis arrivé dans la capitale. Dans un sens, je suis là grâce à toi. Moi qui disait plus tôt dans ma vie, la région parisienne, jamais, pour répéter la pensée familiale contre la France, la Bretagne ou rien. Néanmoins, il n'y avait pas ces soirées là bas.

Les corps qui se rencontrent. Qui osent à peine se parler, échangent leurs instagrams, à défaut de. Quoi? J'ai rencontré des filles, des tas de filles dans la lumière violette ou blanche, crue, sur les corps qui s'emmêlent sur la scène. Sur scène et sur scène seulement. Une scène timide où mis à part les trois performeuses payées, peut-être, pour l'événement, personne n'osait monter. Le plateau était vide la plupart du temps. On m'y a invité, j'y suis allé. Je ne montais qu'avec l'éthique de me dire, je ne monte que si je suis prêt à faire spectacle, à inspirer autour les autres corps en mouvements, qui eux n'osaient pas monter, montrer. Une éthique de la soirée, de la boîte, de la scène, comme il me vient aussi au cours de boxe, en regardant le ring et en me disant « jamais, je ne monterais ici, à moins d'y être invité, et seulement si j'ai le talent nécessaire à. » voilà. Et de la même manière en soirée, et de la même manière sur le plateau de théâtre, au fond, profondément penser, je n'ai pas ma place ici. Difficulté à être, rester bien ancré dans le présent, il faut venir plein de quelque chose à montrer, et qui se situe, je le répétais en rouge, en grand dans mon carnet, dans le rapport avec l'auteur, le texte. La scène.

Ici, c'est la DJ peut-être. Ou les vidéos qui passaient sur l'écran posé là, qui montrait des extraits de films que je ne connais pas. C'était une soirée merveilleuse.

Je crois que le désir des hommes me dégoûtent. Ces temps ci je rencontre les filles. Mon désir pour les filles. Tu parlais de Koltès où l'amour n'est qu'un deal. Théo parlait de comme l'amour c'est se sentir abandonné à chaque instant. Comme Marina Tsvetaeva qui regarde ces deux acteurs sur un plateau, la femme est sur un banc, l'homme entre, elle se lève, elle ne dit rien, il parle, il part, elle l'écoute. Et elle dit, c'est ça l'amour. Pasolini disait, et on l'inscrivait sur les murs à Caen, « vivre c'est trembler ». « Il n'y a que celui qui est violé à chaque minute qui peut dire qu'il vit, car vivre c'est trembler ».

Je ne sais même pas d'où il vient ce poème que tu m'avais fait apprendre et qui n'a pas encore vu la scène. Je pensais faire le malin et te le demander à l'audition de la MC. « ce n'est qu'aimer, et que connaître qui compte, non d'avoir aimé, ni d'avoir connu. C'est agoïsse, de vivre d'un amour révolu. »

Ces mots, je les ai écrits sur les murs du 2bis. Je les relis de temps en temps. Je les ai recherché dans tous les livres de Pasolini que comptait la librairie « Le bal des ardents » à Lyon, que le destin a mis juste sous les fenêtres de chez Ates. Je les ai cherché, juste avant de passer le concours de Bordeaux l'année dernière, dans les livres qu'ils avaient dans le couloir dans cette petite bibliothèque. Ce jour là, ils en avaient été insensibles, mais j'avais joué mon meilleur parcours libre de cette poésie sonore, Naissance de la gueule de Anne-Claire Hello.

J'arrive près de ma station de métro. Et je pense, Valentina, a tout ça que tu m'as transmis. Ce poème, et avec une nouvelle vision de mon écriture, de la construction de la phrase (dans les nerfs)¹²⁶. Et de tout ce que tu m'as transmis d'autres, et cette semaine aussi, où tu m'as aidée à réaliser, pour une énième fois, l'importance excessive que je portais au regard des autres, de cette tentative absurde de concilier toutes les choses en une, à défaut de pouvoir sélectionner avec la boussole du désir « je montrerais cette scène là », les montrer toutes, donner à chaque auteur une chance de me traverser. Démocratique? Donner la même importance à chaque opinion et chaque direction que l'on me donne, noter chaque chose et jouer comme si je suivais scrupuleusement une notice, pourquoi? Je parlais il y a quelque mois de cette chose, j'aimerais être un soldat, un ouvrier du théâtre. Etre dirigé, ordonné, « comment veulent-ils que j'ai un esclave? »¹²⁷, c'est une manière de se planquer. Ne pas prendre le risque de montrer véritablement ce

¹²⁶ Référence à un monologue issu de la pièce contemporaine « Kung-Fu » de Dieudonné Niangouna, que je travaille pour mon passage au CNSAD.

¹²⁷ Extrait du monologue de Angelica Liddel pour le TNS, désormais joué par Théo Pham et Simon Machefert.

qu'on est et son désir, ne pas faire l'effort de le sonder non plus, le désir. Et vivre ainsi en hypocrite, travailleur bienheureux de faire ce qu'on lui demande de faire et petit chien qui remue la queue quand on lui dit qu'il a bien fait ce qu'on attendait de lui.

C'est une histoire de confiance. Celle que je ne donne pas à la plupart des gens, profs, artistes, jeunes auteurs, lire et me dire tout d'abord « c'est pas terrible », prendre avec méfiance d'abord chaque chose que l'on me présente, laisser les films et les livres parés de l'image stéréotype que je m'en fais. « Racine, ça doit être chiant, rohlala le mec il parle pompeusement comme ça, ce n'est pas pour moi ça, ça, je n'en veux pas ». Et à l'inverse, Sylvain le premier qui a maté mon impertinence, arrogance provocatrice, à qui j'ai donné ensuite ma pleine confiance, me mettant vis à vis de lui dans une attitude de soumission totale, lire une pièce par jour qu'il disait, je lirais donc une pièce par jour, écoutez les émissions de radios sur Tchekhov, lisez les métamorphoses d'Ovide, passez une nuit à apprendre votre texte. Accroupi par terre dans mon appartement j'ai passé la nuit à apprendre Lopakhine, je suis arrivé à 10 heures, j'étais le seul à connaître mon texte, Sylvain m'a dit de rentrer chez moi. Je pensais qu'il serait fier de moi. Finalement, au bout de 3 ans à changer tout mon jeu dès qu'il me donnait une nouvelle direction, fier d'être devenu une machine à travailler, à répéter, à apprendre des textes, cette loyauté que j'avais pour lui a fini par le dégoûter. Un jour il a fallu choisir, tenter la classe professionnelle de Caen ou celle de Rennes, l'audition tombait en même temps. Choix risqué de partir. Il m'a dit, tu as bien fait d'aller à Caen, si tu avais tenté à Rennes, on ne t'aurais pas pris. Il ne réponds plus aux quelques messages que je lui envoie.

« Je souffre du même syndrome que certains chiens, le syndrome de l'abandon. »¹²⁸

Dans tous ces moments de vide où le texte de Galea m'échappait, malgré des heures et des heures de travail acharné en corps à corps avec elle, j'ai compris que je n'étais pas une machine. Je ne suis pas élève non plus. Hier, pour arriver à l'heure au théâtre du soleil malgré le retard énorme que j'avais pris à cause des bus de Bobigny, je me paye 10 euros de taxi. On parle un peu avec Abdoul, le conducteur, je parle de « notre prof », je me corrige, ça ne se dit pas « notre artiste intervenante », je dis, en dépit de cela, « notre Metteuse en scène », j'aurais peut-être dû dire simplement « Valentina ».

Dans ma bibliothèque en face de moi j'ai le Jacques Rancière¹²⁹ dont tu nous as parlé, mais j'ai aussi Maîtres et disciples de Georges Steiner. Ça c'était le livre de Sylvain. Lui, on l'appelait notre professeur, et c'était un titre profondément honorifique. Tu n'enseignes pas, tu transmets, c'était sûrement pareil pour lui en vérité. Une différence d'anarchisme et de communisme peut-être? Horizontalité absente avec Sylvain, nous disait qu'il croyait profondément à l'individualisme, dans un sens humanitaire ou renaissance, l'émancipation de l'individu vis à vis de sa communauté, la force solitaire de l'artiste. Nous parlions peu, là bas, des concours, nous regardions les élèves du TNB avec un profond mépris de l'institution, qui dans le théâtre national de la Bretagne, n'avait pas d'élèves bretons. Nous ne connaissons personne du conservatoire de Rennes, de Brest, de St Briec, de Lannion a avoir été admis là bas, et nous nous disions comme ça, c'est une affaire de stratèges parisiens, ça. On allait voir les spectacles de sorties en ricanant dehors comme des abrutis, et Sylvain avec nous, le premier, à dire son avis très tranché sur les choses, il y avait très peu de spectacles qui lui plaisaient. La stratégie, c'était notre manière en un sens de justifier le fait que nous, jeunes acteurs prolétaires du conservatoire de Rennes, nous n'avions pas notre place dans ce milieu là, parce que nous n'étions pas des stratèges. Nous croyons au fait que le travail artistique ne pouvait pas se faire à l'intérieur des institutions. Que tout artiste se devait d'être pauvre, seul et à la marge des choses.

L'année dernière à Caen, après notre première grande déception du concours de l'ENSATT, j'ouvre la voix pour d'abord dénoncer l'injustice, nous jeunes acteurs qui travaillons des mois sur une scène, payons des

¹²⁸ Extrait de texte ajouté par Théo Pham dans son monologue de Angelica Liddel.

¹²⁹ « Le maître ignorant » de Jacques Rancière est un livre recommandé par Valentina afin de mieux saisir sa vision de la pédagogie.

frais, prenons des billets de trains pour passer ces concours, tous coupés en un temps records¹³⁰, même pas un bonjour de la part du jury, aucun retour possibles, dans quel métier, dans quelles conditions pouvons nous accepter une chose pareille? Je pense aux étudiants qui tentent les écoles nationales de l'université, Nathanaëlle prise sur concours à l'ENS, concours centralisés pour limiter les frais, épreuves standardisées, accès à des retours sur copies. Je suis prêt à monter un syndicat, je crée même un groupe Facebook de 500 personnes que je récupère comme ça au bouche à oreilles dans différentes classes professionnelles, Julian Beck dit « C'est à partir du monde qu'il te faut entrer au théâtre »¹³¹, je veux croire au syndicalisme pour toutes les branches, pourquoi nous, étudiants de théâtres parsemés dans toute la France, où tout ne se fait qu'au bouche à oreille, nous ne pourrions pas avoir nos syndicats, nos revendications, participer au monde nous aussi? Et dans la foulée, dans une contradiction que Virginie ne comprendra pas de prime abord, je dis, « j'irais tenter la MC93 », parce que, quitte à jouer ce jeu là, d'aller passer les concours, d'accepter cette injustice, autant le faire à fond, en ne faisant rien d'autres, et avec les meilleures armes pour le faire. Et sur un autre plan je pensais à toi, à ce que tu m'avais transmis et à ce que tu pouvais me transmettre encore, et je me disais, qu'en allant passer l'audition, si toutefois je n'allais pas être pris, je pourrais au moins te demander d'où venait ce poème de Pasolini.

Je sais désormais que ce n'est pas un jury qui détermine si oui ou non nous ferons du théâtre de notre vie. Tu disais « il ne faut pas leur donner tant de pouvoir ». Je sais aussi que tu n'es pas mon maître, et que personne n'attend de moi de me comporter comme une machine, un soldat ou un ouvrier, même si cela est plaisant en un sens. Je sais que mes besoins de consolations sont impossibles à rassasier, que 50 paquets de cigarettes, une ville entière qui me connaît, une classe unie et soudée, ou la plus incroyable des boîtes de nuits, ne sauront me faire me sentir moins seul, plus aimé, stable ou en sécurité. Que si il y a une réponse à chercher en ces termes, je ne pourrais la trouver qu'en moi-même. Espérer que qui que ce soit pourrait valider mon existence et me donner accès à ce sentiment serait destructeur, obsessionnel et narcissique.

Baptiste me dit la semaine dernière, ils sont beaux tes dessins, il est beau ton carnet, Felipe me dit, tu dessines bien. Et étrangement je ne peux l'entendre. Je dessine par plaisir et je ne souhaite pas devenir dessinateur professionnel, néanmoins, j'ai assez de connaissances pour savoir l'effort réel que demanderait la formation d'un peintre, et pratiquer à moindre mesure le dessin avec une grande exigence. Pour s'améliorer, il faut dessiner tous les jours, et dessiner toujours quelque chose de réel que nous avons sous nos yeux, pour inscrire dans sa mémoire des modèles qui serviront plus tard à du dessin d'imagination. Je change parfois de techniques mais je dessine principalement à l'encre, sans crayons de papiers ni gommes pour éviter un perfectionnisme qui me pousserait à gommer, recommencer, et abimer le papier. Un étudiant qui se préparerait pour les beaux arts sérieusement pourrait passer 10 heures par jour à dessiner le même buste de David pendant 3 mois. Des artistes que j'admire comme Naomi Urasawa, Kengo Hanazawa, Tsukiko Yano, ont derrière eux une vingtaine, trentaine d'années d'expérience du dessin à l'encre, et ils sont encore loin de pouvoir atteindre leurs modèles, même si il existe aussi des génies, des étoiles fugaces, un jeune auteur du nom de Peyo a publié 3 mangas prodigieux avant de mourir d'une insuffisance cardiaque à l'âge de 23 ans. Alors si on se penche sur mes petites esquisses et qu'on me dit « tu dessines bien », j'ai l'impression qu'accepter ce compliment serait une fraude, presque, une insulte pour tous ces auteurs que j'admire et qui eux, consacrent leur vie à se perfectionner dans le dessin à l'encre.

Quand j'ai travaillé le Galea par contre devant toi, quand j'étais sur scène, les mains comme enfoncées à l'intérieur du sol, et même en répétant, parfois, quand je me souviens que je ne parles que de l'intérieur de moi, que je m'adresse à moi-même et que j'ai fait sortir ces mots de moi, je sens, la circulation de la

¹³⁰ En concours, bien que nous passons des scènes de 3 minutes, il arrive d'être coupé au bout de seulement une minute d'une scène. Bien que les règles fixées par les jurys de concours dépendent selon les écoles, le passage du concours de l'ENSATT à Paris était réputé pour être particulièrement cruel sur ce point.

¹³¹ Extrait de « La vie du théâtre » de Julian Beck.

phrase dans les nerfs, la rivière s'ouvrir, le canal se créer. Tu me dis que ça y étais, que j'y étais, que c'était bien. Je ne me compare à personne d'autres. Je ne connais pas les acteurs, je ne connais pas les comédiens, mis à part ceux avec lesquels je travaille, je ne peux me comparer à eux, pour une raison déjà qui est toute bête, j'ai ce qu'on appelle une prosopagnosie. C'est médical, j'ai passé un diagnostic, c'est un défaut dans les neurones miroirs qui rends impossible la reconnaissance des visages. C'est à dire que si je croise ma mère à Paris avec un foulard sur la tête, sans m'attendre à la croiser, je ne reconnaîtrais pas ma mère. Et concernant les acteurs, qui changent si souvent de coupe de cheveux, de silhouettes ou de façon de parler d'un rôle à un autre, je suis incapable de les reconnaître d'un projet à un autre. L'individu s'efface, chacun devient tout le monde, ce sont d'autres problématiques poétiques. Mais au delà de cette parenthèse, je ne me compare pas, en faisant le Galea. Quand tu me dis que c'est bien et que je suis incapable de le recevoir, je ne pense pas à ceux qui le joueraient mieux que moi. Je suis néanmoins incapable de me satisfaire, car je sais qu'un texte comme celui là pourrait m'accompagner pendant des années et ne jamais connaître de fin. Qu'il y aurait encore énormément de travail à faire. Que nous ne serons jamais prêts pour ces concours, et que c'est tant mieux.

Nous pratiquons une forme d'art qui habite nos corps, et nous transmettons des paroles qui ne soignent pas les plaies et ne fournissent pas de réponses, mais posent davantage de questions et peuvent tout juste servir de miroir à qui nous regarde et refléter ce qui bout déjà en eux-même. Instiguer, peut-être parfois, la révolte, dire le réel. Beaucoup de choses sûrement encore, quelle est l'usage de la parole? Quel est l'usage du théâtre? Et tant d'autres questions, encore.

Mais j'ai compris tout de même, qu'une partie de ce travail qui s'accélère à l'approche de ces fameux concours, passera, pour moi, par le moins, la synthèse, le repos, l'ancrage et l'amour. Que cela fera parti de mon travail, à un endroit, de me satisfaire de ce que je suis et de ce que je fais, de prendre le temps simplement de regarder dehors, profiter du soleil, respirer, méditer peut-être, et me dire que je ne fais rien d'autres que me montrer, à moi-même et aux autres qui regardent, à ce jurys qu'il faudrait peut-être entendre comme il est censé être dans la justice. Un ensemble d'individus comme nous, à qui malheureusement, pour eux comme pour nous, il incombe temporairement de décider qui, parmi nous, ils pourront revoir. Parce que je ne pourrais pas défendre tous les auteurs du monde et lire tous les livres de la planète, être ami avec toute la ville et parler de longues heures avec chaque filles de la boîte de nuit, et même si ils le voulaient, tout jury ne pourrait pas à chacun nous donner davantage que ces 10 minutes, qui sont déjà énormes comme une chance de rencontrer, à travers notre corps, à travers notre parole, d'autres individus artistes. Simplement aujourd'hui cesser d'écrire et me promener près du canal, répéter mon Galea et me dire « Est-on en hiver pour qu'il neige ainsi? »¹³²

Je suis né le premier jour de l'été et je passerais mon concours du CNSAD le premier jour du printemps.

Tout ça est sûrement bien confus, dans le mouvement de l'écriture, je n'ai même pas parlé du soleil et de cette rencontre pleine de rêve à retourner dans ce théâtre, mais je t'aime Valentina et te souhaite un bon dimanche, et nous aurons tout le temps.

A demain!

10 mars

Je notais ce matin, dans mon carnet,

« J-4 avant le début des hostilités, J-12 avant le début du printemps »

¹³² Extrait du monologue issu de « Les serpents » de Marie Ndiaye, joué par May Ameer-Zaïmeche.

« Le début des hostilités » c'est mardi, le jour du passage de Gédéon au CNSAD, le premier d'entre nous. C'est une expression, le début des hostilités, pour dire le combat qui commence, je ne peux m'empêcher de voir ça comme ça, un combat, c'est ce qu'on m'a reproché à Cannes. Reproché je dis, ce n'est pas le mot, mais c'est comme ça que je l'avais ressenti, j'imagine, il y a un an de cela. Le début du printemps, c'est mon passage au CNSAD, le 21 mars. Marie, à l'accueil, tu dois la connaître, nous parlons ensemble un petit peu, le matin, de temps en temps, elle sait que je suis né le 21 juin, elle me fait remarquer, je suis né le jour de l'été, je passe le jour du printemps. Tout, ici, commence.

Pourtant, tu le disais tout à l'heure dans le bar, je ne voulais pas partir, j'ai couru pour rattraper mon train, j'ai sorti la voix, forte, au milieu de la gare « Le train pour Rennes qui devait partir voie 5, est-ce que vous savez où il est? » « Il faut regarder les panneaux monsieur » que m'a dit quelqu'un mais je l'ai eu quand même ce train. Tu disais tout à l'heure « ce n'est rien ces concours », mais Cassiopée me disait aussi cette semaine, peut-être mercredi, quand nous sommes allés chez Lola après les verres à Pantin pour causer, simplement, rigoler avec Gédéon, Théo, Lola et Cassiopée qui me disait « c'est le moment le plus important de notre vie », voilà ce que cela représente pour certains d'entre nous, ces concours, le moment crucial de notre jeunesse. Alors voilà pourquoi je suis tenté de le dire ici, pour la beauté de ces mots « tout, ici, commence ». Mais comme tu l'as dit plus tôt, aussi, dans la semaine, quand tu citais Vitez « Au moins ici nous nous serons rencontrés », voilà ce que c'est, au fond, j'imagine, ces concours. Simplement l'endroit de la rencontre.

Nous verrons bien. Je, puisqu'il faut commencer à parler au « Je », ne suis pas trop inquiet, je crois. Je m'efforce à simplement suivre, aller vers, le présent, le travail, qui n'est rien d'autres, tu l'as dit, que de regarder des films, lire des livres, « à votre rythme » disais ce matin Sélim¹³³ pour ces mouvements à accomplir. L'individu s'extrait du groupe et fait « à son rythme » les gestes qu'il convient, pour son propre corps, pour ses propres terminaisons nerveuses, il disait ça, Sélim, « nous n'avons pas tous le même système nerveux ».

Je ne suis pas scientifique, je ne sais pas ce que ça veut dire, le système nerveux, mais je pense à Niangouna et à « la circulation de la phrase dans les nerfs ». Voilà alors peut-être ce que c'est le système nerveux, « le champs de ma tension interne », simplement les endroits, à l'intérieur du corps, où traverse ma sensibilité, où les étincelles se font et qui communiquent entre l'esprit et le corps. Mon travail à moi, je pense, ne se situe plus dans le combat face au jury, le combat face au monde, mais davantage dans la respiration, le silence et l'ouverture, le don de soi au reste du monde. Faire confiance, pour une fois, ouvrir la cage thoracique et accepter de se donner à voir, entièrement. Accepter de travailler au degré 0 de soi-même comme tu dis, ou comme je disais, au premier degré, être soi au bon endroit, soi plein et entier dans chaque mot prononcé, « pour que la parole reste une promesse qui jamais ne se retire ». ¹³⁴

Je pense à la parole des autres, les tiennes bien sûr, mais surtout toutes les autres, seulement car la tienne date encore d'il y a quelques minutes et qu'à moins de 25 ans mon cerveau n'est même pas encore mature, et que mon expérience comme la tienne savent que la parole met du temps à s'inscrire dans le corps. A descendre jusque dans le bassin et dans les pieds, en espérant qu'un jour j'apprennes à bien danser. D'abord se tenir droit et quand je pense aux mots de Niangouna, à la parole comme une promesse, je pense aux phrases à l'intérieur des scènes, aux mots de Tchekhov et de Koltes, qui grandissent chaque fois que je les entends prononcer dans la bouche d'un nouvel acteur. « Comment regarder tous ces acteurs? ». Ceux entendus dans des spectacles ou dans les bouches d'autres personnes qui ne sont pas des acteurs, dans des livres aussi, parole sans bouche et sans voix, encore, en attente peut-être. Les lectures et les scènes dans les films et tout le reste, qui sont là, dans ma tête, si profondément ancrées qu'il est difficile de les extraire du socle qu'elles sont devenues dans mon être,

¹³³ Sélim Zahrani, ancien élève de Valentina, est venu nous transmettre quelques exercices de la méthode Feldenkreis, comme des outils pour nous détendre avant nos concours.

¹³⁴ Toujours des citations de mon monologue contemporain de Dieudonné Niangouna.

déterrées et redire exactement lesquelles ont été les plus constituantes. La parole comme cela, la promesse d'une valeur toujours inchangée, libéré du temps, incorruptibles, « une promesse qui jamais ne se retire ».

Concernant les concours, car il faut que j'apprennes, et j'essaie de le faire avec SHE Lilly, mon écrit actuel, à synthétiser ma pensée et à poursuivre un seul et même fil, je me sens en paix, pour le moment. 12 jours encore avant le printemps, et les textes sont sus, naviguent dans mon corps, les italiennes sont faites sur une base quotidienne. J'ai autant foi en Gédéon qu'en Océane, et mes rapports avec l'un et avec l'autre s'approfondissent chaque jour, par les plus petits gestes, les plus petites attentions. Je lis Phèdre, je lis Julian Beck et je lis « Sur les ruines de Babel »¹³⁵ de la liste de l'ENSATT prêté par Cassiopée, surtout je parle avec mes proches et mes camarades.

Ces concours ne sont pour moi qu'une étape dans mon travail, je pense aux gens que j'ai connu à Cannes qui me disent « toi c'est sûr tu vas les avoir » mais je refuse de les prendre comme une mesure de ma valeur ou de ma qualité d'acteur. Plus le temps passe et plus je pense que mon travail se fera sûrement davantage du côté de l'auteur, mais je n'ai rien de bien à écrire que ce journal, SHE Lilly est elle aussi une étape. Je dessine et me plaît à dessiner, je lis et me plais à lire, je vois des films et me plaît à les voir, le Molière de Ariane Mnouchkine¹³⁶. Splendide, m'injecte dans les nerfs de nouvelles définitions du théâtre. De l'amour. De l'engagement. De la troupe.

Troupe, qui se construit. Nous sommes une classe. Classe factuelle d'élèves comédiens, en doute ou en voie vers le travail. Le travail rémunéré, pour ceux qui, de toute façon, l'auraient fait dans n'importe quelles conditions, avec tout l'engagement qu'ils ont. Nous, classe de jeune comédiens, classe sociale de jeunes communistes ou sympathisants, récepteur de ta transmission, quoi qu'il arrive, de ces valeurs marxistes, qu'il faudra bien un jour que je lise. Du moins, tu le disais pour parler de Mnouchkine. Et dans le fond, sans connaître exactement les mots, je pense que nous nous comprenons. Classe à la recherche de la sécurité de l'emploi, à travers ces écoles et ces concours pour ce qu'elles valent, en combat pour notre propre valorisation sur le marché du travail, la légitimité d'être artiste, parce que malheureusement, c'est dans ce monde là que nous vivons, je crois?

Je rêve, pour plus tard, d'un lieu, d'un théâtre à moi. A moi j'entends, à une troupe dont je ferais parti, à des personnes que je pourrais choisir d'accueillir, un lieu à occuper, à vivre, en lien direct avec la cité tout autour. Un lieu comme l'Elaboratoire de Rennes, un squat artistique, des caravanes installées là depuis 25 ans, que la mairie n'a pas réussie à virer, et qui a fini par les légitimer, artistes plastiques et de spectacles, qui occupent ces lieux, qui y vivent, qui y mangent, qui y débattent tous ensemble. Un lieu inscrit comme celui-ci que j'ai découvert adolescent, en contemplant les grandes sculptures métalliques qui l'entourent, bouts de voitures assemblées ensemble, pendant une errance à vélo. Que même étant adolescent, 15 ans peut-être, je pouvais être accueilli là bas, où on m'a servi à manger, sans poser de questions, simplement parce que moi, j'en posais, des questions.

Ces lieux existent, ils sont là, certainement, partout dans nos villes. J'ai fréquenté de nombreux squat, fonctionnant toujours avec un système d'AG et de paroles libres, d'accueil, d'économie sociale et solidaire. Néanmoins il est vrai, arrivant à Paris, sans contact, il est difficile de les connaître. Et loin encore reste l'idée de venir, d'y jouer, et d'y vivre comme une troupe de spectacles. Le théâtre du soleil, comment as-t'il commencé? J'ai déjà la réponse, le documentaire de Stephano est sur YouTube, à voir peut-être ce week-end en sortant du train, en allant chez ma soeur attendre qu'elle finisse le travail.

Nous, classe, qui mettons tant d'importance vers ces concours avec l'espoir qu'ils représentent pour nous,

¹³⁵ Pièce de Haïla Hessou. Pour le second tour de l'ENSATT et de St Etienne, nous devons présenter une scène au choix dans une liste de pièces imposées.

¹³⁶ Hommage au théâtre et à la vie de Molière, film de 5 heures réalisé par Ariane Mnouchkine avec les acteurs du Théâtre du soleil.

notre classe de jeunes comédiens entre l'amateur et le professionnel éparpillés par la France, travailleurs qui autrement, feront serveur dans les cafés, consommeront en silence des rêves passés, qui passent ces concours jusqu'à l'âge limite en pensant à ceux qui sont entrés, ceux qui nous ont précédés et que nous avons admirés, animés par les images de pièces transcendantes qui ont enflammés notre désir, nous passons ces concours avec l'idée que ceux qui rentreront dans ces écoles, pourront continuer de faire exactement ce que nous faisons, notre rêve de comédiens, tout en étant payé, tout en ayant cette sécurité.

En vérité, qu'est-ce que nous voulons faire? Moi, je veux vivre en communauté, je veux monter à l'infini la Cerisaie de Tchekhov comme on l'a fait à Rennes, une année entière, tous ensemble, à ne faire presque que cela. Le texte, la mise en scène, les recherches, le plateau, les costumes, la scénographie et le public, faire des essais, des impro, traîner le soir dans des chambres de bonnes minuscules avec des packs de bières et parler de Trofimov, de Lopakhine, de l'humain et de ces images fantasmées de la Russie. Etre une troupe comme le Soleil, répéter inlassablement les mêmes motifs, pour en faire ressortir, chaque fois, une nouvelle question, une nouvelle image, une nouvelle problématique. Faire un théâtre comme une université occupée, qui accueille, qui ouvre, qui découvre. Je projette, mais je fais foi, dans le fait que chacun de ces camarades de luttés, furent, comme moi, fécondés de ces expériences là, de ces images là, et que de là viennent leur désir de faire du théâtre.

J'essaie de me dire, en effet, aujourd'hui, que ces concours sont peu de choses, car en vérité, ils ne changeraient rien à ma situation sociale. Bien sûr, j'obtiendrais du contact, du réseau et des savoirs que je trouverais difficilement ailleurs, surtout, je rencontrerais une troupe. De jeunes comédiens comme moi et des intervenants passionnés, des types comme Laurent Poitreneaux, qui a l'air prodigieux comme mentor au TNB, ou Stanislas Nordey, qui je suis sûr, doit être passionnant comme monsieur avec qui travailler. Cette troupe qui pourrait se montrer tout autant aliénante, enfin, la vie m'en fera rencontrer, du monde. Une école, ce n'est pas encore du travail, peut-être seulement une porte d'accès vers le travail, même si il y en a beaucoup d'autres. Ne pas être en école, ça voudrais dire aussi avoir la maîtrise de mon temps, dans une moindre mesure, libre d'explorer et de rencontrer par moi-même. Pour sûr je les veux ces écoles. Mais dans les jours où je me fais confiance je me dis que je pourrais très bien aussi me débrouiller autrement.

Le travail, en soit, est déjà en cours.

A cet endroit du petit, du moins (d'efforts inutiles), du don et de l'ouverture.

Nous avons bien de la chance de t'avoir à nos côtés, Valentina.

Tu le sais sûrement, un don, un engagement comme le tien, c'est très rare, d'autant plus à notre époque où chacun s'isole et désespère, voilà peut-être pourquoi nous nous accrochons aussi fort à toi. Tu nous donnes et nous ouvres les portes d'un endroit nécessaire que la plupart des gens ont perdus. Dans l'horizontalité, le dialogue, l'écoute, la sagesse et la conscience sociale. A un moment de nos vies où nous manquons encore d'outils pour nous transmettre cela à nous mêmes.

Ce n'est plus un combat à accomplir, c'est simplement le printemps qui arrive.

Je t'embrasse,

18 mars

Je suis dans le train pour Lyon. Il fait beau. Le soleil perce sur le quai de la gare, éclaire au hasard le visage d'un homme, d'une femme, qui passent en marchand, l'air soucieux. Certains ont deux valises et beaucoup de sacs. D'autres parlent au téléphone ou ont dans leur main ces gobelets de cafés chics à 4 euros 80. La France est en flammes.

Je lis Julian Beck parler de révolutions. Nécessité de nourrir tout le monde, lutter contre l'état et le

capitalisme, promouvoir l'amour et l'union des peuples, un théâtre révolutionnaire. Une femme s'assoie à côté de moi, elle a deux téléphones identiques, des iPhones.

J'ai décidé de retourner à Lyon ce week-end, je l'ai décidé hier, en faisant bien attention d'avoir de l'avance avec chacun de mes tickets, si jamais la grève menaçait mon passage de mardi. Plutôt que de passer le week-end à craindre ma solitude, m'angoisser à outrance sur mon passage, je rêverais à mes scènes, j'irais Au Bal des Ardents et cette fois-ci je me jurerais de n'acheter qu'une bande dessinée. Une de celles, primées, qu'ils affichent dans la gare. Le train s'éteint, et bientôt, démarre.

« Je vous salue Marie, pleine de grâce, que votre fils soit béni, que sa volonté soit faite. Pardonnez-nous pauvres pêcheurs, comédiens blasphémateurs, nous qui dans la misère du monde passons des concours de théâtre à la recherche de notre place. Une place où nous pourrions transmettre les paroles, où nous pourrions tenter d'irradier le monde de notre naïve candeur. Je dépose à vos pieds mes souffrances et mes angoisses inutiles, je vous les confie, et quémante que vous puissiez porter sur nous votre miséricorde. »¹³⁷

Je suis allé au concours dans cette naïve candeur, m'extasiant de voir partout autour ces comédiens soucieux, semblable à nous dans leur travail, c'est notre classe. Dans une moindre mesure. Cela se voyait très clairement, nous ne venons pas tous des mêmes milieux sociaux, j'étais fasciné par cette fille menue et blonde, qui parlait fort et tenait haut son sac à main de marque. Des filles, des garçons, comme dans un rêve, les acteurs. Qui crient derrière les portes, qui se recoiffent devant les miroirs, et jettent rageusement un crayon dans les escaliers. J'avais envie de glisser sur la rambarde de cuivre, mais j'étais là pour May, il ne fallait pas faire de vagues.

Je suis un acteur docile. Je prends rapidement les directions que l'on me donne, j'aime que l'on me dirige. Je ne sais pas inventer en instantané comme Gédéon, pas encore, je n'ai pas ce rapport à la scène, au présent, à moi-même, de pure liberté qui fait l'improvisation permanente et toujours juste. Je cherche et je poursuis mes maîtres, et leurs enseignement transforme chaque fibre de mon être. Parfois, après avoir lu un livre, je me mets à parler dans la langue de l'auteur, jusqu'à inventer aisément des alexandrins, et arrêter soudain de peur d'avoir l'air pompeux. Revenir à un réel triste et anxieux, la sensation de toujours marcher sur des oeufs, dont il faut que je me départisse, un jour, mais qui est malheureusement bien ancré dans l'enfant que j'étais. Ce qui sauve, « le triomphe de l'imagination », j'ai passé la semaine à survoler le soulier de satin. Oeuvre monumentale, j'ai commencé à la lire, et je trouvais ça pompeux, inaccessible, décourageant, ennuyeux. Du mal à me laisser atteindre par les mots, mais des questionnements, tout de même, soulevés par les notes préalables au livre de Claudel: « Écoutez bien, ne touchez pas et essayez de comprendre un peu. C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus long qui est le plus intéressant et c'est ce que vous ne trouverez pas amusant qui est le plus drôle. »

Mon premier rapport à Claudel, c'était Nathanaëlle. Quand Sylvain me disait que je devrais trouver des pièces drôles, d'autres registres de jeu que mon habituel romantisme tragique (il me disait souvent « tu as quelque chose de grave sur le visage »), j'ai demandé à Nathanaëlle qu'est-ce qu'elle pourrait me conseiller comme pièce comique. Elle m'avait dit « le soulier de satin ». A nouveau l'épaisseur de l'oeuvre monumentale m'a effrayé, et je suis revenu voir Sylvain lui conter cette rencontre difficile avec Claudel, il me dit, surpris, « il n'y a bien que Nathanaëlle pour trouver que c'est une pièce comique. » Et Nathanaëlle me racontait cette anecdote, qu'elle a trouvée ou inventée quelque part, Claudel un jour marchait devant une librairie, trouve dans la vitrine un écriteau avec marqué « Claudel, un auteur comique », il s'approche, heureux de voir que quelqu'un aurait enfin compris son oeuvre, pour découvrir avec désolément qu'il était en vérité écrit: « Claudel, un auteur cosmique. » Il y a eu le partage de midi aussi, lu avec ennui avec

¹³⁷ Extrait d'un passage coupé du journal de bord original, où je parle de mon rapport à la religion et de la visite d'une église située juste derrière le CNSAD, avant le passage de May, pour qui j'étais réplique.

Nathanaëlle, et vu dans une tragique mise en scène de Stanislas Nordey, où il valait mieux dormir que d'essayer de suivre, une actrice avec un accent espagnol attrapait mon attention parfois, et le reste du temps, je regardais Nordey surfer sur les mots du texte dans une certaine monotonie et attendais avec impatience que ces 4 heures se finissent, que nous, les 5 spectateurs encore présents à la fin de la pièce, puissions applaudir et nous enfuir.

Pendant le travail, tu nous as dit ces mots « Le soulier de satin, c'est le triomphe de l'imagination », et j'ai commencé à regarder une mise en scène condensée en 5 heures par Stanislas Nordey sur YouTube. Le narrateur, (Claudel?) qui explique cela, les panneaux retournés, l'orchestre nasillard, « tout qui doit se faire dans une improvisation joyeuse » et la pièce qui commence. En opéra, en costumes, dans des espaces vides ou encombrés, une femme, un homme, pénètrent sur la scène, longent des tableaux. Se confient l'un à l'autre, s'aiment, il y a le chinois, Don Rodrigue et la noire Jobaoba, je reconnais ces mots « Il est où le joli zizouilli que tu m'as pris? » Sans savoir d'où je les connaissais avant, si ce n'est peut-être, dans une scène de Mélissandre, une camarade de Rennes. Et je me surprends de la variété du langage, de ce texte qui contenait en lui-même tous les sujets les plus importants, et je retourne avidement à mon livre lire la 4ème journée, celle de Dona Sept-épées et de la bouchère, je ne l'ai pas avec moi, le livre, mais dans le dialogue entre Sept-Épées et Rodrigue, j'ai trouvé des mots qui m'ont aussi prodigieusement consolés, sur la question de la mort et des fantômes. Et même si je n'ai pas encore saisi l'histoire qui sous-tend tous ces passages, je sais désormais le prodige de cette pièce, qui n'est plus un monument mais un livre de jeu, une grande épopée, un délice pour les yeux et les oreilles, et surtout comme tu le disais, le triomphe de l'imagination. Ce triomphe qui justement demande à ce que la scène soit bricolée sur un orchestre nasillard et un tréteau tremblant. Ce triomphe qui nous rends, May et moi, enfants dans les couloirs, tenant fièrement ce manche à balai qui devenait notre grand navire, la mer tout entière devant nous, le soleil, les oiseaux et le ciel. Nous arrivons enthousiastes sur la scène, installons notre bateau, je vois le soleil et « Merci »¹³⁸. Le rêve s'éteint comme par magie. Et nous voilà déjà sorties de la salle. Et c'était peut-être la dernière fois que nous jouerons ensemble le soulier de satin de Claudel.

J'aurais aimé rendre davantage honneur à cette scène. Lui avoir donné, avant de partir, un adieu ému et élogieux, et ainsi poser des fleurs de rêves sur la tombe de Claudel. En honneur au rêve, à l'imagination, à celle qui fait tenir les enfants de ce monde, à celle qui nous encourage à passer ces concours, notre rêve de devenir comédiens.

Aussi loyal que je sois à l'enseignement de mes maîtres, j'ai découvert aussi hier une première chose sur laquelle je ne te suivrais pas Valentina. Quel que soit l'endroit où je joue, quel que soit les acteurs que je rencontre et ce que je fais en dehors du plateau, et autant que je le puisse, je veux aimer tout le monde. Si ces jeunes comédiens veulent réellement passer sur toute ma famille pour entrer dans ces écoles¹³⁹, je me sentirais désolé pour eux, et je ne pourrais qu'essayer de voir en eux, l'enfant qu'ils ont été, la communion que nous pourrions créer, les rêves qui s'agitent et l'espoir d'un monde nouveau. Celui que notre génération pourra essayer de créer à l'heure venue, malgré tous nos échecs, nos doutes et impossibilités, j'ai prodigieusement besoin de croire qu'en chaque homme, chaque femme, se cache un anarchiste vertueux, quelqu'un qui ne souhaiterait rien davantage que de nourrir tout le monde et vivre en harmonie avec les Hommes et la nature. J'aurais tout le temps, en grandissant, de me désespérer de la politique et du monde, de perdre espoir en chaque chose et de me renfermer sur moi-même, mais en cette période de concours, qui est pour moi aussi le temps de la rencontre avec tous ces jeunes comédiens comme nous qui travaillent chacun dans leur coin de la France ou de leurs boîtes noires et salles de cours privés, je ne peux que suivre ma joie de tous les rencontrer et de qui sait, parler 20 minutes avec l'un ou l'autre des scènes qu'ils ont décidés de porter. Et à défaut, peut-être, si ces concours se terminent bientôt pour moi et que je ne peux pas comme l'année dernière, passer une semaine en

¹³⁸ Le jury dit « Merci » et la scène se termine, même si seulement une ou deux minutes se sont écoulées.

¹³⁹ Valentina, en cours, me dit: « Tu ne les aimerais pas autant, les autres candidats, si tu savais qu'ils seraient prêts à passer sur toute ta famille pour une place en école. »

stage avec ces jeunes gens fumer des clopes aux fenêtres des chambres d'hôtels, alors j'irais chercher une occupation d'université, une maison du peuple où donner ce que j'ai à donner, de connaissances et d'expériences, pour parler, se rencontrer et lutter activement pour la seule chose qui compte vraiment. La révolution. Notre libération.

Et j'écrirais. C'est là dessus que s'était terminé tout à l'heure le rendez-vous avec le psychanalyste. Quand je lui parlais de Carl Jung et du poids des mots sacrés, de ma visite de l'église, de ma recherche d'une petite bible pour explorer ces racines chrétiennes qui, si on croit aux théories d'inconscients collectifs et de mémoire générationnelles, contiennent une partie de mon histoire, aîné d'une famille bretonne patriarcale et catholique depuis au moins 400 ans. Quand je lui parlais d'à quel point cette recherche fait écho aussi à mon travail d'acteur, quand je joue Pablo en suivant l'espace que tu nous as dessinée Valentina, et que soudain la phrase traverse les nerfs, sors de mon corps en inconscience, sans contrôle de ma part sur la manière dont elle sortira. Quand je lui parlais de Dieudonné Niangouna et de tous ces livres que j'aimerais écrire et que je ne fais pas. Le psychanalyste, il ne donne pas de conseils normalement, il n'émet pas de conclusions, tout ce qu'il fait c'est me poser des questions. Mais cette fois-ci, il m'a dit au milieu du rendez-vous: « Eh bien, écrivez maintenant. » puis à la fin: « prenez un stylo et ne le lâchez jamais. » Il m'avait déjà dit des choses de cet ordre, le psychanalyste, des choses que m'avait dit aussi mon psy de Rennes: « Si seulement vous pouviez suivre un peu davantage vos désirs et cesser de vous excuser d'exister, vous pourriez faire des choses extraordinaires. » Alors peut-être qu'il se situe aussi là, mon salut, mon pardon, au delà de l'église. Ecrire. A défaut, je n'écris pour le moment rien d'autres que ce journal, et je cherche la grâce dans les mots de Claudel.

La grâce. C'était le projet de Lisaboa Houbrechts avec la pièce Pépé Chat. C'est une histoire familiale, quasi réelle, de son grand père à l'école catholique, abusé par les prêtres, paradoxalement libéré par l'occupation allemande qui a fait changer ses précepteurs. Le fils de Pépé Chat qui sera aussi abusé par l'oncle, et enfin, Pépé Chat qui feule, grogne, et demande à sa petite fille de lui montrer ses seins. Il y a aussi Dieu, et Jésus, petite marionnette de papier, crucifiée, écrasée. Face au père qui feule et qui cherche à comprendre pourquoi Dieu n'intervient pas face aux horreurs de l'église, la mère réponds « Tu imagines Dieu comme un être tout puissant, fort et omniscient, mais il est fragile, vulnérable, sensible et ne peut que partager nos douleurs. » La mort qui danse avec l'enfant, prodigieusement. Le papier qui vole sur la scène. Les supplications du prêtre. La maladie de la mère. J'ai trouvé du sublime dans ce spectacle.

Les arbres défilent, le train est en retard, dans un quart d'heure peut-être je serais arrivé à Lyon. Je vais continuer de lire Julian Beck. Je parlerais du théâtre avec passion à mon ami Korban. Peut-être je chercherais cette petite bible. Je ferais le dessin de mes scènes, les laisserais flotter dans mon esprit et demanderais peut-être à Ates, avec son français hésitant, de me faire faire une italienne. Je reviendrais lundi, non pas pour retrouver mes répliques et travailler à nouveau, mais peut-être simplement me promener dans la MC. Prendre un métro dans un sens, puis dans un autre, sans le quitter, pour lire ou écrire. Me poser chez moi, faire le ménage, me cuisiner un bon repas. Côtoyer tout de même, un tout petit peu, ma solitude, qu'il faudra bien que je finisse par apprivoiser. Peut-être, mardi matin, déposer à nouveau mes angoisses au pieds de la vierge Marie, et retourner faire mes concours avec, je l'espère, une joyeuse légèreté.

Je t'embrasse,

25 mars

C'est le samedi matin.¹⁴⁰ Il fait gris à Bobigny. Je m'étais dit que j'allais me poser quelque part avec mon ordinateur pour écrire le journal et juste travailler. Mika, le gars de la sécurité, n'a pas voulu me laisser entrer tout seul à la MC. J'ai marché le long de la route pendant 15 minutes en espérant retrouver un sympathique café quoiqu'un peu cher dans lequel je m'étais posé avant mon premier tour d'audition à la MC. Il n'existe plus. J'ai repris le tram pour me poser dans un kebab à côté. Il y avait tellement de monde dans le tram, ça paraissait impossible que tout le monde puisse rentrer. Mais on l'a fait, belle boîte de conserve d'humains qui roulent dans les rues un peu tristes mais à l'ambiance sympathique et familiale de Bobigny.

Est-ce que nous sommes trop d'humains pour les rues de ces villes? Jeudi, un peu avant la manifestation, j'ai rejoint mon amie Marion, qui travaillait encore il y a peu comme costumière à l'opéra de Paris et ses amies, Emily et Capucine. Dans ce début de manifestation, nous nous sommes retrouvés dans une situation que je n'avais jamais anticipé. Plus de 30 minutes, coincés dans une foule très compacte à un coin de rues, des groupes, parfois, essayaient de traverser la foule, et parvenait seulement à la rendre encore plus dense. Un premier homme âgé fait un malaise, on lui ouvre la place jusqu'au mur pour lui donner de l'eau et lui permettre de s'asseoir. Un second homme se retrouve assis par terre, impossible pour lui de rejoindre le mur. Une jeune fille s'écroule par terre, probablement en crise d'angoisse, et j'essaie vainement avec ma grosse voix de faire passer le message, au devant de la foule, que la situation est en train de devenir dangereuse et qu'il faut avancer. Je faisais des grands signes, plus loin, au cortège des jeunes communistes, mais ils étaient trop occupés à agiter leurs drapeaux pour voir ce qui se passait juste de ce côté de la rue. Finalement, au bout de 40 minutes, le camion des pompiers est venu dégager la rue, quelques personnes qui avaient perdu connaissance ont été mises dans l'ambulance. 40 minutes que j'ai passé sur un seul pied à essayer de débloquer une situation qui devait être assez bête, devant, d'un large groupe stagnant n'ayant pas connaissance du drame quelques mètres derrière, et calmer autour de moi quelques personnes, éviter à tout prix les mouvements de paniques, ou l'arrivée dans la foule de nouveaux groupes, obnubilés seulement à l'idée de traverser, qui auraient rendu encore plus dense.

La rue est-elle trop petite pour notre colère? Et quel est le rôle des partis dans tout ça? Eux tous avec leurs drapeaux sur la rue qui n'entendaient pas nos appels. Eux qui distribuent des tracts, qui parlent et cherchent à convaincre, sont-ils là pour le peuple, au service du peuple? Ou cherchent-ils seulement à convaincre et grossir leur rang?

Je suis un autonome. Un « Toto » comme on disait à Rennes. Autrement dit, je ne faisais parti d'aucun groupe, d'aucun partis. Je n'en voyais pas l'intérêt. Je n'ai toujours pas lu ni Kropotkine, ni Marx, ni personne dans ces champs ci. Ma conscience politique, je l'ai faite dans les actions, dans les foules, dans les rencontres que j'ai faites à Rennes. A 16 ans, je refondais la rédaction du journal du lycée chateaubriand, on avait repris l'ancien nom « La vie de Chato ». On y faisait des pamphlet en colère de tout genre, articles sur Pokémon, horoscopes humoristiques, et quelques grandes enquêtes comme celle qu'on avait fait sur le don du sang des homosexuels, en faisant un sit-in dans l'Etablissement français du sang de Rennes pour trouver un interlocuteur (jusqu'à ce qu'on comprenne assez bêtement que donner son sang n'est pas un droit, et qu'en vérité on s'en fout). Je rejoignais l'association Jets d'encre, association de défense de la presse d'initiative jeune, et par opportunisme de leur part, devenais le délégué de l'association en région Bretagne. J'apprenais néanmoins sur les lois régissant la liberté de la presse, et engageais une lutte pour notre liberté d'expression en essayant d'évincer le proviseur du lycée du poste de directeur de publication. Les luttes dehors contre la loi travail de Myriam El-Khomri commençaient à prendre, et je ne comprenais pas tout à fait le projet de loi, mais je comprenais la colère, l'urgence, la nécessité de lutter. Nous bloquions le lycée avec des chaînes de moto. Le proviseur a obtenu l'amitié

¹⁴⁰ J'ai passé mon premier tour du CNSAD le mardi précédent, l'ensemble de mes scènes, « Calderon » de Pasolini avec Océane, « Le Tartuffe » de Molière avec Gédéon, « Kung-Fu » de Dieudonné Niangouna en monologue et « Lé zaventur de Zezuzozo » en parcours libre. Les résultats tomberont plus tard.

d'une camarade moins engagée que moi, et a réussi via elle, à organiser des élections au sein de la rédaction pour m'évincer du poste de rédacteur en chef. Avec mon amie Alice, nous avons donc créé un nouveau journal, en ligne, nommé « Les sales gosses », où nous avons publiés tous les articles préalablement censurés par le proviseur.

Mon amie relayait « Le psychanalyste tunisien Fethi Benslama appelle à l'anonymat des auteurs d'attentats » et j'écrivais sans sources aucune: « Et toi, t'es chez qui? Ou l'importance relative des partis politiques ». Ça ne devait pas être bien pertinent, mais c'était de l'expression. En 2016, nous étions en terminale, et en France commençait le mouvement « Nuit Debout ». A Rennes, ça ne prenait pas, on était émerveillées des photos qu'on voyait à Paris, Nantes, même en Angleterre, de foules passant la nuit à parler sur les places dans d'interminables AG. Naïvement, nous avons créé un événement Facebook à partir de la page des sales gosses, il a réuni quelque chose comme 20 000 « intéressés » et au jour dit, j'ai ramené un ampli et un micro qui appartenaient à mon père. Quelqu'un a ramené un tapis. Nous l'avons mis au milieu de la place, le micro dessus, nous nous sommes assis autour. Et une première personne, un SDF, a pris la parole pour dire pourquoi il était là. Puis une dame, fonctionnaire de l'éducation nationale. Puis quelques jeunes comme nous. C'était le 36 mars. Nous disions « le mois de mars ne se terminera pas, tant que la loi travail n'est pas tombée ». Vers 22 heures, quelqu'un a demandé à micro « mais qui sont les sales gosses »? Et nous n'avons rien dit. Et pendant un mois s'est tenue sur cette place, puis dans une salle de concert abandonnée que nous avons décidé d'occuper, des AG, des ventes de livres d'occasion, des projections de films, une radio indépendante, des cercles de discussions divers, des distributions de légumes et des mises en commun de repas. C'est la-bas que j'ai fait mon éducation politique. Sans partis, sans groupes, et dans tous les mouvements que j'ai rejoints plus tard, j'étais cela, ce qu'on appelle un « autonome ».

La rue est-elle trop petite pour nous? Où pouvons nous étendre le champ de notre action? Quelles sont les places, les universités, les toits d'immeubles que nous pourrions occuper, pour y retrouver ce lien, cette écoute, l'endroit où tout pourra se faire, l'endroit du rêve? Sur les toits d'immeubles envahis par les échafaudages, parce qu'il nous fallait occuper le ciel, j'ai rencontré des jeunes filles dans les coordinations étudiantes de Paris La Sorbonne, que je pourrais rejoindre, j'imagine, en fonction des résultats de ces concours, en usant de ce temps que le travail me laissera. Y écrire, y vivre, y échanger ce que j'ai à échanger, y donner ce que j'ai à donner. Revivre l'utopie, une dernière fois, avant que le capitalisme, le travail et nos ordinateurs de poches dévorent tout ce qu'il reste. Ne nous laissent plus que dignité et monnaie souillées sur le trottoirs, avec les mains, les yeux, les pieds et les bras que nous aurons laissées à la répression.

J'ai travaillé le monologue de Claudine Galea des centaines d'heures, depuis que je l'ai appris dans le soleil sur le carrelage de ma chambre, heureux et pleurant, en novembre. Des centaines d'heures? Cumulées toutes ensemble, les journées dans la loge 101, les essais de lenteur sous les néons automatiques des salles de Pantin, les errances dans les rues de Lyon, de Rennes et les grandes marches le long du canal de L'ourq, au moins une, centaine. Des le début de l'année, quand je salais mon café avec le deuil de Bobby et que je parcourais les textes du TNS sur mon balcon, avant le premier cours avec toi, c'est le texte de Galea qui m'a fait un coup, mais c'était trop frais, trop violent, pour que je puisse le travailler et j'ai choisi le Liddel en toute connaissance de cause, avec une forme de cynisme, que voilà un texte pour une personne comme moi, moi qui ne serait sûrement pas capable de porter sur la scène le deuil, la confrontation direct avec cette pulsion de vie, pulsion de mort.

Cette semaine, j'écris, j'avance, je pense. Je me sens inspiré chaque jour et je couche sur le papier tout ce que je ressens le besoin d'exprimer. Écrire sera ma vie, mon pardon, mon centre, la part de moi que je dédie au monde. Par hasard, j'ai vu 4 spectacles, 2 films, je lis Sylvia Plath. Je me laisse aller, vagabonder dans les images, rêver et rire parfois surtout quand je vois des mauvais spectacles. Des bons acteurs, une belle mise en scène, ne sauvent pas un mauvais texte. Bien sûr ici je ne parle ni de Shakespeare ni de François Cervantes. Je pense à la clarté que nécessite un projet pour être mis au monde, la nécessité de

ne suivre qu'une seule idée, les arrogances, les longues descriptions de couleurs d'yeux ou de forêt, et d'un sous titre que je pourrais mettre sous mon propre projet, par ironie: « fantasma d'intensité pour jeune acteur ». Je manque encore de clarté et de maturité. Mais je me nourris, et j'avance. J'essaie de trouver repos dans la stabilité, le centre de moi même, le faire grandir, qu'il devienne solide, que je puisse irradier ensuite les personnes qui m'entourent à la hauteur du don qu'eux même me font. Que tu me fais, que tu nous fais, chaque jour au plateau, et qui nous portent. Je pense, je me demande, que pourrais-je faire pour te donner à la hauteur du don que tu nous fais.

Quand je pleure pendant le travail sur Galea, ce n'est pas parce que la mort de Sarah Kane me touche ou parce que j'ai peur de la forêt de Dante. Je n'ai pas tant de vertus. C'est parce que Bobby me manque et que je veux être à la hauteur du travail que demande ce texte. Parce que le monde dont il avait voulu profiter avait une gigantesque fissure. Parce que Bobby c'est moi. Parce que Galea c'est moi. Et ce n'est rien d'autre que moi et ça n'a besoin de n'être que rien d'autres que moi. Le texte, et tout le reste du monde comme mon miroir. Voilà ce que je voulais dire quand je parlais de lourdeurs inutiles. Je ne suis pas Dieu. Ni Jésus. Je ne suis pas un acteur ou un auteur. Du moins, je ne suis pas la lourdeur que je peux mettre derrière chacun de ces mots. Je ne suis que moi qui observe et qui dit le monde, comme tous les autres observent et disent le monde, à leur façon, avec leurs mots, qui sont emprunts de tous les autres, ceux de leur mère, de leurs frères, de leurs amis et collègues et même cet homme qui murmure face à moi, dans ce café italien de la gare de l'Est où je suis maintenant. Avec un petit café et un Cannolli. Lundi.

Tu nous as beaucoup appris Valé. Et maintenant, nous n'avons rien d'autres à faire que de nous faire confiance. Nous entraider peut-être, offrir notre temps et notre regard, les uns aux autres. Ça c'est grâce à toi. Et nous nous en sortirons, dans le théâtre comme dans la vie. Il y a toujours des choses bien plus grave. Et nous tenons tous beaucoup à toi. Et nous nous inquiétons parfois. Et nous aimerions que tu puisses prendre le temps de te reposer et de faire tout ce que tu as envie de faire. Tu nous as donnée tout ce que tu pouvais nous donner. Maintenant c'est à notre tour de jouer.

Nous t'aimons.

Et si tu le veux, seulement, je continuerais de t'écrire ainsi, une fois par semaine. Et j'aimerais le faire tout le reste de ma vie. Ecrire mes journaux. Même si cela ne s'adresse pas à toi directement, même si c'est pour écrire d'autres choses, d'autres textes et d'autres journaux, mais également si un jour tu souhaites que je t'écrive quelque chose, je serais ravi de le faire. Tu m'as redonné cette flamme. Et chaque chose que j'écrirais, quelque part, aura un peu de toi. Partira de là. Et les acteurs que nous serons auront chacun quelque part un peu de toi et de ce que tu nous as donné. J'aimerais seulement pouvoir te donner autant que tu nous as donné.

Et sûrement, nous nous reverrons bientôt.

2 avril

La marche. Comme si on l'avait marchée cette distance jusqu'à Strasbourg, depuis les premiers yeux posés sur le monologue. Dansé, proféré, sanctualisé puis réduit, nettoyé, jusqu'à atteindre cette étape, ce moment. Après la nuit à Strasbourg, le hamster Simone qui gratte dans sa cage, Anna répète une trentaine de fois sur le sol de la chambre une chute qu'elle a prévue de faire à un endroit du monologue.¹⁴¹ Ça ne pouvait pas marcher. Je l'ai vue refaire et refaire anxieusement le début de son Galea et j'avais de la peine pour elle, parce que tout était si technique et répété au millimètres, ça n'avait plus rien d'organique. Et je la regarde comme je me regarde moi-même parfois, à la recherche d'une solution définitive, d'un manuel, d'une perfection factice. Et il faisait froid à Strasbourg, le matin, on voulait

¹⁴¹ Je suis parti à Strasbourg pour le premier tour du TNS avec Anna, qui était convoquée le même jour et que je me suis permis d'héberger dans la chambre que me prêtait la MC93. Cette chambre était aussi occupée par un hamster dans sa cage, Simone, qui a empêchée Anna de dormir.

se prendre « un petit déjeuner de bourgeoise » Anna aime beaucoup jouer à la bourgeoise, alors on a trouvé une terrasse qui nous ferait des oeufs brouillés mais on avait l'estomac si noué, je sentais que j'allais vomir si je mangeais davantage, on a fait des sandwich. On est allé au TNS. Rien, bien sûr, n'était comme je l'avais imaginé. La ville, magnifique, avec ces petites maisons nordiques en bord de canal, les ponts qui tournent et se meuvent pour s'installer au pied des passants, l'Allemagne à portée de tram, les boutiques de Noël et toutes ces petites rues d'immeubles à colombages. Et le TNS dans cette grande bâtisse aux allures de parlement. Et le grand couloir circulaire à la moquette rouge et toutes ces grandes photos aux murs: Caroline Nguyen, Stanislas Nordey, Falk Richter, Audrey Bonnet, Claudine Galea. Il s'est passé une chose étrange, je ne me suis jamais senti aussi prêt. En soit, le CNSAD aussi je me sentais prête, les petits échauffements de yoga, la musique, toujours la même, que je me mets bien fort dans le casque audio pour me recentrer, puis faire un sourire à l'appariteur qui m'invite à monter. Seulement, pour le TNS, par la solitude, la bâtisse, le texte, le soleil qui perçait par la fenêtre, tout avait quelque chose de bien plus solennel, mais plus léger aussi.

La salle, sombre, face au jury, deux femmes et un homme au milieu, un de ces noms dans la nébuleuse, je ne sais pas qui sait, il y a seulement, autour de ce nom, en plus de ma propre voix qui le prononce, le son des autres voix que j'ai entendu le prononcer, ce nom. Je ne saurais pas vraiment décrire ce que j'ai fait, je pense avoir raté l'attaque, la première phrase, mais simplement me raccrocher à la deuxième, la troisième phrase, rester dans cet endroit du doute, de la recherche, de la perte de mon propre travail d'écriture, tenter de rester au degré 0 de ce texte. Il y a eu, certainement, des montées, des prises de consciences, des suspensions, que je ne pourrais jamais restituer exactement dans le texte. Qui ne seront jamais les mêmes, qui étaient seulement vrai dans cet instant passé face à eux, à les regarder parfois, profondément dans les yeux, à m'éloigner vers le fond de la salle. Tout était si simple en lui-même, néanmoins, l'énergie mise à la chaîne des unes et des autres choses, tout dans cette continuité, chaque phrase peut-être se nourrissait de la précédente et tout cela grandissait, grandissait, grandissait... jusqu'au merci qu'ils m'ont donné, à celui, très respectueux, que je leur ai donné, et en sortant de la salle, instantanément, les tremblements, les larmes, la perte, je ne sais même plus où je suis, une jeune fille dans les couloirs me dit « ce n'est pas grave, ne t'inquiète pas, tu es au théâtre national de Strasbourg » et me redirige vers le large couloir à la moquette rouge où Anna accroupie, pleure à gros sanglots d'à quel point elle pense avoir ratée son passage et je l'enlace.

Et nous allons dehors, sur la terrasse, il est 11 heures, je paye à Anna un Gin Tonic, nous rencontrons pendant deux heures les autres candidats venus de Bordeaux, de Paris, je revois Aurélie, et surtout Judy, Judy Diallo, un jeune homme rencontré au stage de l'ERACM l'année dernière. Tout le monde prends relai pour essayer de consoler Anna qui trempe à grandes larmes la table du café. Je pense à elle à cet instant que les résultats sont tombés et qu'elle n'a eu ni le TNS ni le CNSAD, ni l'ESAD qu'elle tentait, et à l'injustice? J'y reviendrais. Seulement, l'état dans lequel elle était, avant, après, avoir passé le concours, celui probablement dans lequel elle était, hier à Marseille et les jours d'avant encore, fébrile, mais surtout rapide, intenable, anxieuse, très anxieuse. Des pressions au coeur, au ventre, à la poitrine et dans le cou, son corps qui se contracte, se rapetisse, pendant que je me regarde me tenir droit dans le miroir. Essayer de me tenir droit.

« No need to Run,
Or Hide,
It's a wonderful wonderful life »¹⁴²

Il faisait si beau à Strasbourg ce jour là. Le soleil nous tapait au visage, avec Judy on s'enlace, quel prodigieux jeune homme, dont je lisais les textes là bas à Cannes, il a un style à la Aimé Césaire, c'est rituel, sur son parcours libre il convoquait le ciel, les arbres et l'apocalypse. Une amie à lui lui tends un

¹⁴² Reprise de la chanson « Wonderful Life » de Black par Imany, découverte pendant le travail avec Thierry Thieu Niang, et que j'écoutais avant chacun de mes passages en concours.

petit oiseau, tout petit oiseau en papier qu'elle a pliée dans un ticket de caisse. Je me sens bien, en contact total et infini avec l'air que je respire, le soleil sur nos visages, le gin dans ma gorge et mes pieds dans le sol, je lui dis :

« Dans ce petit oiseau en papier, il y a tout le théâtre du monde. C'est si peu de chose ce que l'on fait, si peu de choses. Nous posons ainsi notre art, les paroles, sur un plateau, on se dépose, comme un petit oiseau de papier sur une table. Nous n'avons que des mots, que des mots inutiles pour essayer vainement de soulager le monde. Ici nous sommes et voilà mon échec, voilà ce que j'ai à dire et ça ne sauvera personne. C'est si peu de choses, et si fragile, si éphémère, et c'est toute la beauté de la chose, comme le soleil qui tombe sur nos visages, comme le printemps qui se réveille, et ce n'est rien d'autres que ça, et ça ne nourrit personne, et pourtant cela existe. Et « cela » vit »

C'était passé que nous nous disions, et nous avons visité la ville, et petit à petit mon énergie qui s'éteint, un grand sentiment de vide me prends. Voilà la finalité de tout cela, de ces mois de travail, de tout ce que j'avais convoqué dans ce texte voilà tout ce que c'était maintenant.

Qui, au final, nous regardera, quand nous aurons quitté la classe, que nous soyons pris en école, ou pas, pour quel public est-ce que l'on jouera? Qui, des gens de notre âge, et ceux qui ne le sont pas, les plus jeunes et les plus vieux qui existeront dans le même temps que nous, qui se déplacera au théâtre? Seront-ils nombreux, plus nombreux qu'ils ne le sont aujourd'hui, seront-ils moins? Est-ce que ce seront tous ces jeunes qui parcourent la France ces jours ci en petites équipes, une fois que nous serons déçus et casés, avachis quelque part, seront-ils ceux qui se déplaceront pour venir nous voir? Ou est-ce qu'une fois l'âge des concours passé, tout cela n'aura plus d'importance, et nous n'irons au théâtre que dans le vague espoir de voir des gens plus expérimenté que nous qui nous ferons dans leur monde une petite place? Qui viendra au théâtre? Et pourquoi? Et qu'est-ce que je fais là? Une fois ce concours passé, qu'est-ce qu'il adviendra de moi? A quoi occuperai-je mon temps, comment, pourquoi? Pour quelle cause, dans quel environnement faut-il rechercher et lutter? Et cette dépression me suivra tout le jour suivant, une fatigue émotionnelle telle, je m'allongeais un peu partout pour fermer les yeux, dans l'herbe au soleil. Néanmoins, pendant cette fin de journée à Strasbourg sur les bords du canal, près des grands cygnes qui passent nous rendre visite, Anna annonce à voix haute son nouveau prénom, elle s'appellera désormais Anna,¹⁴³ et nous échangeons avec joie, à l'idée d'une pièce que nous pourrions monter cet été, faire la Cerisaie avec nos camarades. Au delà des concours et des classes, au dehors de la sélection, des déçus et des heureux et du marché du travail, voilà quelque chose qui pourrait être notre lutte vers la joie, le rêve et l'espoir radical, monter avec quelques de ces personnes rencontrées en chemin, sans argents et avec un fonctionnement horizontal, l'élection parmi nous d'un metteur en scène, la Cerisaie de Tchekhov.

Et les résultats sont tombés. Jeudi. Et Vendredi. Il y a eu le concours de l'ENSATT¹⁴⁴ aussi mais je n'ai pas grand chose à en dire. Sinon que je me sentais moins stable, plus intranquille, que ma cheville commençait à me lancer. J'étais heureux d'être avec eux deux, Gédeon et Kostia, de faire ce petit concours dans la joie. Le passage fut rapide, enthousiaste mais manquant néanmoins de ce facteur, de la foi, de la circulation de la phrase dans les nerfs, de la concentration nécessaire à faire un beau passage qui puisse convaincre. Je n'étais pas surpris des résultats, je n'y tenais pas tant que ça.

Les résultats du TNS sont tombés et j'étais étrangement incapable de me réjouir pour moi-même. Je pensais à Aubéri, à son Liddel dont on parlait beaucoup, le Galea de Anna, de Océane, de Esteban, à mes camarades de Rennes, à ces rêves échoués par terre. A la possibilité qui s'éteint, Aubéri, elle n'a plus l'âge des concours. Et à la mienne qui demeure, la petite flamme au bout de la bougie, aux rues de Strasbourg,

¹⁴³ Anna, dans le journal de bord original, portait jusque là un autre prénom. A partir de ce 28 mars où nous passons le TNS ensemble, elle affirme son choix longuement réfléchi de s'appeler Anna. En conséquence, son ancien prénom a été modifié dans cette version du journal, ce qui peut expliquer la tournure étrange de cette phrase.

¹⁴⁴ Le jeudi, je passais à Paris le second tour du concours de l'ENSATT. Je n'ai pas été reçu pour le stage du 3eme tour.

à ma part de rêve à moi. J'ai pleuré au bar. Aujourd'hui dans les rues de Marseille¹⁴⁵ je disais ça à Kostia et Cassiopée « notre part de rêve », je pense à quand je rencontrais Ates et qu'il a ramené un ticket à gratter à un de nos rendez-vous, nous l'avons gratté ensemble, et nous avons gagnés 10 euros. Avec ces 10 euros on a racheté 2 tickets, et on a gagné 10 euros à nouveau, et pendant presque un an, pendant que je me confrontais pour la première fois à ces concours d'écoles nationales, nous avons continués à chacun de nos rendez-vous de gratter un ticket, selon un rituel précis qu'on avait établis, et chaque fois, nous regardions la promesse des 500 000 euros sur le ticket, et nous parlions de ce que nous pourrions faire avec. On partait en voyage, on allait vivre dans une belle maison, on s'achetait un van aménagé et des beaux vêtements, dans les nuages, jusqu'à ce que les deux derniers tickets soient perdants. Pour 5 euros au départ, on avait acheté une petite part de rêve. Et nous voilà jeunes comédiens qui nous baladons dans les rues de Strasbourg, de Lyon et de Marseille, et nous rêvons aux vies que nous pourrions avoir. Et nous ne faisons le deuil que de quelques rêves qu'on laisse sur les trottoirs. Et des textes que nous ne traverserons peut-être jamais plus.

« Here I go out to see again
The sunshine fills my hair
And dreams hang in the air »

Toujours la même musique, Wonderful Life de Imany dans le casque. Vendredi soir, on boit des coups en terrasse, dans le bar « El Chiquito » que connaissait Kostia, il part la tête basse au bout d'une petite heure, et plus tard, on le revoit remonter la rue à toute jambe, il court. Il court dans le soleil et il nous dit qu'il est pris au CNSAD et nous regardons les listes, et Cassiopée s'éloigne. La part de rêve s'échoue dans le fond du verre, je bois. J'y ai cru un peu, je suis sorti de la salle sans regrets. Ce matin Baptiste me dit qu'il avait parlé à Sipan¹⁴⁶, que ce que j'avais fait avait plu, et qu'il pensait que je serais pris. La première lettre de l'alphabet dans le mail.¹⁴⁷ Ce n'est rien d'autres qu'un petit bout de rêve et un avenir qui peut-être se précise. L'angoisse néanmoins me tient éveillé le soir. Elles sont précaires nos petites vies, nous ne connaissons encore rien, de beaucoup de choses, et nous ne savons même pas dans quelle ville nous serons dans un an, à quoi exactement nous attendre. Et elle est belle cette corde au bout de laquelle nous nous suspendons. Avec elle, on quitte à peine le sol, et pourtant elle peut nous faire grimper si haut. C'est ce qu'on pense. Je me dis, dans mon insomnie, TNS oui, mais, et si, je n'avais pas le troisième tour? Si je n'avais pas le stage? Si je finissais par décevoir? Et si je faisais une erreur? Oh mon dieu l'échec il fait peur. Pauvre petits comédiens si chanceux que nous sommes.

Je vais à Marseille avec une pression bien trop lourde que je me suis mis sur les épaules, parce que je pense au stage de l'année dernière, et encore, toujours, à ces gens dont j'aimerais faire parti. A cette place que j'aimerais me faire. Pourtant, partout, il y a le soleil, la mer, le sud nous tend les bras, je le quitte désormais. J'avais mis un maillot de bain dans ma valise. J'écoute désormais une nouvelle musique. Le mystère abyssale¹⁴⁸. En marchant le matin nous répétons avec Océane. Je passe. J'angoisse, après mon passage, je reconnais les visages de Frédérique, est-bien son nom, le directeur pédagogique, qui parle avec une voix très douce, qui m'avait parlé longuement de la danse buto qu'il pratique et de comment je pourrais faire pour stabiliser mon corps. Calmer la vitesse. J'ai fait du chemin depuis, et pourtant, la scène est dérythmée, je ne me sens pas aussi précis, autant dedans qu'avant, je m'accroche à Océane, très fort, et dehors, je pleure, je me plains, je m'allonge au soleil. Je pense à l'autre, celui là, dans la chanson, le soleil dans la mer, je suis déjà prêt à enterrer ma petite part de rêve:

¹⁴⁵ Ce 2 avril, nous revenons du premier tour du concours de l'ERACM, à Marseille.

¹⁴⁶ Sipan Mouradian est un ancien élève de Valentina et était un des membres du jurys que j'ai eu au CNSAD.

¹⁴⁷ Les passages du CNSAD sont notés, après la publication de la liste des admis au second tour du CNSAD, sont communiqués par mail les résultats des candidats non reçus, allant de C à A. J'ai eu A.

¹⁴⁸ Chanson du groupe MPL.

« Tout le monde a déjà entendu des histoires sur les trous d'eau insondables
Chez nous, une rumeur disait qu'à quelques milles de la côte, il y avait une faille très profonde
Un jour, le commandant Cousteau en personne était venu
Il avait déclaré « il est possible qu'elle mène jusqu'au bout du monde »
Nous, on était jeunes à l'époque, on avait peur de rien, il en fallait pas plus pour qu'on s'emballe.
On a monté une équipe, on a trouvé un bateau pour résoudre le mystère abyssal.
Quand le grand jour est arrivé, tout était prêt, on a largué les amarres,
On a navigué jusque'au trou bleu, guidé par le sonar.
(...)
On attendait qu'elle remonte
On attends toujours toujours toujours
Peut-être qu'elle a trouvé un soleil sous l'eau
Bien sûr elle se la coule douce »

Mon profond amour des doux mensonges, je parle à Kostia et Cassiopée avec un verre de Ricard du monde que j'avais inventé quand j'étais enfant. Lilanim. Je pense aux histoires que j'aimerais raconter. Je pense à la chance que nous avons d'être sur scène, et de passer ce concours, que l'on ne reverra pas, un an à penser avant de retenter. Je pense à Sylvain qui nous disait « vous n'irez pas sur un plateau tous les jours ». Je pense à la chance que j'ai peut-être raté, à mon désir enflammé d'y retourner, et la voilà ma chance, le voilà mon rêve, c'est les paroles de Dieudonné Niangouna qui repasse.¹⁴⁹ Et je pense au soleil sous la mer. Et à la circulation de la phrase dans les nerfs, et comme à Strasbourg, je ressors en tremblant, avec les larmes aux yeux et le mal de ventre. Vidé de mon énergie, qu'on retrouvera dans la cannette de bière sur les bords du port de Marseille.

Et je regarde le sud défilé par la fenêtre.

Merci Valentina.

9 avril

Je l'avoue depuis hier soir, les résultats de Marseille¹⁵⁰, cela ne va plus du tout, et je n'en suis pas fier, c'est un petit monde qui s'est écroulé par la première pierre, et cela m'amène à me remettre en question sur de nombreuses choses. Ce n'est pas le concours en soit. C'est une de ces dépressions cycliques et passagères quand simplement je m'attache trop aux choses et que je me perds. Il y a les choses que je veux faire, terminer la version 1.5 de SHE Lilly, poster le dossier de Montpellier, qui sait monter la cerisaie cet été avec Anna, faire un grand ménage dans ma chambre, et il y a les choses que je fais, fumer, boire, regarder des idioties sur YouTube. Ce n'est en soit qu'un temps très court, une ou deux soirées tout au plus, mais elles sont si longues, ces minutes, ces heures, où je préfère embuer l'ensemble que de regarder au détail. C'est la spirale. Sentiment de solitude, de donner beaucoup, de bien moins recevoir, manque d'énergie, de passion, de sentiment de vie, confus surtout. J'ai pensé ne pas écrire de journal alors, me concentrer sur moi-même, faire ce ménage, terminer SHE Lilly. Le ménage est fait donc je t'écris. Je me suis dis, nous n'avons rien d'autres, le temps et l'espace. C'est peut-être Marie la danseuse de

¹⁴⁹ Lors du concours de l'ERACM, chaque candidat passe d'abord une première scène. Puis, après le passage de chaque candidats, seulement une dizaine sur 30 sont rappelés pour passer leur seconde scène.

¹⁵⁰ Je n'ai pas été reçu pour le stage de l'école de l'ERACM. A ce stade, bien qu'il faille encore attendre le second tour de la comédie de st Etienne, du TNS et le premier tour de l'ENSAD de Montpellier qui arrive plus tard, je suis recalé du CNSAD, de l'ENSATT et de l'ERACM.

Concernant les autres élèves de ma classe, Gédéon, May, Théo et Kostia sont reçus au second tour du CNSAD. Cassiopée est reçue au 3ème tour (stage) de l'ENSATT. Moi-même, Baptiste, Cassiopée, May, Théo et Gédéon sont reçus au second tour du TNS. Gédéon est reçu au 2ème tour (stage) de l'ERACM mais choisira de ne pas s'y rendre, simplement parce que le calendrier est trop serré entre les différents concours et qu'il souhaite concentrer ses efforts sur le TNS et le CNSAD. Baptiste, Kostia, May, Théo, Cassiopée, moi-même ainsi que mes amies Anna et Nathanaëlle, avons été reçus au premier tour vidéo et attendons notre passage au second tour de la comédie de st Etienne qui n'arrivera qu'en fin mai.

Kersmaker qui m'a mis ça dans la tête¹⁵¹. Le temps. L'espace.

Il fait beau aujourd'hui, c'est un temps à aller se promener au parc. C'est le week-end de pâques. En errance dans Bobigny hier après le spectacle, je suis passé devant l'église, et j'ai décidé ce matin d'aller à la messe de 11 heures. Seul, et sans me souvenir exactement des codes de ces lieux là, si il fallait croiser les bras ou tendre les mains au moment de la communion. Il y avait des percussions et des chants, j'ai chanté, j'ai ramassé un papier tombé au pied de ma voisine, une dame d'un certain âge, elle m'a serrée les mains, m'a souhaitée de passer un très bon dimanche de pâques. C'est la résurrection du seigneur.

Le temps c'est le printemps et celui de la résurrection de chaque chose et j'aimerais, aussi, m'inscrire dans ce mouvement ci. L'espace, c'est ma chambre, débarrassée des lettres d'amour de Ates¹⁵², des cadavres de cigarettes et des déchets de nourritures, le livre de Niangouna que je ne lis pas sur ma table de chevet. Faire de mon environnement celui de la personne que je souhaiterais être, peut-être. Grand fantasme de changement qui se résorbera peut-être d'ici une semaine par la simple satisfaction de ce que je suis déjà.

Je me demande hier, en regardant danser Kersmaker, pourquoi y tenais-je tant à ce concours? Pourquoi j'avais besoin d'ainsi imaginer que j'en aurais plusieurs, des seconds tour, et qu'arrivera l'été je rentrerais à Rennes couronné de gloire? Quel est véritablement mon besoin? Je me dis la sécurité de l'emploi, la reconnaissance en tant qu'artiste, la liberté peut-être de pouvoir produire, devant public, évoluer ainsi, sans plus avoir à prouver ma légitimité à le faire, mais en ai-je vraiment besoin, de cette légitimité? Est-ce que ce sont vraiment ces concours qui vont me la donner? Quel fantasme aie-je, au juste, de cette vie d'artiste qui me fait rêver? Est-ce qu'au final, ce ne serait pas exactement la même chose qu'aujourd'hui, un dimanche ensoleillé passé dans ma chambre à me dire « il faudrait que j'écrive ceci, il faudrait que j'écrive cela », tout en tentant vainement de dégager de l'espace sur mon bureau. Ou alors, je cherche une communauté, qui viendrait avec tous ces fantasmes de vies en commun que je peux avoir, un groupe de travail, qui ne se dissoudra pas avec l'été, des déménagements divers. La stabilité peut-être. L'inspiration. L'échange. L'amour.

Tant de choses que je pourrais faire et penser pour atteindre tout cela maintenant, sans attendre. Et me rendre compte sûrement que ces buts là aussi étaient des fantasmes, et qu'au final, je ne chercherais jamais rien d'autres que des fantômes.

C'est pas la bonne journée dirais-t'on, et me connaissant, il y aura des choses bien vite qui viendront m'enthousiasmer et m'habiter l'esprit, des grands projets, des petites joies, simplement le fait d'être avec mes camarades à travailler. J'aurais mis entre temps de l'ordre dans mon esprit, par la solitude, par l'introspection, à moins que ça ne me fasse devenir fou. Alors je m'accrocherais à eux comme un mollusque, eux ou quelqu'un d'autres, jusqu'à ce que je me sente consolé et à nouveau prêt à fonctionner. Le film sur lequel je vais travailler en Mai¹⁵³, ils m'offrent des rollers, à leur frais, pour le film mais aussi pour m'entraîner avant. Faire du roller ainsi sous le soleil, ça ce sera une belle vie. Découvrir des nouvelles musiques et me laisser inspirer par des nouveaux films. Si le livre de Niangouna en ce moment ne me passionne pas, alors je lirais Carl Jung, ou Jodorowski, mon jeu de tarot à la main. Je ferais brûler de l'encens dans ma chambre, et qui sais je lirais ça, une chambre à soi de Virginia Wolf.

¹⁵¹ Anne Teresa de Keersmaeker (grande danseuse et chorégraphe) et Alain Franco (pianiste) présentent leur spectacle intitulé « The Goldberg Variations, BWV988 » à la MC93, à partir des Variations Goldberg, compositions de Jean-Sébastien Bach. Dans ce cadre, l'une des danseuses travaillant avec Keersmaeker, Marie, ainsi que Alain Franco, interviennent dans notre classe pendant 2 jours.

¹⁵² Nous nous sommes séparés.

¹⁵³ J'ai été appelé par Paulin.e Goasmat, réalisateur et ami, pour jouer un rôle dans son court-métrage: « Cherchez le garçon ». Etant un projet professionnel rémunéré, je suis autorisé à sécher une semaine de cours pour m'y rendre.

J'écouterais la radio, j'y étais d'ailleurs hier, j'y pense¹⁵⁴. Je commencerais le croquis d'une bande dessinée, que je ne terminerais pas, mais que je pourrais montrer et dont je pourrais être fier. Des exercices de dessins. Des cours de dessins. Ce serait merveilleux. Me fabriquer une marionnette. Voir d'autres spectacles, il y en a tellement à Paris. Et moi ici, dans ma chambre, je me sens si petit.

J'ai besoin de pousser les murs.

Cette semaine je n'ai pas grand chose à dire. Mais je l'aurais dit quand même.

Merci Valentina

15 avril

Je suis dans un café un peu bruyant près de Bastille. Une fille, derrière moi, avec des cheveux roses et un beau foulard, parle de sa relation compliquée avec son père a une autre fille, une amie peut-être, bien habillée elle aussi. Je passe devant les boutiques de bijoux en regardant les bagues. J'en ai toujours porté une, de bagues, offertes par mes amoureux, une noire à facette quand j'étais avec Nathanaëlle, une petite en argent avec une pierre bleue, quand j'étais avec Ates. C'est la première fois en 8 ans que je suis célibataire, et j'ai envie d'offrir une bague de fiançailles à moi-même.

J'ai commencé une pratique méditative, avec un petit livre, « La méditation » de Amanda Codd. C'est un petit livre très curieux que j'avais trouvé dans une librairie ésotérique de Lyon, abordant la méditation sous un angle résolument catholique. Il y a le corps, l'âme, et l'esprit.

Le corps est un vaisseau, qui ne m'appartient pas. Poussière qui redeviendra poussière, matière connectée au reste de la matière, je ne suis pas mon corps. Je suis mon âme, qui plane juste au dessus, et qui fluidifie le lien entre le corps et l'esprit, l'esprit sain, très haut, lieu de l'immatériel, qui tends l'homme vers les hauteurs et le divin. L'âme possède des ailes, qui sont celles de l'intelligence (mémoire, compréhension, imagination) et le coeur (foi, charité et espérance). Pourquoi pas. Le livre encourage à méditer dans la gratitude envers le très haut, créateur de toute chose, de ne s'endormir que sur des grandes idées, à oublier autant que possible les besoins exigés par notre nature humaine pour se concentrer sur la nature divine de chaque chose et de chaque hommes et femmes qui nous entourent. Je m'assoie nu sur mon lit après ma douche et je pense, pendant 10 minutes, à ce soleil à l'intérieur de chacun de nous.

Kostia m'a invité à dîner chez lui l'autre soir, avec ses amies Lison et Cléo. Nous avons fait l'anniversaire de Cassiopée aussi. Il m'a servi un thé et recousait les boutons de ses manteaux en me demandant de lui lire la pièce que je venais de finir d'écrire: « Et ainsi fut Bobby Watson ». Le voilà mon salut, ma consolation, l'écriture. C'est en le voyant jouer son Lagarce¹⁵⁵ que j'en ai eu l'idée. Parler de ses vaines escapades à lui, à Bobby, de la représentation de la cantatrice chauve au théâtre de la huchette où j'allais en me demandant quel Bobby Watson était mort, de la rencontre qu'il m'avait offert avec Sarah Kane quand nous étions adolescents. De mon départ de cette ville où nous avions tous deux grandi, de mon parcours de théâtre, de son incapacité à lui de partir, et sa mort qui mettait un point final à mon enfance. La mort de mon double, la perte de mes yeux sur nos souvenirs communs, la perte de mes cheveux bleus, la perte de mon visage en un sens. Et la guérison par le théâtre, le monologue de Claudine Galea. Petite pièce, petit théâtre, qui ne pourra se jouer qu'à un seul endroit, le Papier timbré, le bar que tenait mon père et où nous tenions ensemble avant nos cabarets dérisoires. Devant un seul public, l'immensité des gens qu'il a connu, et qui pour beaucoup ne savent pas encore qu'il nous a quitté. Il avait beaucoup d'amis, Bobby, rencontrés pendant ses errances dans la ville. Communier ensemble sous ce seul point de

¹⁵⁴ J'ai participé à une pièce radiophonique, Lichen de Magali Mougel, réalisée par Tidiane Thiang, qui venait d'être diffusée.

¹⁵⁵ Kostia, pour le second tour du CNSAD, prépare un monologue de Jean-Luc Lagarce, issu de la pièce « Juste la fin du monde ».

ralliement, ce nom qu'il avait choisi dans la cantatrice chauve, une affiche blanche avec deux grands mots noirs: « Bobby Watson », que je pourrais mettre un peu partout là où il aimait aller. Un adieu à lui et un adieu à cette ville et à ceux que j'y ai aimé.

Ainsi, je mettais fin à ma rancoeur et ma nostalgie sur le passé. L'écrit finit en un après midi, totalement vidé de mon énergie, les jambes qui tremblent, presque à ramper jusqu'au frigo pour avaler quelque chose avant de dormir. Et me réveiller entier et léger.

J'ai envie de lire, tout ce qui passe devant mes yeux. J'ai envie de sortir, je suis allé aux bouffes du nord voir le dernier spectacle de Marion Siefert¹⁵⁶. Etrange artiste, la première pièce que j'avais vu d'elle m'avait inspiré dégoût et malaise. C'est pour ça que j'y retourne. Et ça se regarde le nombril et le propos tourne en rond, spectacle qui ne parle que de lui-même, mais j'étais bien installé dans la salle, j'avais une belle vue sur l'actrice qui se contorsionnait, parlait avec ses épaules, avec ses pieds, reprends mots pour mots les propos d'une enfant de 11 ans. Je serais capable de faire des choses de ce genre, acteur un peu contorsionniste, qui transforme son corps et questionne les limites, j'aimerais danser, voltiger comme un danseur de Philippe Découflé, à voir dans mes formations futures.

C'était ça aussi, la crise de sens. Par arrogance, je m'imaginai avoir peut-être le premier tour du CNSAD, et refaire un stage à l'ERACM. Je m'imaginai avoir le choix. Je ne me permettais pas d'imaginer que peut-être, à la fin de l'année, j'entamerais une sixième année d'étude d'acteur sans avoir d'école. Cette possibilité m'a heurté à un endroit de mon égo, une impression de chuter dans le vide, la peur. De ne pas « m'en sortir » dans ce métier, de ne pas trouver ma place, d'errer et de me retrouver comme tous ces jeunes qui sortent de deux ans de classe professionnelles et qui tentent vainement après de jouer dans des projets un peu intéressants. Moi face au mépris que je donnais aux autres qu'il fallait soudain que j'applique à moi-même? Et puis la réalisation, plus lente, de mes capacités réelles, et de la grande variété de possibles dans l'avenir. Quand je commençais à sortir avec Ates, je priais de seulement trouver une classe professionnelle, je n'envisageais même pas les écoles. Paris était un grand ailleurs auquel je n'aurais résolument jamais accès, et dont je me persuadais que je n'avais même pas envie de la découvrir. Je ne connaissais pas ton nom, Valentina, et j'étais incapable d'imaginer ce que notre rencontre pourrait bouleverser chez moi.

Il est petit, notre monde, étriqué dans nos têtes. C'est une ligne, l'avenir, que l'on suit ou que l'on casse, il n'y a pas d'autres possibles. Et pourtant, sur les grandes idées, c'est une constellation qui se fait dans ma tête. Certains disent « pensée en arborescence » mais c'est une expression trop petite face au ciel tout entier. La pensée chez moi n'a pas de troncs, pas de fondement, elle saute de planète en planète, d'étoiles en étoiles, je ne saurais la cadrer dans une seule direction. Et notre monde, tout autour, il fait pareil à plus petite échelle, nous recevons tellement d'informations dans une journée. En moyenne, pour moi, et je n'ose imaginer la quantité que ça peut prendre chez d'autres, une vingtaine de posts Instagram, plusieurs centaines d'images et de photos, quelques dizaines de messages, entre 3 et 10 vidéos YouTube plus ou moins intéressantes, que je regarde en mangeant ou pour me détendre, beaucoup, beaucoup, beaucoup d'informations. Ce flux qui distrait et qui pollue, il faudrait le réduire. Diriger l'information vers un thème, une idée, qui nourrira plus tard un projet, une pièce, un écrit, ou une quête personnelle. Je vais donc commencer à lister les vidéos YouTube comme je le fais déjà pour les films, les livres et les expositions, y ajouter les albums de musiques et les émissions de radio peut-être. Déjà, je sens quand le trop plein se fait, je ferme l'écran. Et quelle délivrance. Heureusement qu'il y a le théâtre aussi, le programme du TNS¹⁵⁷, qui me redonne un centre, mais si ce n'était pas le TNS, il faudrait que ce soit des projets que je veux faire, des pièces que je veux écrire, comme ça l'a fait ici pour Bobby. Etre capable d'écrire une pièce en 6 heures, je ne savais pas que je pouvais. Je ne savais pas que ça me ferait autant de

¹⁵⁶ [Le grand sommeil](#).

¹⁵⁷ Etant admis au second tour du concours du TNS, je dois désormais préparer une scène dialoguée de 7 minutes à partir d'un corpus imposé, ainsi qu'un parcours libre de 5 minutes au lieu de 3.

bien. Je pourrais en écrire bien d'autres. Mais une chose à la fois. Ecrire des poèmes de Zozo, voir les copains, être dans le présent, observer là les deux filles qui s'assoient en face de moi.

J'ai lu les pièces pour le TNS, encore 2 hier, les scénarios, et l'autre de Hakim Bah ce matin. Mais j'en reste à mon premier amour pour Tiago Rodrigues¹⁵⁸. Et je me réjouis, aussi, pour l'exploration à venir sur Léonce et Léna, cette écriture, ce désœuvrement, cette jeunesse, cette oisiveté tranquille, et quelle joie de jouer avec Kostia. Quel luxe de s'amuser comme ça, sur le Peer Gynt¹⁵⁹. La grande tendresse que j'ai pour lui. Ce texte que je connais encore si peu. Je jouis de ma jeunesse. Tellement de choses à découvrir encore. Je suis enthousiaste pour le travail. Et je m'attelle comme ça, à assainir ma vie et à retrouver mon centre, ce long travail, construire les fondations de la maison que je trouverais agréable à occuper, dans ma solitude. Pour que quelles que soient les déceptions, les petites portes dans l'univers qui se ferment, je garde l'oeil dans les étoiles et l'amour essentiel dans le coeur, que ce ne soient que des petites portes qui se ferment, et pas un monde qui s'effondre. Cesser de me balancer au-dessus du vide et de m'accrocher à des cordes trop fines pour soutenir mon poids, finir d'écrire SHE Lilly, aller vers le théâtre de la guérison. Foi dans le monde, foi en moi. Et je t'envoie en pensée, un peu d'amour pour toi.

22 avril

Je suis dans un restaurant chic du centre de Paris intitulé « La maison rouge ». Il y a un assortiment de plantes en plastiques au-dessus de moi, et une véranda qui donne sur Chatelet. J'ai pris un café à 2 euros 70 pour pouvoir me poser avec mon ordinateur en attendant Anna. Dans les enceintes du restaurant, il y a un remix glamour d'une chanson de Ashniko: « Deal with it », c'est une artiste punk aux cheveux bleus qui fait des clips érotico lesbien. Etonnant. Je me ballade dans Chatelet en jouant avec la canne du Peer Gynt. Kostia m'a fait visiter les alentours du JTN¹⁶⁰ après son passage pour le CNSAD. Il m'a montré la rue devant le lycée où il était avec Lola la Rocca. La barrière où s'adossaient les élèves populaires qui fumaient des clopes et le lampadaire où les enfants plus chétifs attendaient leurs parents. Le café, très noir, arrive avec un petit seau rempli de sachets de sucres, mais pas de chocolats ou de biscuits. Et des filles en crop top devant moi s'appellent « frère ».

Que je suis content de pouvoir travailler sur Emma Bovary.¹⁶¹ Ça crée des réactions très fortes chez les personnes à qui je dis ça. Un traumatisme d'école semble-t'il, j'en ai fait parti, de ces jeunes qui ont eu Emma Bovary au bac, en 2016. La question reposait sur la fin du roman, ce que l'on peut dire de Charles Bovary dans cette scène finale, où il vieillit tranquillement dans son jardin en pensant à la Emma qu'il a toujours tendrement aimé. J'avais eu 5 au bac de littérature. Je n'avais pas lu le roman. J'avais à l'époque une prof absolument détestable, l'autre oeuvre à étudier au bac c'était Oedipe Roi¹⁶². Elle nous avait fait voir le film de Pasolini. Et sans que je comprenne vraiment pourquoi à l'époque, elle nous faisait des grands pamphlet sur l'homosexualité de Pasolini, la présence de Ninetto¹⁶³ dans le film, et sa théorie que les homosexuels n'avaient pas traversés correctement leur phase oedipienne, d'où, selon elle, le choix de Pasolini de faire ce film. Sur le même ton, elle nous as parlé longuement de la recherche de pénis de Emma Bovary, le pénis manquant à toutes les petites filles, qui, si elles suivent leur nature, finiront par se

¹⁵⁸ Le corpus du TNS comprends deux textes de Tiago Rodrigues: Bovary et Catarina ou la beauté de tuer les fascistes.

¹⁵⁹ Avec Kostia, pour son second tour au CNSAD, nous travaillons tous deux une scène dans Peer Gynt de Henrik Ibsen.

¹⁶⁰ Jeune théâtre national. Salle de spectacle à Paris accueillant et accompagnant des anciens sortant du CNSAD et du TNS pour leurs premières productions professionnelles. C'est également le lieu que le CNSAD a choisi pour le passage de son deuxième tour d'audition.

¹⁶¹ J'ai choisi de travailler sur la pièce Bovary de Tiago Rodrigues pour la scène de 7 minutes demandée au second tour du TNS. La pièce est bien sûr inspirée du roman Emma Bovary de Gustave Flaubert, ainsi que des correspondances de ce dernier et le célèbre procès impliquant le roman à l'époque.

¹⁶² Pièce antique de Sophocle, reprise au cinéma par Pier Paolo Pasolini.

¹⁶³ Ninetto Davoli est un acteur connu pour avoir été l'amant de Pasolini et a joué dans une bonne partie de ses films.

consumer dans l'adultère à la recherche de cette pine manquante. Elle me révoltait cette prof. Aujourd'hui encore je ne comprends pas vraiment le fondements de ses théories.

Je suis au deuxième étage de la MC, près de la machine à café. La pièce est un peu sombre. J'ai pris cette table en verre et ces chaises trop petites pour me servir de bureau aujourd'hui. Tout le monde en passant me demande si je ne voudrais pas qu'on allume la lumière et je dis que non, cela me va très bien comme ça. C'est lundi matin. J'apporte un café et des petits chocolats à Marie. Je pense à ce que je pourrais t'offrir pour ton anniversaire. J'ai passé un chouette week-end, c'était les 15 ans de la Wet for me, la soirée lesbienne du moulin rouge, j'ai réussi à incruster Kostia parmi mes copines. Je m'étais dit que ce serait un endroit amusant pour recevoir ses résultats du CNSAD¹⁶⁴. Il y avait des super performances sur scène. Le garçon a tenu à sortir un billet froissé de sa poche pour me payer une vodka redbull. J'ai dansé sur scène avec une jolie Yasmine, on s'est échangées nos Instagram. Je lui aurais montré ainsi les filles dans la lumières oranges et violettes, passé la nuit à danser pour passer le dimanche à flotter. J'ai vu le soleil se lever sur Bobigny en rentrant avec une autre amie. Je regardais tout cela en pensant que ça ne m'amusait plus autant, mais que tout de même, nous étions là, avec mon amie à nous dire « il y a des meilleures soirées que ça » (et surtout moins cher), tout en réalisant notre rêve d'adolescence, une grande boîte de nuit remplies de personnes comme nous, des gouines, des trans, le joli garçon imberbe qu'on décide d'inviter, de la lumière, de la musique techno, et le printemps commence à peine. Je pense bientôt au soleil sur le parc des buttes chaumont, les festivals de musique, les squat et les concerts, dehors toutes les choses que nous pourrons faire dans la chaleur et le bruit. Je rêve dans l'instant et je m'allonge dans l'herbe, je dis à mon amie: « la vie, c'est une colline à Bobigny » et le ciel est bleu. Et ça me suffit. Ça arrive à me suffire désormais.

Côté livres, côté spectacles et côté films, dans un moment de tristesse, je saisis dans ma bibliothèque un recueil de Kae Tempest bien nommé « Etreins-toi », ça parlait des transformations de Tirésias¹⁶⁵. Homme qui devient femme qui redevient homme. « Si le plaisir sexuel se découpait en part, la femme en aurait 9, et l'homme un seul ». C'est un beau livre en bilingue anglais français, les sonorités, le travail de Kae Tempest se fait encore davantage entendre dans sa langue maternelle. Je l'ai prêté à Cassiopée quand elle nous a confiée son angoisse face au programme du stage de l'ENSATT qui venait de tomber. J'ai fini de lire « Et Dieu ne pesait pas lourd » de Dieudonné Niangouna, qui parle de ses aventures dans le monde djihadistes à la recherche de Saul Alioun, un DJ de génie qui met dans sa musique ska punk pour le club de Babylon, des messages entre islam extrémiste et extraits de la bible, il lui prête le roman de Mamie Mason et depuis Dido le cherche. Il dit, répète dedans: « prendre une photo c'est tuer », « écrire c'est tricher », je pense avoir compris pour la photo, sinon, je peux toujours le contacter à propos de l'écriture, à nouveau.

Vendredi, Lola nous invite à aller voir le spectacle de Sarah Oppenheim au théâtre Le colombier¹⁶⁶. C'est une belle salle noire avec au milieu, des petites maisons, l'encadrure d'une porte, des murs en bois, une fenêtre, un ventilateur et de la lumière. Une actrice nous raconte une expérimentation avec une grande chanteuse dans une belle véranda. Elle devient tour à tour sa grand-mère, elle-même petite, et sa mère. Elle joue avec les cailloux et le chant des oiseaux. Ça n'explique pas, mais ça raconte. J'ai noté quelques questions:

« Pourquoi seuls les oiseaux pourraient chanter? » et comment se fait-il que nous ne parlions pas en chantant, et est-ce que les autres animaux chantent quand nous ne les regardons pas?

« Combien de fois peut-on se perdre avant de se trouver? » Avons-nous le luxe de nous perdre

¹⁶⁴ Nous apprendrons ce soir là que Kostia, ainsi que Théo, May et Gédéon, sont tous les 4 reçus au 3eme tour d'audition du CNSAD.

¹⁶⁵ Personnage de la mythologie antique, proche de Oedipe.

¹⁶⁶ La pièce s'intitulait: « D'ici à demain ».

indéfiniment? Et sur un plateau de théâtre?

« C'est quoi la valeur des choses? » D'un caillou? D'un souvenir? Peut-on tout offrir? Et en dehors du capitalisme?

« Comment désapprendre la douleur? » Est-ce que souffrir est un apprentissage? Une transmission?

« Peut-on rester enfant toute sa vie? » Pousser des cris de joies et parler avec ses pieds?

« Combien d'autres peut-on avoir à l'intérieur de soi? »

Je regardais hier l'épisode 16 de Neon Genesis Evangelion. C'est un dessin animé japonais des années 90. C'est une quête que je me suis confié à moi-même et qui porte ses fruits. Evangelion, c'était une des oeuvres les plus chères à Bobby. C'est également un dessin animé très surprenant qui a eu un impact décisif sur la pop culture japonaise, il y a encore des lieux partout dans le Japon dédiés à ce dessin animé là.

C'est l'histoire de Shinji Ikari, 14 ans, qui devient pilote d'une machine de guerre, joyau technologique et dernier espoir pour la survie de l'humanité, une Evangelion. C'est une machine organique, qui nécessite une synchronisation parfaite avec un cerveau encore en construction, et le dessin animé nous donnera petit à petit des clés pour comprendre qu'on est loin d'un classique robot géant. Lui et d'autres adolescents doivent se battre contre des entités qu'on appelle les « Anges », dont on ne sait pas réellement la provenance, ni les limites dans les formes qu'elles peuvent prendre au combat. Le dessin animé traduit surtout d'une forme de dépression et de nihilisme propre à son créateur. Une incapacité totale pour les personnages d'être vulnérable les uns avec les autres et de pouvoir réellement communiquer. Shinji s'accorde à faire tout ce qu'on lui demande, ne se plaint jamais de rien, dit simplement « oui » quand on lui parle. Une fois dans sa chambre, il regarde le plafond avec des écouteurs dans les oreilles, avec le même visage d'enfant triste qu'il gardera pendant toute la série. Ils le disent, souvent, ce sont des enfants. C'est truffé de références à des ouvrages philosophiques ou religieux. Dans l'épisode 16, la machine qu'il commande prends possession de l'esprit de Shinji et communique avec lui, en prenant la forme de l'enfant qu'il était. L'ombre, l'ange, la machine, lui dit être lui, Shinji. Qu'il existe beaucoup d'autres Shinji, ceux qui évoluent dans l'esprit de Misato, de Asuka, de Rei, tous les autres personnages. L'enfant qu'il a été et l'adulte qu'il sera, et qu'ils sont tous lui. Ils sont tous réels. Des lignes droites et brisées communiquent entre elles sous la même identité, et je me promène dans Bobigny en pensant à tout cela. A l'illusion du soi.

J'observe mes propres pensées et je vois tout de suite les personnages que je me crée. L'angoisse d'anticipation invente un Judikaël colérique et manipulateur, un personnage fictif qu'on a pu me reprocher d'être, qui n'existe que dans le fantasme de ceux qui me vouaient de la haine, et néanmoins, le voilà dans mon esprit jouant une potentielle embrouille que je pourrais avoir à la boîte de nuit. Je mange des tartines au Nutella le matin et je pense à l'enfant qui dévore content sa brioche au Nutella avant d'aller à l'école. Ma pensée, et ma vision de moi-même, se trouble avec les paroles de toutes les personnes que j'ai rencontrés. Nous sommes des créatures douées d'empathie et parfois, en voyant un homme marcher vite avec le regard sombre dans la rue, je deviens sombre moi aussi. Je rougis quand je croise le regard d'une jolie fille qui me sourit. Je m'arrête soudain au milieu du trottoir pour regarder le ciel, je reste parfaitement immobile à cet endroit de la rue pendant quelques minutes. Les voitures s'arrêtent et se demandent pourquoi, qu'est-ce que c'est que ça, dans ces rues qui ne sont faites que pour passer, il y a une personne seule qui s'est arrêtée et qui ne fait rien. Et cette image prendra place dans l'esprit de quelqu'un d'autre qui lui aussi un jour, peut-être, s'arrêtera au milieu d'un trottoir pour voir ce que ça fait. Et je vais dans le théâtre en disant bonjour, et je suis le mouvement des corps dans la boîte de nuit, et je suis un parmi les autres. Et je pense que je, n'existe pas. Que nous sommes, esprit, conscience collective. La somme de tous les hommes, et dans le même instant, un seul corps, un seul esprit qui se promène sur

la terre. Parce que c'est plus commode, peut-être. Et je pense à l'âme et la conscience. Et je termine le journal de cette semaine et me prépare à gentiment retourner au travail, content de revoir mes camarades et de porter les mots de quelqu'un d'autre.

A très bientôt Valentina,

28 avril

Je suis dans ma chambre à Bobigny. Il y a du soleil. Je recherche sur internet les différentes possibilités à ma portée pour des résidences d'écritures. Il y en a beaucoup. Je connaissais les mots clés pour chercher, Artcena principalement, ont un annuaire tout prêt sur leur site internet répertoriant toutes (?) les résidences d'écritures théâtrales de la francophonie. Si je cherche, il doit aussi y en avoir pour la poésie, et les croisements possibles avec les arts plastiques. Certaines prennent les débutants, font des résidences « découvertes ». La plupart cherchent des auteurs publiés, de préférence deux fois, et c'est bien compréhensible. Je regarde dans mes placards, je n'ai pas grand chose à montrer au final. Ce journal n'existe que dans ma collaboration avec toi Valentina, tout pourrait s'y résumer à ce poème de Pasolini: « Ce n'est qu'aimer et que connaître qui compte, ni d'avoir aimé, ni d'avoir connu... »

J'ai passé la semaine à chercher du temps, de l'espace à moi pour travailler sur SHE Lilly, ma pièce sur Bobby, mes idées à propos de Dieu et d'Elon Musk, ou même totalement autre chose. Une mouche m'a piquée, on pourrait dire, et dans cette introspection vers laquelle je suis sans cesse renvoyé, cette observation anxieuse du monde et cette quête dans le travail théâtral, l'écriture m'apparaît comme la conclusion logique et la promesse de mon indépendance et de ma maturation artistique. Cependant, je ne lis pas beaucoup ces temps-ci. Je suis quelque peu tombé dans une légère mélancolie. Il y a le travail, les concours qui approchent, le confort de ma chambre, et pourtant un sentiment d'ennui qui plane sur cette riche existence. Est-elle si riche? Oui, j'ai la chance de parler avec des gens intéressants tous les jours. Répéter les mots de Emma Bovary, des films de Francis Ford Coppola à volonté, un théâtre pour m'accueillir, des amis, des camarades. Tout est très bien rangé, et le travail avance à son rythme. Le texte est su, répété, exploré, tissé soigneusement autour de mon sensible. La scène de Léonce et Léna m'a causée des doutes, mais je les ai repris en main à l'apprentissage. Il me manque un genre de cadre. Après le chant avec Catherine, j'étais dans les couloirs, donnait quelques répliques papier en main, glissait un coup d'oeil sur les camarades et leur travail, retournais réviser un texte, écrire quelque chose dans mon carnet. Je ne dessine plus non plus. Il faut guetter pour trouver le moment propice. C'était les vacances pour beaucoup d'autres que nous. Mais c'est maintenant qu'il arrive, le soleil sur Bobigny.

Ce matin j'ai préféré rester chez moi. J'ai trouvé le moment pour écrire un peu et retranscrire sur l'ordinateur mes plans pour la version finale de SHE Lilly. Celle qui fera recueil et performance, celle qui me permettra cet été de faire un beau dossier pour envoyer aux éditions Al Dante. Et commencer un nouveau projet. Il n'y a pas d'urgences à avoir, j'imagine, je suis jeune et j'ai tout mon temps pour finir mes écrits et plus tard, m'intégrer dans ce petit monde des résidences. C'est les écoles de théâtre d'abord que je cherchais, mon objectif premier. Mais une chose que j'ai apprise cette année, c'est que ces concours sont bien peu de choses pour y reposer toute mon activité artistique et m'offrir la stabilité que je recherche dans le travail. C'est peut-être bien une nouvelle vie, et une nouvelle routine, qu'il faut que je façonne.

Je suis allé voir Augures¹⁶⁷ mardi à la MC. J'y suis allé avec Anna et sa metteuse en scène Léna Osseyran, sur le spectacle que nous travaillions ensemble, Cartographie d'une nuit¹⁶⁸. Ça fonctionne bien pour eux, le spectacle jouera à Nancy le 1er juin pour la finale du prix de la création étudiante, ils ne sont plus que 4 compagnies sélectionnées. Léna est libanaise, ça fait 4 ans qu'elle est en France, elle fait un master de

¹⁶⁷ Spectacle de Christèle Khodr.

¹⁶⁸ Spectacle où joue Anna, mis en scène par Léna Osseyran dans le cadre de la compagnie La nuit sera feu. J'ai participé à l'écriture première du spectacle l'été d'avant.

recherches créations. Les deux actrices du spectacles, Hanane Hajj Ali et Randa Asmar, sont deux grandes dames du théâtre libanais, travaillant respectivement à Beyrouth Ouest, la partie musulmane, et Beyrouth Est, plus mixte et catholique. Mais elles ont toutes deux connues la guerre. Ce qu'elles appellent « la guerre », un gros tas de guerres, de morts, de bombes et de conflits, qui ont ponctué leurs 30, 40 ans de carrière au Liban. Le spectacle comprends deux chaises et quelques paillettes. Elles y parlent de leur père et de la difficulté pour leur famille d'accepter leur métier, des hommes qu'elles ont connus, des rôles, des spectacles et des mythes qui les ont marqués. Elles rient, elles s'enlacent, elles rejouent certaines scènes, c'est la première fois qu'elles sont ensemble sur un plateau, pourtant il est en France, ce plateau. Et dans la salle qui n'est pas bien pleine, il y a beaucoup d'exilés libanais qui sont venus de toute la France pour les voir jouer. C'est un beau spectacle, lumineux et émouvant, qui marie ensemble la grande histoire du pays et la petite histoire de ces deux actrices, qui terminent en se souriant. Léna avait amenée un bouquet de fleurs et en a distribué aux actrices et à toute l'équipe du spectacle, qu'elle connaissait, et qu'elle nous a présentés. Ça intéresse toujours les gens de savoir qu'il y a des jeunes comédiens cachés ici, dans une petite loge entre plusieurs étages. Sur la terrasse qui nous sert de fumoir, j'ai peut-être rencontré Gisèle Vienne. Je n'ai pas osée lui demander. J'aime beaucoup son théâtre à elle, Gisèle Vienne, et on m'avait dit qu'elle travaillait en salle de lecture, et il y avait son nom sur les portes. Mais entre les quelques mots qu'elle échangeait avec son acteur, elle jetait des regards intéressés vers nous, qui parlions de nos concours et du TNS et du CNSAD. On s'enlace avec Gédeon. On se parle du bonheur et de la vie avec Théo. Kostia m'invite dans un restaurant de couscous avec quelques uns de ses amis pour fêter ses bons résultats au CNSAD. Et nous chantons. Les gens sont, joyeux.

Il y a du travail et un cahier rempli de noms de films et de livres, de portes ouvertes sur d'autres fictions et d'autres imaginaires, d'autres visions et d'autres univers. Il suffit de tendre la main. Il suffit de les saisir. Je manque tout simplement d'envie, de désir. Je ne sais pas par quel bout prendre la suite de mon avancée.

J'ai terminé de regarder Evangelion ce matin. C'était ça mes vacances. Les 26 épisodes du dessin animé et les deux films. Neon Genesis Evangelion, pour l'évangile de la nouvelle genèse. L'auteur n'est pas catholique, c'est simplement un curieux, qui a lu Platon, Freud, Lacan, le nouveau testament, Schopenhauer et beaucoup d'autres. Ça ne parle de rien d'autres que de sa dépression et en même temps, ça part sur des univers vastes et insondables de l'inconscient. Cela fait parti de ces oeuvres, comme celle des grands auteurs, où le sujet n'est qu'un prétexte. Où le résultat devient petite matrice de l'univers, échantillon du réel, contenant en lui-même le big bang. Une série d'animation japonaise, généralement, c'est financé pour 12 ou 24 épisodes. On a reproché à la série d'avoir ré-utilisé beaucoup d'images sur les deux derniers épisodes, c'est tout simplement parce qu'ils ont été fait sans financements. C'est presque un montage, réalisé par le scénariste, tout seul, pour donner à son histoire la fin qu'il lui destinait. Et il n'est plus question de robots géants, de guerre entre plusieurs nations ou de science fiction. C'est l'acceptation par le héros de son impuissance, et la fusion mentale et physique qui opère avec tous les autres êtres, c'est un big bang. L'un des films est une version condensée de la série, où on a remis des extraits du dessin animé dans un ordre différent. Le dernier est une fin alternative, pour plaire aux exigences de productions, et donner une conclusion guerrière à l'histoire pour ceux qui l'attendait. Et néanmoins, une conclusion qui passe par la destruction, la mort puis la renaissance et des images christiques. Dieu a fait l'homme à son image et l'homme souhaite re-crée dieu à son image. L'homme invente la machine. L'homme crée des machines capables de calculer plus vite qu'avec n'importe quel autre outil. L'homme crée un objet qui tient dans sa main et qui peut servir d'extension de son propre cerveau, connecté au savoir mondiale, bénéficiant de tous les logiciels permettant son rappel constant au virtuel, pour l'efficacité qu'il propose. Nous avons tout construit autour de ce fantasme et nous sommes désormais enchaînés à la machine. La machine qui roule vite, la machine qui parle sur de longues distances. L'homme réinvente l'homme. Et nous sommes humains désormais, dans la machine. C'était une belle quête, que de re-visionner toute cette série. J'en avais presque envie de contacter le créateur, qui doit être un japonais sur-booké, il y en a beaucoup, des fans de cette série. Et je ne suis pas un grand psychanalyste ou savant qui pourrait apporter quelques éclairages nouveaux sur son oeuvre. Je suis tout juste un petit artiste. Qui recherche et qui attends.

Dans le spectacle Augures, sur le Liban, l'actrice disait: « A la fin du spectacle, ce qu'il reste c'est les acteurs. »

Et que deviennent-ils, les acteurs, quand il sortent du plateau? Et les spectateurs alors, disparaissent-ils? Et les légendes de nos spectacles du passé que l'on ne verra plus, qui, alors, les fera subsister? Sinon cette grande conscience collective qui nous réunit et qui façonne tout cela qui nous entoure. Cette conscience collective dont on attends encore qu'une machine puisse lui donner véritablement corps. Le vaisseau de l'âme, dans son élévation et non dans sa singerie? Je pourrais bien lire le livre rouge de Carl Jung maintenant.

Au plaisir de bientôt te revoir,

Vendredi 5 mai

Me voilà de nouveau dans un train. J'aime les trains. Je suis content d'être de nouveau dans un train même si ça coûte très cher. J'étais anxieux tout le temps d'avant de prendre le train. D'arriver à l'heure et de trouver à manger pour le train. En comparant les offres, j'ai voulu me payer un pokebowl, ils en avaient dans une vitrine à 10 euros 90. Mais on ne pouvait pas juste acheter ceux qui étaient dans la vitrine. Il fallait faire la queue devant une petite machine où défilaient des clients anxieux qui comparaient les offres sur la machine pendant longtemps, avant de laisser place au suivant, pour commander les plats qui étaient déjà prêts dans la vitrine, et que trois travailleurs, dans un espace d'environ 2 mètres carrés, faisaient à la chaîne. Ils parlent fort entre eux d'affaires de vaisselles et de copines, la vitrine qui nous sépare n'est pas bien haute, mais quel intérêt de saluer ou de rentrer en communication avec la foule à la tête baissée sur ses écrans de téléphones, jusqu'à s'avancer lentement vers un autre écran pour commander la nourriture. J'ai fini par prendre une soupe à 5 euros 90. Je cuisine, quand je suis dans le confort de chez moi, et redevenir végétarien m'a redonné de l'appétit.

Je regardais aussi, dans la gare, les boutiques de vêtements, toujours à la recherche d'une robe noire. Je la voudrais longue, avec une jupe ample telle celle des derviches tourneurs, mais néanmoins échancrée en haut, entourant délicatement la poitrine avec de fines bretelles.¹⁶⁹ C'est exagérément difficile, de trouver une simple robe noire. Je crois que le capitalisme ne réponds pas à des besoins, elle se propose seulement d'en créer, de ces besoins inutiles qui nous polluent l'esprit et la machine de fabrications des désirs. Qui nous proposent des plats exotiques et raffinés à tous les coins de rues, plus facilement qu'un repas nourrissant et économique. Cela est plus profitable au marché, sur cela repose tout le système. Je ne désespère pas, néanmoins, de trouver ma robe noire de derviche. Et dans le pire des cas, je pourrais la coudre. J'espère cela, l'année prochaine, être pris quelque part et me prendre un appartement plus grand où je pourrais avoir une machine à coudre, puisque je sais faire.

J'eus à nouveau cette semaine des afflictions et angoisses narcissiques et inutiles, liée encore et toujours à ce sentiment de solitude résolument fondamentale, et au travail théâtral. J'ai perdu mon cap et j'ai perdu confiance, pendant quelques temps, un manque de motivation grandissant et une impression générale de « A quoi bon ». A quoi bon l'art et à quoi bon les concours, à quoi bon les soirées et à quoi bon les relations, si elles sont toutes destinées à se finir dans l'abandon et la souffrance. J'ai passé la journée de lundi dans la manifestation, seul¹⁷⁰. J'ai traîné sur la place République, comme d'habitude, ce doit être le printemps, deux hommes m'ont accostés avec ce traditionnel « cigarette tu vas bien tu vas où comme ça », et sont partis sans dire au revoir en entendant ma voix, l'un avec une mine de dégoût, l'autre en riant.

¹⁶⁹ Je cherche une robe noire pour servir de costume à Emma Bovary, pour mon prochain passage au TNS. Gustave Flaubert ayant conçu mentalement son roman pendant un voyage au moyen orient, où il avait rencontré avec extase des derviches tourneurs, et ayant été personnellement en relation avec un homme turc m'ayant parlé longuement de ces mêmes derviches, je cherchais une robe qui puisse s'en inspirer.

¹⁷⁰ Manifestation du 1er mai, dans un contexte de grèves et de révoltes contre la réforme des retraites.

Alors je suis allé dans le pink bloc, là où se rassemblent les trans et les homosexuels. J'ai eu du mal à le trouver. Impossible, dans une manifestation, de demander son chemin. Il n'y a pas d'organisation qui recense les différents cortèges, chacun sa cause, chacun son combat, certains marchent comme ça avec des pancartes d'hommes sandwich pour sensibiliser à un génocide ignoré, un parti de travailleurs étrangers, un appel au rassemblement communiste dans l'une des milles organisations communistes, distribuent tous des pamphlet contre Macron et la réforme des retraites, tous différents, tous pareils. Dans le cortège queer rose, on ne revendique pas grand chose. La justice pour les personnes transgenres et intersexes on les amène dans d'autres manifestations. Ici on crie: « Macron, Macron, on t'encule pas, la sodomie c'est entre amis », « les daddys dans la misère, les twinks dans la galère, de cette société là, on en veut pas » et le fameux « la retraite, à 20 ans, pour baiser il faut du temps ». Et surtout on danse devant des gros caissons. Il nous reste cela.

J'ai navigué comme ça plusieurs heures dans la manifestation. Entre Christèle Kodhr, la metteuse en scène de Augures que j'ai croisé par hasard, Kostia accompagné de sa copine et sa famille, et Loanne, Chloé, Thomas, Lison, Rosiane, tous ces gens que je rencontre par hasard. On parle ensemble une petite heure, passions, travail, habitudes, consommations, sujets divers, je tire à qui veut les cartes de tarot dans l'herbe, on s'échange des contacts Instagram et nous ne nous reverrons jamais. On ne parle pas vraiment de la politique. Il n'y a rien à en dire. Nous sommes tous d'accord, et nous ne ferions que tourner en boucle autour du capitalisme, de la droitisation de notre pays, de notre impuissance démocratique. Les gens préfèrent faire la fête. Canettes de bières et pétards pré-roulés, fanfares et grosses enceintes sur les camions. Nous tournons en rond. Et en suivant le soleil et le corps collectif que nous faisons, je me suis retrouvé place de la Nation. J'ai discuté avec quelques personnes et quand je me suis relevé, la place était hermétiquement encerclée. Un immeuble brûlait, des affrontements étaient en cours de l'autre côté de la pelouse. Tout autour de nous, deux rangées compactes de CRS empêchait quiconque de sortir. Et il y avait de la musique. J'ai croisé le regard d'un percussionniste en sueur, qui tapait sur son djembé dans une transe démente. Et tout le monde dansait autour. Il n'y avait pas de musique électronique, il n'y avait que ce djembé et des corps en extase. Je n'avais plus de batteries dans mon téléphone. Je pensais qu'en essayant de sortir de la place j'avais toutes les chances d'être interpellé. Je me suis rapproché des corps et nous avons dansé, sous le soleil, au milieu des policiers qui s'avançaient avec leurs armes et boucliers. Au dernier moment seulement, une partie du groupe s'est échappée, et en les suivant, j'ai réussi à m'enfuir par une bouche de métro où nous nous sommes tous dispersés dans les nombreuses directions des souterrains. Sur le quai où j'étais, la police est descendue et a arrêté 2 personnes. Je ne sais pas ce qui est arrivé à ceux qui sont restés à danser sur la place. Nous ne faisons rien d'autres que de danser. Voilà tout ce qu'il nous reste.

J'arrive à nos séances juste à l'heure dite ce qui veut dire en avance, et je danse. Mon corps m'appelle dans mon miroir, il m'appelle dans ma chambre et dans la rue et dans le théâtre et il exige que je m'étire et que je danse. Dans le métro tout à l'heure en allant à la gare, je sentais ce feu, cette agitation, cette nervosité, qui me demande de danser, de tendre les bras, de m'étirer, mais je ne peux pas. Je me sens bien quand je danse, même si mes mouvements sont limités, non pas par ma force physique ou ma souplesse, mais par mon registre limité de connaissances, dans mon corps, la différence qui fait que je ne suis pas un danseur comme Gédéon ou Simon, Baptiste aussi dans une certaine mesure, parce qu'ils savent suivre l'impulsion de leurs corps jusqu'au bout du geste et moi non. Je suis encore fracturé en morceau et noyé de stéréotypes d'à quoi ressemble une danse « jolie » que je m'oblige étrangement à suivre.

La confrontation au plateau avec Bovary a été difficile. D'abord, parce que mes fantasmes de jeu devaient se heurter au travail et je m'étais excessivement attaché à un ton d'affectation dans la voix que je ne pouvais plus garder. Jusque là tout est normal, erreur banale. Ensuite, parce que le deuxième jour, je me retrouvais face à ta parole et celle de May, de Océane et de Baptiste et vous aviez tous l'air d'avoir beaucoup de choses à dire sur cette figure, largement étudiée, largement diffusée, Emma Bovary est peut-être une des héroïnes les plus mythiques de la littérature française. Je sais tout cela. J'ai déjà parlé ici

de la professeur que j'avais à l'époque, Madame Neel. A l'époque, je n'aurais jamais lu un roman si c'était elle qui nous demandais de le faire, rien que pour le principe, il était hors de question que je le lise. Je suis en train de le lire maintenant. Je m'extasie devant cette longue préface où il est question des voyages de Flaubert en Orient précédant l'écriture. Maintenant, j'ai plaisir à faire mon étude sur ce roman, cet auteur, ce personnage, mais ce mercredi là, cette perspective me désespérait. C'est à nouveau ce profond sentiment d'illégitimité intellectuelle qui prends le dessus. Je me sentais piégé dans la vision de tous les autres sur ce roman. Je me sentais misérable de ne pas pouvoir adhérer à la vision académique sur cette oeuvre, et en même temps, je n'avais pas de parti pris suffisamment fort pour pouvoir me défendre seul, au plateau, sur ce texte, pas encore. J'étais terrorisé à l'idée de parcourir les librairies pour tenter de trouver l'exemplaire où il y aurait, à la page 92, la conversation de Charles plate comme un trottoir de rue.¹⁷¹ Je l'avoue, je vais le moins possible dans les librairies, j'ai un sérieux problème avec les librairies. A Caen, il y a le café librairie Mémemoranda, que tu connais peut-être, avec des murs remplis de livres, il y a le bal des ardents à Lyon, j'irais sûrement faire un tour au Le Failler de Rennes ce week-end pour acheter la pièce de Tiago Rodrigues. Il m'est arrivé, à 2 ou 3 reprises, de faire des malaises dans ces grandes librairies. En regardant les étagères, une angoisse terrible me prends face à la quantité de livres que je ne pourrais pas lire, la sensation de crouler sous une immensité de phrases qui pourraient toutes devenir déterminantes pour moi, mais que je ne pourrais pas consulter toutes. Désormais, je n'y vais plus qu'avec un objectif clair en tête. Librairies ou bibliothèques, je ne flâne pas, je ne fréquente qu'un seul rayon à la fois, poésie ou théâtre, ils ne sont généralement pas très grands. Il me semble impossible pour l'instant d'acheter un livre d'art par exemple, de ces grands livres avec les belles peintures et les photographies. Parce que je n'en possède pas encore, et qu'ils sont donc tous vierges de moi, je n'ai aucuns chemins à suivre dans ce domaine. Pour m'affranchir de cette peur, il faudrait que je reste une nuit dans une bibliothèque ou une librairie. Que je déverse par terre tous les livres, que je dorme dessus, et que je prennes le temps, d'une nuit, tout le temps du monde pour feuilleter et flâner sans angoisses. Il me semble l'avoir fait une fois à la bibliothèque universitaire de Rennes 2. J'avais médité une petite heure, assis par terre, face aux pièces de Brecht. Et aujourd'hui encore, je crois que je n'en ai pas lu réellement une seule.

Et finalement, ce qui m'a redonné du coeur, ce qui m'a redonné du sens et du corps à l'ouvrage, ce n'est pas l'expression glacée de Isabelle Huppert¹⁷² ou les candidatures que je rédige pour des résidences d'écritures. Bien sûr, ce qui m'a sauvé c'est l'amour et le désir. Derrière tout ce sentiment avilissant de solitude, s'étendant jusqu'au désespoir existentiel, il n'y a au fond qu'un banal besoin de se sentir aimé et désiré. Je sors avec Anna le soir, et nous avons un respect et un amour l'une pour l'autre. Je pense qu'elle a du génie. Elle pense en voir chez moi. Nous échangeons en grande longueur sur la vie, la mort, le désir et la souffrance dans les bars sympathiques que nous trouvons à Châtelet. Nous suivons les signes que nous trouvons, partout où je la suis, nous voyons des chevaux blancs. Et nous parlons et je la conseille. Elle trouve enfin sa stabilité, pense à son avenir l'année prochaine, comme moi, s'extrait de la valeur que nous donnons aux concours en écrivant et en travaillant sur ce spectacle qu'ils joueront au tremplin étudiant. Je ressens pour elle ce grand amour partagé, celui de deux soeurs ou simplement de deux précieuses amies, et nous nous parlons, à volonté, par messages et dans la vie. Il y a l'amour que j'ai pour toi et ta passion et tout ce que tu nous transmets et tes rires et tes sourires de petite fille et ton engagement infaillible vis à vis du plateau, vis à vis de nous. J'écrivais aujourd'hui, dans mon carnet, pour toi qui te demande sans cesse si tu es artiste, professeure, metteuse en scène, je me disais que peut-être tu étais sage-femme. Parce que tu nous donnes la possibilité d'accoucher de nous-même, et que tu as en toi cette sagesse, cette intelligence fondamentale, et la capacité de dire les choses directement. Bien sûr un accouchement ne se fait jamais sans quelques douleurs, ces douleurs que tu as l'air de craindre tant chez tes jeunes acteurs. La vie c'est souffrir, tant pis, il y a tant de violences insidieuses, invisibles, qui font des dégâts tellement plus violent. Il est difficile d'être lucide vis à vis de soi-même, il est douloureux de

¹⁷¹ Référence au texte de Tiago Rodrigues, faisant lui-même référence au roman de Flaubert.

¹⁷² Dans le film « Madame Bovary » de Claude Chabrol.

mûrir et de grandir. Il y avait cette fille que j'avais rencontré quelques fois, une amie de Nathanaëlle, une étudiante en philosophie, prodigieusement clairvoyante, qui m'a dit directement un jour que j'avais l'air d'être quelqu'un d'égocentré, manquant totalement d'écoute et réfléchissant beaucoup trop par l'émotionnel, elle avait touchée très juste, et ça m'avait fait du mal sur le coup. Mais ses paroles me restent toujours en tête et je cherche ces jours-ci à lui écrire une lettre, puisqu'elle m'avait aussi confiée cette mélancolie fondamentale qu'elle avait et que je pense pouvoir comprendre aujourd'hui.

Je crois que je me préparais à l'échec, en quelque sorte, sur le concours du TNS et de St Etienne, mais aujourd'hui j'ai confronté directement ces angoisses au plateau, pour me rendre compte bien sûr qu'il n'y a aucunes catastrophe, au contraire. Et je commence à approcher autant de l'extase de Bovary que du désespoir de la nourrice¹⁷³, sans trop de difficultés au final.

Voilà un compte rendu rempli d'angoisses et de joies bien ordinaires.

Et au plaisir de très bientôt te revoir,

Jeudi 18 Mai

Je suis dans un train pour Rennes en première classe. Les sièges sont larges. Je suis allé me prendre un thé au bar, on m'a donné un chocolat avec. L'emballage représente une petite alsacienne qui me fait un clin d'œil.

Sitôt rentré de Strasbourg, déjà reparti.¹⁷⁴ Quand ce tournage sera fini, ce sera St Etienne. On tournera de nuit, parfois. On aura des chambres individuelles dans des bungalows. Je n'ai encore jamais fait de tournages professionnels. Je regarde Sohan et Mélo, les autres acteurs devant moi, retoucher leur texte, préparer les propositions qu'ils feront sur le plateau. J'espère que je serais à la hauteur, une fois sur place.

Maintenant que le TNS est passé, j'avoue être un peu perdu. Tout ce que je lisais et regardais était en lien avec Emma Bovary. Mes pensées, mon énergie, mon travail, tendait toujours vers cette figure. Zozo était plus accessoire, Zozo, ce n'est que de la joie, que du plaisir de partager. Bovary, c'était le bouleversement, la question sinieuse, en fond constant, comprendre, la félicité, la passion, l'ivresse¹⁷⁵.

J'ai désiré cette figure et j'ai joué cette figure. Et le travail est maintenant passé. Je suis dans un train qui file, un autre, vers des ailleurs que je ne perçois pas encore.

Nous percevons tous la fin de l'année arriver. Comme des écoliers, nous regardons le printemps passer, l'été commencer à s'installer, en nous demandant ce que nous ferons pendant les vacances. Je n'en ai encore aucune idée. Ma vie est un tourbillon dans lequel je me laisse prendre, dans lequel j'aime me laisser prendre. Parce qu'il m'évite de prendre des décisions, de faire des choix, de me projeter.

Je veux me jeter dans le soleil qui passe par la fenêtre. Je veux, au matin, quand je suis avec mes amours, pouvoir y rester, encore un peu. Je veux voyager, faire des festivals, rencontrer de nouveaux visages. Parler sans fin aucune de la vie, de la mort, de la souffrance et du désir, avec des personnes qui sauront ce que ces mots veulent dire.

¹⁷³ Pour le second tour de la comédie de St Etienne, après un long travail infructueux sur Léonce et Léna de Büchner, je travaille finalement La Nourrice dans « Phèdre » de Sénèque.

¹⁷⁴ Je viens de passer le second tour du TNS. Quelques temps auparavant, nous apprenions que Théo, May et Gédéon ont tous les 3 été reçus au CNSAD à l'issue du 3eme tour de l'audition. En conséquence, ils décident de ne pas se présenter aux autres concours. Cassiopée a également été reçue à l'ENSATT à l'issue du stage.

¹⁷⁵ Référence au texte.

Quelle prodigieuse liberté devant moi, qui me semble parfois pourtant comme un gouffre béant s'ouvrant à mes pieds. J'ai mes écrits. J'ai ma famille et mes amours. Je les retrouverais, un jour. J'écrirais sûrement peu aujourd'hui, parce que ces questionnements existentiels qui me transpercent à chaque fois, ces réflexions là, qui n'ont pas besoin d'être anxieuses mais au contraire, sujettes à la rêverie, je doute de leur place dans un journal comme celui-ci. Il faut que je trouve de nouveaux angles. Que je dessine le travail que je veux accomplir et la vie que je veux mener. Que je fasse des choix qui iront dans mon sens, à moi. Ces rêveries là, je me laisserais me perdre dedans sans ton regard.

L'année, doucement, se termine.

Tout est beau. Tout est radieux. Je n'ai qu'à regarder le paysage défiler par la fenêtre.

La seule question que je peux me poser et qui nécessite véritablement une réponse:

« Quel est mon désir? » et « Comment l'obtenir? »

A très bientôt Valentina, je te souhaite du soleil et de l'amour en Italie, là-bas où je ne te vois pas.

Vendredi 26 mai

Un grand canal passe sous la fenêtre. Le temps est radieux. A nouveau le ciel est grand, et la lucarne, petite. Devant moi Kostia lit une pièce de David Léon. J'ai Jean-Luc Lagarce dans mon sac. May s'est enterrée sous son écharpe pour dormir contre la fenêtre. Nous nous sommes salués seulement très brièvement. La joie peut-être, viendra plus tard. Puisque nous ne rentrerons sur Paris que vers 23 heures ce soir, nous aurons peut-être l'occasion de prendre un verre. Savourer ces instants de soleil et de rêves ensemble. L'on ne m'a dit que du bien de ce concours de St Étienne. Anna a peur d'espérer. Je lui ai dit, tout au contraire, qu'il faut les prendre, ces opportunités, de rêver et d'oublier. Sinon, qu'est-ce qu'il nous reste? Sûrement ce beau soleil. Et le temps qui se dilate sous nos paupières, pour retrouver sur le plateau du théâtre sa consistance initiale.

Je rentre du tournage. C'était un beau travail. J'ai beaucoup appris. Nous étions une belle équipe, d'une vingtaine de personnes, chaque jour et chaque nuit sur le plateau de tournage, pendant environ 12 heures. J'ai découvert ce que c'était d'être, ainsi, non plus sujet, non plus être sensible, seulement, partie du rêve, projection du réalisateur, composante de l'image. Et c'est un beau métier, quoi que différent de celui que je connais. Il y avait deux ingénieurs du son, Lionel qui me demandait de relever ma chemise pour me poser les micros, Ruan-Lucas qui tenait sa perche à bout de bras, juste au-dessus de nos têtes. Des professionnels de la lumière et de l'image, de la caméra et de tout le matériel technique utilisé sur le tournage. J'ai posé, en informel, beaucoup de questions. Sur leur métier à chacun, le rapport qu'ils avaient à leurs appareils. Ça m'intéressait. Voilà des hommes machines, sensible pourtant, qui perçoivent le monde à travers l'objectif, qui consacrent leur vie à la maîtrise technique de leurs appareils, tout ça pour arriver à ce moment, où l'on court de prise en prise, où chacun retient son souffle aux moments importants, tout ça pour que moi, ici, la lumière soit bien captée par mon visage, les retouches sont faites au niveau du maquillage et pour que Louise, que je jouais, prenne vie. Pour que le rêve du réalisateur soudain s'anime, chaque détails précaires et précis, cela ne dure qu'un instant que l'on capture sur du film.

On voyageait à l'aller en première classe. La maison dans laquelle j'étais logé était plus grande que tous les appartements que j'ai pu habiter. Mousse nous préparait de très beaux repas, avec entrée, plat chaud, fromage et dessert, du vin sur la table, et sur le tournage, il suffisait de demander à l'une des trois personnes qui étaient là pour satisfaire nos besoins, pour qu'on nous amène un gâteau, un café, un verre de coca, un plaid parce qu'il fait froid. C'était ma principale difficulté, le costume qui avait été décidé pour moi était beaucoup trop léger pour passer des nuits sur les plages de galets de Bretagne, dieu merci

pour les ceintures chauffantes. Nous fumions des cigarettes à la sauge et nous buvions des bières sans alcool, « rien n'est vrai, tout est faux, c'est du cinéma », que me disait Alix l'accessoiriste. Son compagnon, Ronan, qui peignait la fresque au début du film, me racontait ses voyages en Indes et en Thaïlande, qu'il aurait rencontré là-bas, un Judikaël au crâne tatoué qui lui parlait de géométrie sacré. Moi aussi j'ai envie de voyager, prendre un sac à dos simplement et partir, laisser le temps à la rencontre, vivre.

Du côté finance, j'ai gagné 750 euros en 5 jours sans même avoir à acheter à manger, et il semblerait que le film a déjà été vendu à France 3 et aux chaînes de télé, ce qui donnera lieu à la distribution de droits de diffusions intéressants. Le travail a été fait, tout ce qu'il me restera à faire dans l'année qui arrive sera d'en récolter les fruits.

Le train avance. Par intermittence, Baptiste, Kostia, May et Océane, s'inclinent sur la table, se couvrent avec leurs vestes. Le temps est toujours radieux. Je bois un café. Pendant le temps que j'avais cette semaine, je me suis baladé entre plusieurs livres. Les Insomnies de Ingeborg Bachmann, Emma Bovary, Jean-Luc Lagarce, Julian Beck, sans être vraiment capable de fixer mon intention sur un seul. J'ai questionné à nouveau mon désir pour le capital, en regardant les fringues de marques des autres acteurs. Je parcours mon carnet, je fais des listes, je fais le point. Je cherche mon prochain travail, mon prochain désir. Je suis heureux de me dire que je suis désiré, que j'irais faire le stage du TNS¹⁷⁶, et que j'ai plu à Caroline Nguyen¹⁷⁷ sur une figure, Emma Bovary, qu'elle a visiblement beaucoup travaillée. Il y a cette fille, Zélie Hollande, juste en dessous de moi dans la liste, dont j'ai commencé à suivre le travail après le premier tour. J'aime ses dessins et ses photos, il y a quelque chose qui me touche chez elle, et je me suis permis de lui envoyer un message, elle habite à Tours et elle aimerait qu'on se rencontre, même avant le stage. Avec tout ça je n'ai pas beaucoup travaillé pour le concours de st Étienne, tout juste quelques italiennes face à la mer, sur cette pointe du bout du monde tout à l'ouest de la Bretagne. Je suis en forme, j'ai confiance dans le travail qui a été fait, ma tâche ces jours ci ne consiste à rien d'autres que d'être présent, tranquillement, à chaque instant, et j'ai simplement hâte de sortir dehors dans le soleil. Il me reste quelques dizaines de pages dans mon carnet pour annoter, dessiner, savourer cette fin d'année. Avons-nous tant de choses à faire maintenant? Ou n'est-ce pas tout simplement le moment de se laisser aller au délice?

Merci Valentina, j'espère que tout se passe bien pour toi,

Lundi 5 juin

C'est le mois de juin. Ce mois-ci, j'aurais 25 ans.

Anna a gagnée le tremplin CROUS de la création étudiante avec son spectacle « Cartographie d'une nuit ». Je suis très heureux pour elle. Elle était en forme samedi et nous n'avons même pas mentionné sa déception des concours. Cet été, sa troupe ira jouer le spectacle à Avignon, et il y a quelque chose comme 3000 euros pour la compagnie, ainsi qu'une équipe de gens, dans les théâtre CROUS répartis sur tout le territoire, qui feront tout pour aider à la professionnalisation du spectacle, parce que si le lauréat final de leur prix ne réussit pas à passer professionnel, quels spectacles amateurs d'étudiants pourraient encore le faire?

Et j'ai le stage du TNS. Et le stage de st Etienne.¹⁷⁸ Et je me le disais tout bas, avant d'avoir les résultats: « si

¹⁷⁶ Pendant le tournage, j'apprenais que j'avais été reçu au 3ème tour du concours du TNS, c'est un stage qui arrivera à la fin juin. Mon ami Max Lochon, du conservatoire de Rennes, et Julia Rochette, du conservatoire de Caen, étaient également reçus.

¹⁷⁷ Nouvelle directrice du TNS, qui était présente dans le jury.

¹⁷⁸ J'apprenais il y a peu avoir été reçu au stage de 3ème tour de la comédie de st Etienne, qui aura lieu deux semaines plus tard, juste avant celui du TNS.

je l'ai, celui-là, ce sera vraiment une arnaque. » Parce que j'ai à peine travaillé de la semaine. Parce que j'ai décidé de changer de scène au dernier moment.¹⁷⁹ Parce que je n'étais pas stressé du tout, que j'y allais joyeux comme un enfant, allongé dans l'herbe au soleil en faisant avec Kostia des italiennes.¹⁸⁰ En rentrant du concours, j'ai sympathisé avec quelques jeunes comédiens du conservatoire du 8eme arrondissement. Sur le quai de la gare, ils m'ont tendus une de ces petites bouteilles vertes de bières, m'ont invités à les rejoindre. J'ai grimpé dans un wagon qui n'était pas le mien et nous avons trouvé une banquette entre deux nacelles, Héloïse a sortie sa guitare et nous étions là, bien vite, joyeux et chantant et riant entre deux wagons ouigo, à chanter des airs populaires de notre jeunesse. Une femme avec un bébé dans les bras s'est approchée de nous, Héloïse a chantée plus doucement, et le bébé en larmes s'est calmé. Une femme nous as demandée de faire une musique de Ed Sheeran, j'ai fait les voix hautes de la musique, elle a pleurée et nous as parlée de son mariage, de ses regrets. Et entre toutes ces tendres visites amusées des autres voyageurs du train, qui nous ont nullement réprimandés pour être assis, bouteilles de bières à la main entre deux wagons avec une guitare, bien au contraire, nous parlions ensemble, avec Héloïse, Maurice et Laurène, de nos rêves de vies à st Étienne. Puisque je le leur disais, voilà ce que nous venions chercher, voilà ce qui nous faisais vivre, notre petite part de rêve à aller voyager ainsi pour nos concours, et nous terminions le voyage, toujours avec la guitare, dans le salon rêvé de Héloïse, à st Étienne, quand nous serions tous élèves là bas et qu'elle nous inviterais le soir à chanter et jouer de la guitare.

Quand j'ai vu Décri-Ravage, le spectacle d'Adeline Rosenstein, aux côtés de Nathanaëlle que je n'avais plus vu depuis novembre, je n'étais clairement pas à l'aise. Dans le hall du théâtre, nous avons croisés deux jeunes qui connaissaient Nathanaëlle de l'ENS. Voilà une autre classe sociale, un autre monde parallèle aux nôtres. Les disciples de Olivier Neveux, les doctorants en recherche-crédation, ces gens là que j'ai fréquentés un peu, par Nathanaëlle. D'abord l'élite des lycéens de chateaubriand en bac bilingue français-allemand, puis ses camarades de khâgne, pas n'importe lesquels en vérité, puisque Nathanaëlle a toujours eu le don de s'acoquiner avec des petits génies. De ces esprits déroutants qui, jeune pourtant, arrivent à détourner des conversations pour les amener toujours sur des terrains plus élevés de recherche philosophique, sociale, politique. Ses amis de prépa sont ceux qui furent pris au final à l'ENS, avec elle, sur concours, devenus élèves fonctionnaires de l'école normale supérieure. Des jeunes qui se rassemblent, comme beaucoup d'autres, dans des jardins avec des bouteilles de bières et des paquets de cigarettes, mais qui, au milieu de tout ça, échangent à partir d'auteurs des plus érudits et de lectures communes, un socle qu'ils partagent et qui leur permettent, tout naturellement et quelle que soit leur spécialité, d'échanger de Heidegger et autres savants en toute simplicité. Et aussi de parler d'amour et d'émotions avec la pudeur et les questionnements des lycéens, car je comprenais aussi que ce qui me différenciais de ceux-là, c'était un rapport à l'intime qui était peut-être moins développés chez ces jeunes érudits.

Parmi ces groupes, j'ai toujours fait office de trublion amusant, curiosité intrigante, partenaire de Nathanaëlle au sexe indéfini, qui fait des études d'acteurs et qui a fait des vrais manifestations, des vrais mouvements sociaux, et l'on m'interrogeait avec curiosité sur nombre de sujets politiques ou d'événements militants, comme si je revenais d'un voyage dans un autre pays, car mon savoir venait davantage de la pratique que de l'étude des livres, et que cette science pratique des choses était souvent ce qui faisait défaut à cette jeunesse intellectuelle. Et de mon côté, j'essayais de m'intégrer à leurs grandes discussions, mais je n'avais pas lu les livres, je ne connaissais pas les mots soutenus qu'ils utilisaient parfois pour faire de la rhétorique, et je finissais par lancer des piques provocatrices, dans le but d'exciter un débat où je pourrais tout de même être celui qui parle le plus fort.

¹⁷⁹ J'ai fait apprendre à Baptiste le rôle d'Orgon dans ma scène de Tartuffe de Molière, pour finalement décider dans le train que je passerais plutôt Lé Zaventur de Zezuzozo. Bien qu'il était mentionné dans le règlement du concours qu'il était possible de remplacer la scène de choix libre par un parcours libre, c'était un choix risqué.

¹⁸⁰ Une « italienne » désigne le fait de répéter un texte su, avec sa réplique, sans interprétations vocales ou physiques. L'inverse, répéter une scène physiquement sans le texte, est une « allemande ».

L'année dernière, par Nathanaëlle, j'avais beaucoup entendu parler de Adeline Rosenstein, et elle, comme quelques de ses camarades, était partie travailler avec elle sur un autre spectacle, l'été dernier, dans le cadre des stages obligatoires que leur demande l'ENS. A mon humble avis, j'ai vu 4 heures de cours sur le conflit israélo-palestiniens. C'était un cours intéressant, gesticulé, mis en espace, intelligent et plein de remises en questions dans tous les sens, mais cela restait plus proche de la conférence gesticulée que du théâtre. Je n'arrivais pas à saisir cette forme, je trouvais qu'il ne se passait rien. Pour autant, mes trois comparses normaliens étaient en extase. Ils applaudissaient à grand renfort de Bravo entre chaque épisodes, et le reste du temps, grattaient, grattaient, grattaient des tas de pages dans leurs petits carnets. J'en ai un aussi, de petit carnet, je l'ai pris aussi en me comparant avec Nathanaëlle, qui en a toujours deux ou trois dans les poches de ses vestes. Dans le mien, j'écris des questions. A propos de ce spectacle là: « Etes vous du côté du bien? » Et « Peut-on parler de la violence sans incarner la violence? ». Ça ne fait que 2 questions, et un dessin du visage d'un des acteurs qui avait une sacré tronche. Il y a eu des bons moments, un peu plus incarnés, dans le spectacle, mais ça restait globalement très en surface. Je lui cherchais néanmoins les raisons de pourquoi on envoyait à cette artiste ces étudiants de dramaturgie, et pourquoi Olivier Neveux, dans ces préfaces qu'il donne régulièrement à la revue Théâtre public, loue et cite son travail de: « théâtre documenté ». Quoi qu'il en soit, dans notre propre « maison », dans la salle Christian Bourgeois où j'ai moi-même jouer, pour la première fois peut-être, à côté de ces jeunes, je commençais à me faire ronger par un sentiment grandissant de ne pas être à ma place, d'être trop idiot ou inculte pour comprendre l'intérêt du spectacle, et je me promettais de déguerpir pendant l'entracte.

Et c'est à ce moment là que Nathanaëlle a regardée les résultats de la comédie de st Étienne et que j'étais pris, et pas elle. Et que cette fois ci, aucun de nos camarades de Rennes ou de Caen ne seraient avec moi à ce stage. Et je me suis senti à la fois comme une arnaque d'avoir eu ce concours auquel je ne tenais plus tant après les résultats du TNS, stupide d'avoir remis en question ma légitimité d'être dans un théâtre quelques dix minutes auparavant, et coupable d'avoir de telles pensées contradictoires quand tant d'autres sauteraient de joie et seraient si heureux de l'avoir, ce concours. Le reste de la soirée s'est passée dans une drôle d'ambiance, avec Nathanaëlle, triste de ne pas avoir eu ses concours et nos discussions qui nous faisaient réaliser que nous avions évoluées toutes deux dans des directions qui s'éloignent, de plus en plus. Dans une sensibilité où nous ne nous comprenons plus.

J'envisageais le travail à venir pour Montpellier avec sérénité¹⁸¹, imaginant que rien, en vérité, ne pouvait se mettre entre moi et le soleil, la joie de l'été qui arrive. Qu'Océane ne veuille plus faire la scène de Pablo et Rosaura, que ni May ni Cassiopée ne veuille vraiment apprendre le texte et même de devoir dire peut-être adieu à cette scène que j'aime, cela ne m'avait pas tant perturbé, d'abord. J'étais joyeux que tu me proposes d'aller chercher dans Tristesse et Joie dans la vie des Girafes, et c'est avec un oeil ému que je relisais la pièce en une journée, à la recherche de cette nouvelle scène.

Mais le doute s'est immiscé, jeudi. Que s'est-il passé? J'ai eu peur, j'ai laissé envahir l'idée, à nouveau, que je serais ridicule, que je n'avais pas ma place parmi ceux là, que peut-être ces victoires à ces concours avaient rendus Océane ou d'autres dans la classe, méfiants ou mesquins vis à vis de moi, que je m'étais sûrement mal comporté et que je l'avais mérité. Qu'il me serait impossible de monter une scène dans si peu de temps, et que j'irais sûrement me taper la honte à Montpellier. Que si Kostia n'était pas capable de jouer la scène dont je rêvais¹⁸², alors il valait mieux tout abandonner, rester dans la hargne et le regret que si les choses s'étaient passer autrement, j'aurais pu passer le concours, mais que non, je ne le ferais pas et que de toute façon ce serait la faute à Océane. Tu le disais Valentina, nous écrivons à partir de nos médiocrités personnelles, je te livre la mienne, celle que j'ai eu à 39 de fièvre et en annexe de tous mes

¹⁸¹ Le premier tour du concours de l'ENSAD de Montpellier tombe très tard dans le calendrier par rapport aux autres. Etant déjà pris à deux stages, j'ai hésité à m'y rendre, mais Valentina m'a convaincu de m'y préparer tout de même. Il a fallut que je prépare une nouvelle scène en quelques jours, me trouvant dans l'impossibilité de présenter la scène de « Calderon » de Pasolini que j'avais prévu d'y jouer.

¹⁸² Il fallait initialement qu'il apprenne beaucoup de texte en peu de temps.

longs monologues déplacés sur mes insécurités affectives. C'est Kostia qui m'a appelé pendant que je me confondais en excuses par messages à toi et Gédéon, c'est lui qui s'est dit que ce serait dommage de ne pas tenter, et je me perdais en considération entre mon état de santé, le temps qu'il nous restait à travailler et les craintes de ne pas être pris en école, après ces stages, et de rater une opportunité importante. Et il m'a fallu quelques heures à me retourner et à m'agiter dans ma chambre, avant de réaliser qu'il ne s'agissait, encore et toujours, que d'une question de désir. Que j'avais relu tristesse et joie et que je m'étais rebaigné dans cette univers, que j'avais revu en lisant Morgan, le vieux qui sent la soupe, mon ami Ezra qu'on avait dépêché pour jouer la panthère, Hélios qui jouait Pedro Passos Coelho, l'ourson que Marion m'avait cousu pour jouer Judy Garland, Marie, l'homme qui est mon père, Nathanaëlle en Tchekhov, Azur qui faisait avec un chapeau absurde le banquier au morceau de sucre et Ambre, dont j'étais peut-être amoureux, comme nous l'étions tous, qui est à l'école du nord à Lille et qui nous avais mis en scène, qui jouait la statue de Alexandre Herculano quand on jetait mon chien en peluche face au public, le chien mort de la rue Alexandre Herculano. Je repensais à toute cette pièce et à la beauté qu'elle contient, peut-être pour moi le véritable chef d'oeuvre de Tiago Rodrigues, bien que j'ai adoré aussi travailler Bovy, à mon envie de la traverser et de la défendre devant ce nouveau jury, mon envie de rencontrer à nouveau tous ces jeunes des quatre coins de la France et l'idée follement attirante, quoiqu'un peu coupable, de peut-être jouer Zozo devant une cinquantaine de personne. Et le sourire m'est monté aux lèvres et il n'y avait rien d'autres à faire, que de me lever à six heures le lendemain, préparer des pâtes fraîches aux tomates confites pour inviter Kostia à manger chez moi et préparer un nouveau montage. Et je repense à tous les accès de culpabilité que j'ai pu avoir vis à vis de beaucoup d'autres choses depuis trois semaines. Comme si, au moment de toucher le bonheur, il fallait absolument trouver d'abord, et sans aucunes remarques de personnes qui encouragerait à cela, trouver toutes les raisons du mal en soi, toutes les manières dont les choses pourraient mal se passer et s'excuser par avance des fautes que l'on pense commettre, ou possible de commettre. Comme s'il fallait que je me place redevable auprès de tous, et engagé auprès de chacun, au bonheur de tout le monde sauf du mien. Alors qu'il est si bon, et si simple, de faire ce qu'il me plaît. Et que nous en avons le droit? Et que nous ne faisons rien de mal ainsi, bien au contraire? Que peut-être même qu'en suivant mon désir, et en ne faisant rien d'autres que cela, je pourrais rayonner avec davantage d'énergie, de joie et d'intelligence, pour donner aux autres cet amour que j'ai à leur donner, d'autant plus grand et d'autant plus beau, et d'autant plus utile pour eux, à vivre et à travailler heureux?

C'est à nouveau des espaces de libération et de révolutions qui se dessinent en moi. Et je lis les cahiers de Nijinsky¹⁸³ en rêvant au surgissement sublime que pourrait être cette fin d'année, nous tous nous jetant, joyeusement désespérés au plateau, pour une ultime fois ensemble, avant de partir pour ne peut-être pas revenir.

A très vite Valentina.

Je te souhaite l'amour, la vie, le bonheur, le soleil et le sublime à ta porte, et que nous aurons de beaux rêves à te donner avant cette fin d'année.

Je t'embrasse.

Vendredi 9 juin

Je suis de retour dans ma chambre de Bobigny, il fait chaud. Elle¹⁸⁴ est à côté de moi, depuis que je suis revenu de Montpellier, nous ne voulons plus nous quitter. Le soleil tape sur le balcon et les gens semblent tous écrasés par la chaleur, dans une espèce de rêverie encouragée par la torpeur de ce début d'été. Nous pensons parfois à la fin du monde. Aux été qui suivront celui ci, aux coupures d'eau dans certains

¹⁸³ En parallèle de ce travail qui se poursuit pour moi avec les concours, Valentina nous propose de travailler sur Les cahiers de Nijinsky pour notre rendu de fin d'année, le 14 juin.

¹⁸⁴ Alice, ma nouvelle petite amie, qui est également une vieille amie du lycée.

départements, les feux de forêts et la chaleur qui continuera de croître. Et on se dit que ce serait pas mal de vieillir ensemble.

Nous étions hier avec Kostia, Gédéon, Théo et Safir, à siroter des limonades et des jus sur la terrasse de la MC. Gédéon emprunte une guitare pour que Théo puisse jouer et nous chantons ensemble la chanson de Raphaël¹⁸⁵ et nous rêvons. A Nijinsky¹⁸⁶ et au spectacle que nous pourrions faire avec toi. Et je me dis que je ne connais pas Nijinsky. Que je pourrais lire ses journaux en entier sans comprendre, sans saisir QUI est Nijinsky. Que seulement maintenant, il est devenu ainsi, figure de rêve, et il existe davantage par la largeur des images que nous lui donnons, des paroles que nous lui prêtons, et qui changent sans cesse, se métamorphosent dans notre esprit. Nijinsky devient objet de projection, figure imaginaire et nous avons encore tout le luxe de le rêver. Jusqu'à Dimanche.¹⁸⁷

Je commence à apprendre le Kae Tempest¹⁸⁸ et tout commence par le vide. Immense. Immobile vide de l'espace qui se dessine, avec, au fond, le soleil qui emplit le cadre. Il est difficile, mais grisant aussi, de réussir à faire exister le vide. Mais dans ce texte je pense il faut que tout s'accélère, que l'on puisse faire ce zoom impossible qui va de ce vide à la terre, puis de la terre à ceux qui la peuplent. J'ai du travail à accomplir. Et je me paye le petit luxe de laisser inachevée ma lecture de Nijinsky, pour aller rêver à Koltès, Brecht¹⁸⁹, Kae Tempest et les autres scènes, moins intéressantes, de la comédie de st Etienne.¹⁹⁰ Essentiellement, je vis dans le présent.

Je sonde mon désir pour ces nouvelles vies qui se dessinent timidement devant moi. Bien sûr, il ne faut pas projeter, voici à nouveau ces petites parts de rêves qui me reviennent, que j'irais chercher en train au sud, puis au nord. Des promesses de rencontres et de bains dans de nouveaux textes et des nouvelles manières de faire du théâtre. Et ma position me semble cruelle et irréaliste. Je désirais l'école de la comédie de st Etienne, mais ce désir s'était fait occulté par la joie d'être pris au stage du TNS. Et j'aimerais pouvoir me rendre à ces stages, vierges des idées que je peux me faire sur Gérard Watkins¹⁹¹, Caroline Nguyen et le fonctionnement de ces écoles. En vérité, je ne connais pas les intervenants, et j'ai la sensation que tout le monde autour de moi sait bien mieux que moi-même où je vais mettre les pieds. Et nous sommes allés à Montpellier. Et j'ai aimé cette ville, passionnément. Ses jardins et ses petites rues du centre historique, la pinte de bière sirotée accroupie sur un trottoir, en parlant avec Adeline, Guilhem, Hugo et Stan, quelques anciens de l'école de l'ENSAD. Et que ces jeunes m'ont semblé sensibles et amoureux, emplis d'amour les uns pour les autres et simplement heureux de nous rencontrer, nous, jeunes comédiens qui passons les concours comme eux les ont passés. Je me suis mis à désirer cette ville et cette école, tout en me disant que je n'avais pas le droit de le faire. Parce que je suis déjà pris au stage de deux autres, que je n'ai aucune garantie de l'avoir, ce stage là, et que même si je l'avais, pourrais-je seulement m'y rendre, deux semaines après les deux autres, si par exemple j'en avais une? Et je me sens

¹⁸⁵ Raphaël Dewnarain est un jeune comédien également préparé aux concours par Valentina Fago, en dehors de la classe de la MC93, que nous avons eu l'occasion de rencontrer et avec qui je me suis lié d'amitié. Nous avons eu l'occasion de voir son parcours libre, qui contient une chanson créole, « Le morne », qui nous a tous marqué par sa beauté.

¹⁸⁶ Vaslav Nijinski est un danseur historique et révolutionnaire des ballets russes. Son impact sur la danse et la création moderne est considérable. Les cahiers de Nijinsky, sur lesquels nous travaillons, sont ses journaux intimes.

¹⁸⁷ Date à laquelle les répétitions du spectacle commenceront.

¹⁸⁸ Pour le stage de la comédie de st Etienne, je travaille un extrait de « Qu'ils nous donnent le chaos » de Kae Tempest.

¹⁸⁹ Pour le TNS, il faut que je relise Roberto Zucco de Bernard-Marie Koltès et travaille une scène de « Grand peur et misère du 3eme Reich » de Bertold Brecht.

¹⁹⁰ Pour le stage de st Etienne, nous devons également apprendre et travailler une scène de 14 de Gerard Watkins et une scène de Hantés de Sophie Renaud.

¹⁹¹ Gérard Watkins était présenté comme le futur parrain de la promotion à venir de la comédie de st Etienne, et membre du jury.

coupable parce que comme Théo le dit, il y en a qui n'ont eu aucun premier tour¹⁹², et que je ne peux décemment pas, face à eux, dire tout haut mes craintes.

C'est comme si j'étais désiré par plusieurs filles. Je les ai courtisées toutes les trois, et je veux me donner le luxe de choisir l'une d'elle plus tard, en passant une semaine avec chacune. Et elles me disent, tout haut ou à mi voix, ou en laissant traîner la chose, qu'elles me désirent aussi. Et face à cette situation, elles pourraient tout à fait décider de se désintéresser de moi, pour aller voir ceux qui ne courtoisaient qu'elles, ou alors, je pourrais me retrouver dans la situation où il faudrait choisir, et qu'il y aurait des déçues. Et qu'il faudrait présenter les choses d'une manière qui ne blesse pas, et qui ne tire pas non plus de trop sur la corde de ma propre culpabilité. Culpabilité existentielle, toujours la même, qui me mine et me poursuit, à chaque succès, à chaque fois que je peux être surpris par le désir que je suscite. Et même de cette parabole j'ai honte, et je me rends surtout compte que je ne m'étais nullement préparé à une situation telle que celle-ci.

Et si j'écoute mon désir, comme cela semble être la solution pour toutes mes culpabilités improductives, je ne veux qu'aller à ces stages et me payer ce luxe de continuer de vivre dans le présent. Tranquillement apprendre mes textes, voguer entre ces lectures, ces films et ces moments passés avec ceux que j'aime, continuer de vivre en rêve, ces vies à st Étienne, Strasbourg et Montpellier et laisser tout cela valser quand viendras le moment de me confronter directement à ces stages. Enthousiaste et sérieux, me mettre au travail avec tous ces autres, et la vie me dictera par elle-même les choix à faire, si il y en a à faire, et ce qui se passera pour moi. Je n'ai aucune idée de la vie que je pourrais avoir dans un mois, et confiant, je laisse mon avenir dans les mains du destin, à défaut d'un meilleur mot pour qualifier cela. Je suis heureux et le temps se dilate devant mes yeux.

Que dire de plus? Je me suis fait recalé pour les résidences d'écritures auxquelles j'avais candidaté, mes projets seraient trop élitistes pour ces institutions qui veulent « décroiser » l'activité artistique et créer du lien avec nos concitoyens, néanmoins, mon désir d'écrire ne cesse de grandir. Parce que je suis avec Elle, déjà, et que voilà le point central au final de notre rencontre, quand nous étions adolescentes. Nous étions des jeunes qui lisent et qui écrivent. Que nos discussions dérivent facilement sur de grands sujets, que ça nous inspire, que l'on veut s'aménager du temps pour écrire ensemble. Il y a SHE Lilly et toutes ces références punk, cette ambiance grunge, qu'Elle connaît au final bien mieux que moi. Et Elon Musk, que je continue de concevoir en pensée en parlant avec Elle de ce désir pour le capital qui nous fait adhérer au fond à ce système et éteint la révolte. Elle, qui travaille à se spécialiser dans les IA, étrange tournant que prennent les jeunes révolutionnaires de notre temps, et qui me fait découvrir ces nouvelles références cyber punk qu'ont pris la fiction pour réfléchir notre rapport au capitalisme. Mais tout cela attendra bien sagement la fin de ces concours, et il faut que je me remette à l'apprentissage de Kae Tempest et de tous ces autres textes, que je rêve à Roberto Zucco que je redécouvre pour le stage du TNS.

Mon travail, mes amours, se superposent. Cet amour qui me berce et qui éclabousse sur tout ce que je touche, amour d'Elle qui devient amour du monde et amour des jeunes gens qui m'entourent. Les passages brillants de Safir et Simon au concours de Montpellier, compassion même, pour ces quelques jeunes comédiens qui étaient, il faut le dire, médiocre, et venaient au plateau étaler leur arrogance et leur manque de préparation pour ce concours, et en le disant je pense à ma propre arrogance de les considérer comme tel.¹⁹³

¹⁹² A ce stade, May, Théo, Gédéon et Cassiopée sont pris dans une école. A Montpellier, j'apprendrais que Simon a été pris à l'école chorégraphique de Toulouse. Kostia, Safir et moi attendons les résultats de l'ENSAD de Montpellier. Lola la Rocca poursuit son enseignement de la mise en scène à travers des stages.

¹⁹³ Le concours de Montpellier, à la différence de tous les autres, fait passer chaque candidat devant tous les autres. Pour la première fois, nous avons l'occasion d'assister au travail de comédiens issus d'autres classes et certains, ce jour là, sont venus très mal préparés.

Je me promène dans ma vie et dans le temps et je rêve. A tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons été et tout ce que nous pourrions être. Et je me laisse aller moi aussi, à la lente torpeur de cet été naissant, en pensant à ce que nous serons dimanche. Et à la conclusion de cette année, qui se présentera à nous quoi qu'il arrive.

Valentina,
Je t'embrasse.

Dimanche 18 juin

Traces, troubles, questions.¹⁹⁴

Me voici dans le train pour St-Etienne et à la 138ème page de mon journal de bord.
La semaine prochaine, j'aurais 25 ans.

L'année, pour moi, n'est pas terminée, et je n'ai pas encore le recul de pouvoir dire tout, tout ce qui s'est passé pour moi durant ce temps passé à la MC93. Et je ne pourrais sûrement jamais le faire, puisque bien des choses ont dû infuser en moi en un point qui dépasse ma première conscience, celle qui se réfléchit et qui est visible et palpable. Et il est temps néanmoins de rédiger une forme de bilan, dans cette écriture certainement distraite et ampoulée qui est la mienne et que j'ai eu l'opportunité de développer cette année, en parallèle de tout le reste. Tout le reste, c'est de ça qu'il s'agit aujourd'hui.

Je suis Judikaël Goater, étudiant.e acteur.ice, puisqu'il n'y a pas de meilleurs mots pour le dire, sinon j'ose, jeune artiste, ce qui a l'élégance de se passer de points. Et le dire ainsi aurait été bien plus difficile, avant.

Il y a un an environ, j'arrivais à Bobigny, j'entrais dans ce grand bâtiment rouge pour la première fois de ma vie, sans savoir vraiment à quoi m'attendre. Je m'asseyais sur les sièges de la nouvelle salle, derrière vous, et fébrile, je regardais Gédéon passer son Kae Tempest¹⁹⁵, je rencontrais des jeunes que je pensais presque déjà pris et rentrais défait, persuadé que je n'aurais pas ma place ici. Presque pour la première fois, je me retrouvais face à ces enjeux des concours, aussi cruels que l'amour et le désir, et déjà je spéculais, à partir du moindre renforcement de la lèvre, du résultat et de l'avenir tout entier qui m'attendais, bien trop volontaire à placer entre quelques regards un pouvoir infini sur ma vie. J'étais, jeune comédien, petit soldat du théâtre, membre de cette étrange, très étrange classe sociale de ces jeunes qui parcourent la France à la recherche d'une place. C'était le mois de juin, et comme aujourd'hui, je naviguais ma vie au présent des choses, désireux de me défaire de l'anxiété causée par un été qui arrive, et qui accélèrent toutes les choses de nos vies cycliques qui s'étendent de septembre à juillet. Je ne souhaitais rien d'autre que de rencontrer, découvrir, et j'étais tout prêt à me brûler les ailes chez n'importe qui qui m'aurait demandé de le faire. Je fumais une cigarette avec Théo sur les marches du théâtre en parlant de Augusto Boal, et je rentrais en Bretagne avec ma petite valise jaune.

Je suis revenu en septembre et ce grand théâtre avec ses vastes couloirs, on m'a dit que je pouvais l'appeler « Maison ». Ces visages qui avaient été jurys, anonymes, presque vierges à ma mémoire, je pouvais les appeler « Estelle », « Sarah », « Sylvie », « Boris », j'avais même leurs numéros. J'entrais dans le théâtre avec toute la naïveté et tout l'enthousiasme du rêve, de cette année, de cette route qui se dessinait devant moi, et que je ne pouvais qu'imaginer sans savoir. Savais-je seulement ce que voulais dire « Corps », « Espace » et « Dramaturgie »? Je crois bien que même la licence d'art du spectacle à

¹⁹⁴ Cette entrée du journal était destinée à l'ensemble de l'équipe pédagogique de la MC93 (Sylvie Levesque, Sarah Oppenheim, Estelle Joubert, Boris Jacta, ainsi que Mickaël Mardayer), suite à une demande de leur part de rédiger un « bilan » de notre année à la MC93.

¹⁹⁵ Lors du premier tour de l'audition de la MC93, nous devions performer un monologue choisi dans une liste. J'avais choisi l'extrait issu de « [Shadow Houses](#) » de Mathieu Bertholet, précédemment mentionné dans ce journal. Gédéon quand à lui, avait choisi le passage ici de « [Les nouveaux anciens](#) » de Kae Tempest.

l'université n'a pas su me l'enseigner comme vous avez été capables de le faire. Et quand aux « Concours », rien n'existait encore, et nous avions tout le luxe de dire et de faire le théâtre comme nous l'entendions avec vous. Nous avions encore tout le temps de nous rencontrer, à travers l'exercice, à travers la transmission, et de nous préoccuper, plus tard, des exigences de résultat qui nous avaient amenés dans ce théâtre.

Je suis un anxieux agité, toujours très préoccupé par le résultat et par ce qu'on pense de lui, incapable de se satisfaire de lui-même et de son travail, persuadé de n'être jamais « assez » ou toujours « trop », égocentré comme la plupart des jeunes de son âge et tout en même temps désespéré de trouver humain qui lui ressemble, connexions d'être à être, d'artistes à artistes. Arrogant, frustré parfois, ayant du mal à faire confiance au départ, mais qui, quand le lien est établi, peut même effrayer par son zèle et sa loyauté, c'est déjà arrivé. J'ai appris surtout, auprès de mes jeunes camarades, dans le long travail d'introspection qui est celui de l'artiste, et dans le contact avec vous, que j'étais bien davantage, et que je pouvais aller dans le monde et dans mon travail, plus serein, plus entier, amoureux des auteurs et du monde entier, en passant moins de temps à m'excuser d'exister. Voilà pourquoi je peux le dire aujourd'hui, je suis, jeune artiste, et je sens sous mes pieds un socle qui me permettra de ne plus jouer ma vie à chaque concours, de ne plus donner pouvoir infini à chaque jury, et qui me redonne le pouvoir de me définir, et de surtout ne pas le faire, et d'évoluer en tant que moi-même, libre de suivre simplement mes désirs. Cette année, pour de nombreuses raisons intérieures et extérieures à la prépa (quoi que « l'Art est TOUT, quoi qu'ils en disent »! - Gabily), aura été celle de ma libération.

Sylvie, tu le sais, l'éducation nationale m'a créer une aversion illégitime de l'enseignement classique, et avant de te rencontrer, je ne savais évidemment pas dire un alexandrin. Je n'avais d'ailleurs, à mon grand tord, jamais lu par moi-même une pièce de Molière, de Racine ou de Alfred de Musset. Sans te rencontrer, et aussi absurde que cela puisse paraître, il est bien possible que je ne l'aurais jamais fait. Parce que je ne l'avais pas fait déjà en 5 ans d'études du théâtre, malgré des professeurs d'université tout spécialisé sur Molière, et parce qu'elle est bien tenace, cette trace laissée par les années scolaires. Je suis d'abord tombé amoureux de ce monologue de Louison chez Musset. Puis j'ai lu Molière, vraiment, l'école des femmes, les femmes savantes et bien sûr le Tartuffe. Enfin, en travaillant avec Cassiopée, pour la première fois je comprenais un texte de Racine, je le sentais passer dans mon corps et je ne pouvais plus me dire que, ce genre de chose, « ce n'était pas pour moi ». Tu m'as appris à lire entre les lignes, et à déceler, dans une scène, les mécaniques invisibles, l'espace qu'on nous dessine à travers les âges, pour porter cette parole, ce rêve, qui était celui de Racine ou de Molière. Je suis allé jouer Dorine à presque tous mes concours, et j'ai aimé cette figure, plus que ça, je me suis prodigieusement amusé avec la langue de Molière. Je suis allé voir le film de Mnouchkine, et d'autres encore, que tu nous conseillais. J'ai vu aussi, Gérard Depardieu jouer Cyrano de Bergerac, et il n'y a pas eu un seul moment où j'ai pensé que je le regardais par obligation, que c'était scolaire ou ennuyeux. Je crois que c'est naïvement devenu un de mes films préférés. Le Tartuffe, une de mes pièces favorites. Et si je projette encore davantage, par les visites dans les musées, tes réponses patientes à mes questions trop spécifique sur les techniques picturales étudiées, tu as fait sortir à toi seule nombre d'artistes du cercle de désintérêt où l'école les avait enfermés pour moi. J'irais avec plaisir maintenant revisiter le musée des quais d'Orsay, j'y emmènerais même des amis, je me perdrais seul dans le Louvre et je repenserais avec une pointe d'amusement à ces premières séances avec toi où j'ai eu le malheur de t'associer à une prof de français dans mon esprit étriqué, et je te remercie de m'avoir pardonné sans un mot les crispations inutiles que j'avais mis entre toi et moi. Merci aussi, pour tes mots d'encouragements chaque matin où nous passions des concours, pour les digressions dans le travail où nous relions Molière à notre temps, pour ton naturel et bien sûr, ton accompagnement, qui m'aura presque réconcilié avec tous ces auteurs que je méprisais pour de bien mauvaises raisons.

Estelle, le travail que tu nous as fait faire en début d'année sur Tchekhov a été un des premiers et un des plus grand chocs artistiques de mon année, en témoignera le journal de bord dans la période qui l'a précédé et suivi. J'ai trouvé dans les paroles de Irina des mots qui m'ont portés, et qui m'ont amenés plus

tard, à des réflexions plus grande encore sur nous, notre temps et tout le monde qui nous entoure. Ça a été aussi un travail décisif dans la rencontre entre nous, élèves de la prépa, notre rencontre au travail, la rencontre de nos univers et la rencontre de nos corps. Ta bienveillance nous as donnés un terrain fertile à l'exploration de cette théâtralité et de notre travail d'acteur. C'était un prodigieux canevas, et j'ai ressenti beaucoup de douceur dans le rapport avec toi. Le travail avec Kostia autour du Peer Gynt a également été une belle semaine de réflexions et d'expérimentations, dans une nage toute tranquille avec le texte. Nous n'avons pas eu d'autres occasions de travailler ensemble, mais je me souviendrais tout de même des belles discussions que nous avons eu dans les alentours du théâtre, où tu répondais à mes étranges questions sur ton Sacerdoce (pour citer Dieudonné Niangouna) par ce rêve de transmission que tu m'as partagé.

Boris, il y aurait beaucoup à dire, ou à l'inverse très peu, sur les transformations opérées dans mon corps par le travail avec toi. Cela pourrait être très peu, puisqu'il est parfois préférable dans ce métier de « ressentir » plutôt que de « réfléchir », voilà une chose que tu as participé à nous apprendre. Valentina et toi n'avaient de cesse de me faire remarquer ce dos voûté avec lequel j'allais au plateau, j'écrivais en grande longueur dans le journal comment je devais apprendre, plutôt que de baisser la tête, à me « tenir droit ». Tu m'as appris aussi, à marcher, à bouger, à danser, comme je ne l'avais pas fait jusque là. A être sur un plateau, soi, avec le moins de consignes possibles, puisqu'il suffit ainsi d'être, de ressentir, de transmettre, de bouger. Ta présence, nous l'attendions tous, toujours, avec grande impatience, car nous savions qu'elle était la promesse de magie et de grande découverte, par le travail corporel du plateau. Sentir la phrase dans les nerfs, l'énergie prise dans le sol, l'alignement entre cela, pied, périnée, ventre, poitrine, visage, les axes tu nous disais. Et je bouge surement encore beaucoup d'une manière qui me disperse, qui trahit encore mon manque d'assurance, une petite volonté de disparaître, tu m'as permis néanmoins, de voir plus clair sur le but à atteindre, la simplicité concrète d'être et de se tenir droit sur le plateau du théâtre. Sans parler encore, des objets prodigieux que ton travail nous as donné à voir, chez Simon, chez Gédéon, chez Théo... Que nous aurions aimé que tu le vois, notre Nijinsky, j'espère, tu aurais été fier de nous. Corps jetés dans la course, dans le hall du théâtre...

Sarah, quelle belle rencontre que j'ai senti avec toi, que de choses enfin comprises, enfin apprises, quels outils tu nous as donné pour, libre, présenter sur un plateau, faire des choix, toutes ces choses que je n'avais jamais comprises et que l'on appelle « Dramaturgie ». Ces réussites à ces concours, et même dans mon travail d'écriture (Je suis admis en résidence d'écriture à la fabrique théâtre de Frameries en Belgique pour début septembre avec mon projet « SHE Lilly »), je pense que je t'en dois un peu, puisque ce travail que tu as accompli avec nous sur nos cartes blanches, m'aura permis de donner naissance à ce petit personnage, ce petit Zozo qui semble plaire partout où il passe, et qui a donné encore davantage légitimité à mon écriture au sein de mon travail artistique. Il y aurait encore beaucoup de choses à dire sur ton accompagnement qui fut profitable à tous, je l'ai vu au plateau, et au-delà, de cette rencontre émue et offerte avec le travail de François Tanguy, le spectacle D'Ici à demain qui me donne encore matière à rêver sur ces théâtralités d'espace que je découvre, et les questions fertiles qu'elles m'inspirent. J'espère ardemment pouvoir suivre la suite de ton travail et qu'il m'inspirera encore d'autres rencontres, univers croisés qui se dévoilent.

Valentina quand à elle, sait déjà tout ce que je lui dois et l'amitié que je lui porte par les 141 pages de journal précédent celle-là.

Il est 20h30 et me voilà sur un petit bureau cosu dans le vaste appartement marbré de blanc de Béatrice Fraisse, abonnée de la comédie de st Etienne qui m'héberge pour la semaine. Je vous envoie un salut ému avant de repartir au travail, toujours, jeunes comédiens cherchent leurs place, et je prends avec moi tout ce que vous m'avez transmis dans le travail, pour ce stage et le suivant, dans l'espoir de faire encore de belles rencontres, avec des comédiens, des metteurs en scène, des artistes, des auteurs et des théâtralités que je ne connais pas encore. Si j'ai de la chance, il est possible que je ne revienne pas, que je ne vous revoie, peut-être pas. Ou qui sait au détour d'un plateau, d'une visite, d'un travail, d'une

déception ou d'une autre rencontre, nous nous reverrons. Je vous remercie en tout cas et vous souhaite tout le meilleur du monde pour la suite de vos aventures à vous, que je ne connais pas tant que ça.

Merci,

Vendredi 23 juin

Il est 22h30. Je suis encore dans un train, mais il fait chaud, et il fait nuit, et je ne vois plus les plaines et les pylônes par la fenêtre. J'ai terminé d'apprendre mon texte pour le TNS avant la correspondance à Lyon, un peu après minuit, je serais de retour à Paris, dans ses bras à Elle. Et petit à petit, le souvenir de ces jeunes comédiens et de ces 5 jours passés avec eux s'effacera. Peut-être s'est-il déjà effacé pour certains d'entre eux, dans les larmes versées sur la moquette de la comédie.¹⁹⁶

Ils m'ont surpris, je ne sais pas trop à quoi je m'attendais, mais c'est leur légèreté, leur égo qui m'ont surpris à vrai dire. Je ne sais pas trop quoi dire, j'ai mes pensées, peut-être, par amour, compassion pour ce qu'ils sont, j'ai du mal à les dire. Bien sûr il y a du talent et de la joie sur les plateaux, des profondeurs qui se perçoivent en un regard, un amour du monde, qui est présent chez chacun d'eux. Et pourtant, chez la vaste majorité d'entre eux, nous jouions le spectacle de nos angoisses. Peut-être pourrais-je parler plus facilement en m'intégrant à eux.

Peut-être, moi, puisque j'en ai d'autres des stages. Puisqu'en vérité, je le sais, c'est le TNS que je veux, et revoir la ville de Montpellier¹⁹⁷ et ces jeunes sensibles et amoureux que j'y ai vus, je n'ai pas tant d'histoire avec st Etienne, cette école m'a moins ému que les autres. Y règnent davantage de rires, de gags, ça se voit aussi à leur spectacle de sortie de promo, Bunker, il y avait de belles écritures, un poème sublime, mais pour le reste, nous surfons à la surface. Joie du jeu et superficialité, j'ai vu, chez beaucoup d'entre eux, ces litanies sur leurs stress, et dès que l'un sort de la pièce, les racontars, les balles dans le pied, comme tu me l'as dit un jour Valentina, j'aurais sûrement moins de respect pour eux si je savais qu'ils marcheraient sur le cadavre de leur mère pour rentrer en école. Et à les voir aujourd'hui dans l'attente de ces résultats, on dirait bien, oui, que la vie n'est rien d'autres, et qu'ils sont tous, profondément désespéré d'atteindre cet endroit de légitimité, de fantasme? Et j'avance parmi eux et leur donne tout l'amour que je peux leur donner, enlace, dessine leurs visages, leur tire les cartes, leur demande, à chacun, « c'est quoi, à toi, ton rêve de théâtre? ». Mathilde me dit « Mère Courage,¹⁹⁸ c'est moi. » Victor, un jour, veut monter Richard III¹⁹⁹. Adrien voudrait jouer un grand rôle de Shakespeare. Annaëlle, la jolie Annaëlle, me sourit, se tait, finit par dire dans un demi soupir, que rejouer dans un Tchekhov ça lui plairait bien.

J'aurais aimé les rencontrer peut-être dans un autre contexte, ces jeunes comédiens. Est-ce que ce sont ces concours, et les enjeux auxquels on les associe, qui nous fait sortir le pire de nous? Est-ce que je manque d'égo? Je me suis fait la réflexion. Il y en a assez parmi ces gens pour qu'on puisse se passer du mien, j'imagine. Je partais chaque matin après mon café, marcher les 30 minutes qui me séparait de l'école avec mon texte du TNS à la main, je réalisais toujours en milieu de journée que j'avais oublié de me coiffer. Je me regarde parfois dans la glace et je phase, longtemps. Je regarde mes yeux comme ceux de quelqu'un que je ne connais pas. Mon visage, au lieu d'être celui qui m'est familier, est tout à l'inverse celui qui m'est le plus étranger. Je prends des photos maintenant sans regarder dans le viseur, et je veux vivre, comme je l'ai fait une fois que je me suis senti un peu à l'aise, Zozo et amoureux chaque jour, enfant qui fait des bruits de bouche quand il entre dans la pièce, et tout à la fois, me perdre dans la danse,

¹⁹⁶ Je n'ai pas été reçu à la comédie de st Etienne à l'issue du stage.

¹⁹⁷ Pendant le stage à St Etienne, j'apprenais que je suis admis au stage de Montpellier, qui se passera juste après celui du TNS. Simon était également reçu, mais il a choisi de laisser sa place à Safir, qui était en liste d'attente, puisqu'il a choisit d'aller à l'école chorégraphique de Toulouse.

¹⁹⁸ Pièce de Bertold Brecht.

¹⁹⁹ Pièce de William Shakespeare.

bouger, et me surprendre de ce corps, mince et petit, de la taille de mes mains et de la forme de mes os, que je peux palper à chaque endroit, avec la peur de perdre, comme avant, trop de poids, mais des muscles se sont dessinés et je reste stable. J'ai un corps.

Moi, un jour, je voudrais rejouer la Cerisaie, pour jouer Douniacha. Et monter Anéantis et Purifiés de Sarah Kane. Et surtout écrire mes livres, et que d'autres les jouent ou les mettent en scène. J'ai parlé de mes écrits à l'entretien, j'ai parlé aussi de Elon Musk, de Carl Jung, dans une logorrhée rapide et enthousiaste, sous les yeux fascinés et grand ouvert de Gerard Watkins, le sourire denté de Emmanuel Vérité. Mais je l'ai dit et redit aussi, à moi-même, mon travail de l'écriture ne pourra se faire qu'en parallèle de mon travail d'acteur, car voici ma façon à moi de sentir le temps se dilater et de palper le réel. La connexion aux autres, le regard de Annaëlle²⁰⁰, toujours, quand je m'éloigne d'elle, quand je me retourne.

Watkins nous as fait travaillé en impro. Avant d'arriver à son texte, 14, le « Eh, on dors ensemble ce soir »²⁰¹, il nous as fait faire une interview à la volée de ce Léo, de cette Dolores, ceux qu'on s'inventaient. Il nous as fait nous rencontrer et développer toute une relation avant l'arrivée de la scène, en faisant ce que j'appelle comme ça, de l'écriture à la bouche. Ce sont les impro que je préfère, celles où on parle. Ce n'est pas un grand auteur, Watkins, mais ses textes sont plastiques, tordables à l'infini. Ce n'est pas un beau marbre, comme pourrait l'être un Pasolini, mais plutôt, une grande feuille de tôle ou d'aluminium, une matière de nature plus pauvre laissée à la libre créativité de l'acteur ou du metteur en scène. C'était ce type de travail que nous avons fait aussi avec Emmanuel Vérité. A partir de l'autre texte, cette histoire de pièce peinte en blanc, nous l'avons fait agent secret, parade amoureuse, monstres, comédie musicale, film de western, hôpital psychiatrique. Ça c'était moi avec Annaëlle, elle est chouette quand elle joue l'enfant ou la folle. C'est sa voix, sa tranquillité, son charme, qui font d'elle l'actrice qu'elle est. Elle, elle n'a pas fait d'histoires après les résultats, elle a sourit et elle m'a dit « je m'y attendais ». Pendant que des garçons tapaient dans un mur puis se roulaient par terre, et que des filles tapaient des crises d'angoisses entourées de leurs copines. Je les ai entendu parler de leurs pronostics, des résultats de Montpellier. Je suis heureux de ne pas être là pour entendre ce qui peut se dire sur moi. Je n'y pense pas vraiment. Comme l'a dit Gérard Watkins, ma singularité, elle n'est qu'à étendre, pas à rapetisser pour plaire à je ne sais qui.²⁰² Je verrais bien, à quelle école je plainais, où la vie me mènera. Et même si il n'y en a pas d'écoles, c'est que c'est comme ça, et je vivrais, et je me développerais ailleurs, et je ferais des rencontres imprévues et il y aura des grands changements mystérieux. Et ce ne sera rien d'autres que ce qui est arrivé, que ce qui s'est passé, de ce qui se passe et ce qui se passera, sans jugement, sans hauteurs, sans poids portés sur ces pauvres concours, qui sont assez peu au final, si l'on veut vraiment les utiliser comme outil de notre valeur personnelle, ce serait de bien mauvais outils.

J'ai eu des moments d'angoisses en début de semaines, principalement inquiet de décevoir. Dans l'appréhension de ces silhouettes qui nous observent dans l'ombre et qui nous regardent chanter et danser, jusqu'à m'en demander si m'asseoir par terre me disqualifierait. Le coup d'être pris au stage de Montpellier m'a rendu joyeux, parce que cette journée que j'y avais passé était belle, mais cela a rajouté encore à mon angoisse, j'étais donc celui qui avait eu les trois stages, le seul, j'imagine? Et à voir comment ils parlaient tous les uns des autres, j'imaginai tout de suite, ceux qui se presseraient pour me voir échouer, la jalousie, les coups portés chacun à notre légitimité personnelle, comme si c'était à nous de décider qui, parmi ces quelques centaines qui sillonnent la France et qui en ont, du talent, serait le plus digne à l'avoir cette école. Et à nouveau quand les résultats sont tombés, ça y allait, sec, dans les petits groupes. Je pensais que les élèves de Horizon²⁰³, Chaiima, Anzmat et Ilyes, auraient leur place, j'avais Ilyes

²⁰⁰ Annaëlle Pion, lors du stage de la comédie de St Etienne, a été désignée pour être ma réplique lors de l'examen final sur la scène de la pièce 14 de Gérard Watkins.

²⁰¹ Début de la scène. Léo et Dolores sont les deux personnages.

²⁰² A l'issue des stages, il est traditionnel de pouvoir demander des retours aux différents membres du jury.

²⁰³ Horizon Théâtre, autre classe prépa « Egalité des chances » de Paris, où travaillait mon amie Anna.

dans mon groupe, et je les ai tous vu jouer leur Pommerat la semaine dernière²⁰⁴, c'est une bonne classe. Des étudiants sérieux qui prennent les textes pour ce qu'ils sont, et qui ne se perdent pas en frivolité, mise en scène chargées... J'en ai vu qui y allait sur cette scène finale à grand renfort de cris et de scénographie, et je ne sais pas si ça paye, dans certains théâtres, ou si ce sont juste de grosses erreurs de jugements vis à vis de ce qu'ils cherchent, les jurys. Je n'ai pas vu les scènes de ceux qui ont été pris.

Je suis mon petit chemin de vie, au jour le jour. Dans deux, jours, ce sera à nouveau le train, et un nouvel appartement, un nouveau lit, un nouveau chemin le matin pour apprendre mes textes²⁰⁵, une nouvelle ville, de nouveaux intervenants, de nouveaux jurys, de nouveaux jeunes. Sauf que je viens cette fois, là où j'ai joué le Galea, puis Emma Bovary, j'irais avec ma robe noire, dans l'école que j'ai désiré le plus pour les expériences qu'elle m'a fait vivre, et non pas dans l'école où j'ai décidé 5 minutes avant de jouer Zozo après avoir passé une semaine en tournage, sans occasion de répéter, une scène de Sénèque qu'en vérité, j'affectionnais bien moins que Léonce et Léna. Et je serais là bas, avec Max, Julia, Raphaël²⁰⁶, Takumi, Zélie, et tous ces gens que je ne connais pas encore mais qui seront, j'espère, peut-être plus sérieux dans leur amour du théâtre, moins léger, je ne sais pas. Je parle d'eux et je parle de moi et je leur parle à eux, en disant « les jeunes », en relevant à chaque instant la poésie de ce moment dans notre vie, comme si je flottais au-dessus des choses, comme si j'avais déjà 50 années. Je me sens bien avec eux, j'arrive à leur plaire et à m'intégrer parmi eux, sans me perdre et sans m'excuser d'être, en mettant mon casque sur les oreilles et en une musique, replonger dans mon intérieur.

Je veux y aller, je veux aimer davantage. Et tant pis si il y a beaucoup de textes à Montpellier, je m'en sortirais. Je n'ai encore absolument rien planifié pour cette été, je suis incapable de me projeter. Je savoure la brise du vent qui me porte, je me laisse aller dessus, je vis simplement sans véritable recul sur moi-même, simplement caresser, admirer la beauté de l'instant. Chaque instant. Tout est formidable, et ça le serait peut-être tout autant que simplement s'arrêter et regarder le frisson d'un arbre. Je privilégierais peut-être néanmoins, au TNS, mon individualité sur le groupe, pour savourer aussi, ces mouvements intérieurs qui se produisent chez moi.

Je ne sais pas quoi dire de plus.

Amour, Valentina. Présent.

Je t'embrasse.

Vendredi 30 juin

Bonjour Valé, c'est moi. Je suis dans le train retour de Strasbourg. J'ai l'odeur de la lacrymo sur le visage et les baisers de mes camarades, Etienne, Elliott, Mina, Louise, Sarah, Max, Takumi, Youssef, Pierre, Raphaël, Chaïmaa, Ruben... Les trois hommes assis autour de moi discutent de comment ils rentreront ce soir.²⁰⁷

Vive! Vive ce temps précieux et éphémère dans lequel nous sommes! Nous sommes dans l'hétérotopie de Foucault²⁰⁸. Nous sommes tous ici, dans un temps intermédiaire entre deux états, et comme j'ai envie

²⁰⁴ Le rendu de fin d'année de la classe Horizon Théâtre était une belle mise en scène d'extraits de la pièce « Cet enfant » de Joël Pommerat.

²⁰⁵ Pour le stage de Montpellier, nous devons apprendre intégralement un rôle dans deux pièces de Gildas Milin, le directeur de l'école: « Ghost » et « L'Arche de l'hystérie » en une semaine. Chaque pièce faisait environ 25 feuillets A4, ce qui représente une grande masse de travail, à faire pour moi en parallèle du stage du TNS.

²⁰⁶ Raphaël Dewnarain était également reçu au stage du TNS.

²⁰⁷ De retour du TNS, les résultats ne tomberont que quelques jours plus tard. En parallèle, les émeutes contre la police en réaction à l'assassinat de Nahel à Nanterre, font rage dans toute la France. Il m'a fallu traverser un affrontement pour me rendre à la gare de Strasbourg.

²⁰⁸ Le corps utopique, les hétérotopies de Michel Foucault. J'utilise ce terme pour évoquer le moment de l'attente des résultats après le stage.

de le croire, tous, élèves déjà au TNS, en attendant les résultats. Nous l'avons fait, ce concours, et nous l'avons passés ensemble, cette semaine. Comme je te l'ai dit Valé, je suis rentré chaque soir, studieux, avec en main les textes pour Montpellier, j'ai pris mes pauses déjeuner seul, le casque sur les oreilles, je dansais dans la rue... Je n'ai pas pris de bières avec eux le soir, seulement aujourd'hui, après ce moment étrange, où le concours se termine mais où nous rentrons à nouveau dans le bâtiment, sous le regard inquiet de Caroline Nguyen, pour se barricader dans une salle du deuxième étage en attendant que les jeunes cagoulés passent et brisent les vitres du rez-de-chaussée. C'était une fausse alerte, et ils sont passés sans remarquer le théâtre, et nous nous sommes sentis bien bête de penser qu'ils pourraient viser le mot « National » qui surplombe le bâtiment.

Je les ai aimés, ces jeunes, profondément. Bien plus profondément que ceux de st Etienne, simplement par le travail. Parce qu'il n'y a que ça qui compte, je l'ai bien compris. Et en nous concentrant seulement sur cela, les liens qui nous unissaient sont devenus bien plus denses, bien plus chargés de nous.

Les paysages défilent, le ciel est magnifique et le soleil perce par la fenêtre. Que dire? Par quoi commencer? Qu'il est béni ce temps, je n'arrive pas à le quitter, à regarder en arrière et me dire, point par point, ce qui a constitué ma semaine.

Comment penser que tout a commencé il y a moins d'une semaine? Tout d'abord, j'aimerais parler du moment avec Roberto Zucco, parce que c'était le plus beau. Nous avons des ateliers, chaque après-midi, avec Nicolas Bouchaud, Marc Proust, Pep le professeur de danse, Samuel Achache et Caroline Nguyen pour les impro, Boutaina pour le Zucco et Dan Artus et d'autres en observateurs. Ces observateurs, qui m'angoissaient à st Etienne, qui m'angoissaient en début de semaine, qui me faisaient me demander si j'avais le droit seulement de m'asseoir, ces personnes dans l'ombre, qui ne disent rien mais qui observent... Je les ai oubliés maintenant, complètement. Je n'ai pas eu l'occasion cette année de jouer du Koltès. Je voulais, je garde toujours en tête, ce monologue de Salinger²⁰⁹ qui me plaît, que je connais et que je veux faire, un jour. Cette semaine j'ai pu le faire, j'ai eu le droit, l'honneur, de toucher à mon tout premier Roberto Zucco.

En terminale au lycée, pendant ce misérable spectacle des talents du lycée Chateaubriand, je découvrais Roberto Zucco avec Nathanaëlle, qui jouais l'une des premières scènes, celle avec la mère, pour plaire je ne sais pas, à quelques professeurs et relever des fonds pour une cause quelconque. J'ai lu Roberto Zucco à l'époque sans le comprendre, et je l'ai relue dernièrement pour le stage, dans l'exemplaire que ma prêtée Lola la Rocca, et qui est couvert, sur les premières pages, de mots d'amour et d'encouragement que lui ont écrit des amis de théâtre il y a longtemps, j'imagine. J'ai été surpris de découvrir, dans la mince préface et dans la scène finale, cette citation de Carl Jung, mentionnant le phalus du soleil; cet épisode que je connais, et qui semble avoir été constituant de sa théorie sur l'inconscient collectif, quand un patient dans le jardin de l'hôpital où il travaillait, dans son délire, lui conte cette image, identique à celle qu'il trouvera plus tard dans un ancien livre parlant de croyances pré-christianiques, et dont seulement lui, ou presque, avait accès. Ce n'est que quand on m'a tendu le texte de ma scène que j'ai réalisé à quel point j'étais désireux de jouer cette pièce de Koltès.

Et j'y suis allé, amoureux et désespéré, avec Ruben. Nous jouions la scène de la dame et de Zucco dans le jardin public. Il avait un flingue. On nous avait dit d'y aller à fond et sans gêne dans les enjeux. J'ai immédiatement parlé à Ruben de Carl Jung, du deal, du désir et du Théorème de Pasolini²¹⁰, et de tout ce que je pouvais lui dire à propos de ce Zucco. Ruben, ce grand et beau garçon blond, la veille, dans les

²⁰⁹ « Parfois, il me vient l'envie d'aboyer, de sortir mon flingue et de tirer là dedans, il me vient l'envie bizarre de casser les vitres, de sauter par la fenêtre, et de courir dehors jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un sur mon chemin... » Leslie, Salinger, Bernard-Marie Koltès.

²¹⁰ Théorème est un roman et un film de Pier Paolo Pasolini, traitant de la venue dans une famille bourgeoise d'un « inconnu », hébergé pendant quelques jours. Cet inconnu a un charme mystique et irrésistible qui bouleversera l'ensemble des habitants de la maison. Cette figure me semblait en un sens, proche de celle de Roberto Zucco dans la pièce de Koltès.

passages sur Brecht avec Nicolas Bouchaud, s'était retrouvé en grande difficulté, et il était angoissé déjà de ce qu'il donnait à voir dans ce stage. Nous nous sommes jetés dans la scène à corps perdu. Le désir de la voiture et de la femme, moi, la névrose de la bourgeoise, presque hystérique, malheureuse dans son mariage, semblait se lire dans mon visage. La peur et le désir, l'extase et la terreur se mêlent, Boutaina ne fait que nous encourager à y aller davantage, davantage encore. J'ai choisi de garder le texte en main jusqu'au dernier moment, désireux de rester au plus près possible de la langue de Koltès, ne le quittant qu'à la toute fin, pour me livrer à l'improvisation comme les autres le faisaient. Et le miracle s'est produit. Nous sommes partis dans la scène, spasmodiques et possédés, les étoiles s'alignent, et pendant qu'il a son revolver sur ma tempe je tente de le déshabiller, ma salive se projette sur son visage et il me serre contre son torse, m'embrasse, braque les autres acteurs qui regardent. Tour à tour, ils rentrent dans le jeu, deviennent hommes, femmes, passants, enfant, mon enfant. Qu'il tue devant mon regard. Ce n'est que Ruben avec un revolver en plastique, qui le porte sur le crâne de Sarah à terre et qui dit « Pan », mais c'est mon visage que je couvre, automatiquement, les sanglots qui coulent, et ce soupir qui s'échappe de ma voix, ce cri étouffé que je ne me connaissais pas. Il me prends et pars, dit: « j'emporte la femme », et nous nous embrassons presque, à nouveau, suant et haletant, dans les coulisses en sortant. Nous l'avons rejoués quelque fois cette scène, chaque fois je me disais, la répétition est un mythe, je cherchais un nouvel angle à approcher dans la fêlure de cette femme, dans le désir pour cet homme, mon Inconnu, mon Etranger, mon Roberto, mon tout premier. Et je n'ai pas eu d'indications, presque pas, je continuais d'explorer par moi-même. Quand ça s'est terminé, Lucas s'est levé, a demandé « ce n'est que du théâtre, est-ce que ça va? » Et nous avons été félicités, par chacun, un par un, qui sont venus nous voir, jury, élèves. J'allais bien, je souriais, et ce Ruben, que je ne connaissais pas, est devenu et restera le tout premier Roberto Zucco avec lequel j'ai joué.

A cet instant, il n'y a plus de concours qui tenaient. Ce n'était que du travail, et ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de monter Roberto Zucco, presque en entier, en un après midi. Ceux qui demandaient anxieusement à la fin de chaque ateliers si ils avaient bien joués, si c'était aussi bien que d'autres, ce que nous avions pensés de leurs performances, sont venus nous voir et ont répété aux autres groupes du stage cette scène à laquelle ils avaient assistés, et qui les as inspirés, plus tard, à se jeter eux-même au plateau comme j'ai aimé le faire, amoureux et désespéré.

Nous avons eu un groupe fantastique. Le dernier atelier que nous avons fait hier, avec Samuel Achache, consistait, en trois étapes, à raconter une histoire, à raconter celle d'un.e autre à la première personne, puis de faire une interview entre deux personnes, l'une racontant une des histoire en langue inventée, et l'autre faisant la traduction pour une grande assemblée de type parlement européen. C'était un exercice appelant davantage à aller vers le « fun », où il était facile de se jauger sur les rires des autres. J'ai fait l'erreur de raconter l'histoire de ma terminale, avec une quantité hors norme de détails et d'évènement, en ratant l'élément central où je marche en 2018 sur mon proviseur de lycée pendant une émeute des mouvements contre parcoursup. Je me suis rattrapé plus tard, en me réappropriant l'histoire de Sarah, devenue strip-teaseuse par fantasme à son arrivée en France. Néanmoins, dernier jour de stage faisant, la tension montait, l'exercice se transformait d'une drôle de manière. Moi, je passais dans les premiers, en espérant détendre les autres, et je me retrouvais exclu au final des détournements que prenais l'exercice dans le grand n'importe quoi, au grand dam, on dirait, de Samuel Achache, l'intervenant. Ça ne s'écouait plus.

Pour le reste des ateliers, celui de Pep, professeur de danse, au tout début du stage, j'ai connecté profondément dans le regard de certains, j'ai pris très efficacement les indications de Nicolas Bouchaud et ait accompli diligemment les roulades demandées par Marcel Proust, néanmoins, je n'ai pas eu la sensation de m'être donné complètement. J'ai eu des « c'est bien », des « Oui! » sonore de Nicolas Bouchaud, j'ai fait attention à suivre les consignes, à me tenir droit et à rester bien à l'écoute de mes partenaires et je n'ai commis aucun « faux-pas » qu'on a pensé bon de me faire remarquer, mais que dire de plus? Face à des comédiens à la patte significative, reconnaissable, parfois transcendant, dansants, qui ont eu aussi de très beau moments et qui suscitent des rires, je ne sais pas comment juger mes

performances, et ce n'est pas grave. A partir de cette expérience sur Roberto Zucco, j'ai laissé de côté les comparaisons et ait réussi à me concentrer sur le travail. Dont je suis tombé amoureux.

Il me reste encore des choses à dire concernant l'impro avec Chaimaa²¹¹, celle que nous avons présentés aujourd'hui et qui constitue notre évaluation finale. Tu as raison Valentina, j'étais parano.²¹² Nous avons très bien travaillés au final. Nous avons « connectés », comme elle dit, quelques fois avant notre passage, en nous tenant les mains, en nous regardant dans les yeux, et si elle m'a encore coupée la parole aujourd'hui, c'était dans le flux de la parole de Myriam, son personnage, face à celui de May, le mien. May, c'est le pseudonyme d'auteur que je prenais quand j'étais adolescent, à partir de mon second prénom, Maï, et je tenais un blog à l'époque que j'avais appelé: « Les rêves de May ». Voilà ce que j'ai titré dans mon cahier hier en rêvant à notre scène. Je pourrais dire beaucoup de choses qui m'ont traversés pour ce travail dans cette semaine. Dans ce conflit que nous avons joués sobrement, assises face à face sur deux chaises éloignées, celle des « gens comme nous » tiraillées entre le désir de « ici » et de « là-bas ». Je me suis fait habité par les films que j'ai vu dans la semaine, et je me suis concentré comme ça sur le rêve de May, celui de partir, de se découvrir, d'avoir la liberté de devenir tout ce qu'elle pourrait devenir, d'aller dans des bars remplis de filles comme elle, les rêves que moi-même je me faisais adolescente dans ma chambre, ceux des homosexuels qui partent pour les grandes villes. Face au sien à elle, plus fort sûrement, qui était de se sacrifier pour changer les mentalités de son pays. Moi, j'avouais ma faiblesse et mon envie d'exil, je lui tendais son billet et son passeport, je lui disais: « quand je demanderais l'asile là-bas, je ne pourrais jamais revenir, et je t'attendrais, là-bas. »

Etait-ce mieux, était-ce pire? Que les impro des autres? Les conflits déchirants, les débuts d'histoires fabuleuses, les cris, les chansons et les larmes, les communions qu'il nous as été donnés de voir? Je quitte ces gens joyeux des histoires que l'on m'a donné à voir, certain que voilà le concours, le seul, où l'on m'a donné à travailler les textes des grands auteurs, et de nous placer ainsi à leur place dans l'écriture de la parole. Le concours où j'aurais, depuis le départ, investi l'entièreté de moi-même et qui aura peuplé la moitié de mon journal, celui ci et l'autre, que je tiens sur le papier. Demain, je me remettrais à penser à Montpellier, en attendant, je veux profiter de ma soirée, regarder le soleil se coucher, et me préparer, sans regrets, à en recevoir les résultats. Quoi qu'il arrive, prodigieux travail qu'il m'ait été donné de faire, partir en caressant les murs et me dire, merci Valentina, de m'avoir donné la chance de participer à tout cela.²¹³

Amour,

Samedi 8 juillet

C'est la fin et je n'arrive pas même à m'endormir dans le train.²¹⁴ Les paysages du sud défilent à nouveau par la fenêtre et je regrette de ne pas pouvoir y rester plus longtemps. Je suis usé, hanté à la fois par de sombres pensées en lien avec ces concours et la vie que j'ai choisi de mener, et par les images que je ne peux qu'imaginer, de notre « Arche de l'hystérie » d'hier. Jacques, face public dans la position du christ, offre ses bras nus aux morsures des quatre louves... Nous nous sommes rencontrés, nous avons appris à travailler ensemble et à nous parler, nous avons travaillés, nous avons pris les risques qu'il y avait à prendre et nous nous sommes donnés au plateau tout entiers. Et cela malgré la fatigue, les angoisses, les malaises causés par la chaleur, crises, nous avons travaillés, nous avons donnés, nous avons rendus au

²¹¹ Chaimaa El Mehia était ma partenaire de jeu désignée pour l'examen final du stage, qui était une improvisation libre à partir d'une photographie. Nous avons choisi de jouer la notre sur l'exil des personnes LGBT+. Chaimaa jouait la jeune fille qui décide de rester dans le pays de « Ici » pour défendre les droits des « gens comme nous », pendant que j'essayais de la convaincre de partir avec moi, dans le pays de « là-bas ».

²¹² J'ai appelé Valentina pendant la semaine, juste avant le passage sur Roberto Zucco, pour lui faire part de mes angoisses à l'idée d'être « bouffé » au plateau par des acteurs plus confiants que moi. Elle m'avait encouragée à me recentrer sur le travail et à cesser de me comparer aux autres.

²¹³ Le lendemain, j'apprendrais que je ne suis pas reçu au TNS.

²¹⁴ Je reviens du stage de Montpellier, les résultats ne tomberont que quelques jours plus tard.

plateau ce que nous lui devons. A Gildas et aux autres tout ce que nous pouvions.

Et de toutes ces formes, je suis sorti léger, ému et libéré, des préoccupations extérieures, tentatives de comparaison à ces autres actrices, acteurs... Et nous avons pleuré ensemble tout chancelant sur nos courbatures en nous souhaitant belle vie, au revoir, et surtout merci merci merci. A nouveau, concernant le travail, et malgré mes quelques fragilités dans la semaine²¹⁵, je ressors sans regret et possédé par les images que nous avons voulu créer, le souvenir de la transe dans nos corps et l'amour pour mes camarades. L'on vient nous voir par grappes pour nous transmettre remerciements et félicitations sincères, et pourtant maintenant, je ne peux m'empêcher à nouveau d'être amer.

Je regarde défiler sur Facebook les messages émus de Gerard Watkins et Caroline Nguyen, à propos de ces stages, leurs remerciements poisseux de bons sentiments et l'annonce, surtout, de leur nouvelle classe, partagés en boucle par ceux-ci, heureux.se.s d'en être, d'en avoir fini, jeunes comédien.ne.s ont trouvés leur place. Et sur tous ces stages en voilà une petite trentaine qui cesseront de courir les routes de France, de tenter ces concours et qui pourront jouir à loisir de leur travail accompli, du sentiment de reconnaissance et de la légitimité donnée à leur parcours d'artiste, à eux qui ont réussi à en être. Et je suis bien content pour eux.

Et je pourrais parler en grande longueur des belles paroles de Sivadier²¹⁶ sur nos travaux d'improvisation, de ce que j'ai appris en jouant Nadine de Polisse²¹⁷, de la chance que j'ai de pouvoir enchaîner ainsi ces beaux travaux en parcourant la France du nord au sud et de la gratitude envers mes camarades et intervenant.e.s artistiques qui m'ont choisi pour ces stages. Mais je grogne dans le fond, et j'ai besoin de faire sortir, rien qu'une fois, ma déception et ma rage, aussi puérile qu'elle puisse être, comparée à la maturité lucide et rationnelle dont je suis capable. Et tu peux bien les ignorer et je pourrais bien les couper, dans la version abrégée de ce journal que j'aimerais mettre sur pied cet été.

Parce que je suis un névrosé perfectionniste avec une haute exigence de lui-même, que je ne me donne pas d'autres choix que le travail, et que celui-ci se doit de répondre à des grands principes que je me fais de l'art, pour rendre honneur aux visions du monde qui m'ont changés et qu'on a pris le temps de me transmettre. Parce que je ne me laisse jamais partir à la facilité du gag et que si ça n'arrive certainement pas tous les jours, je donne à chaque instant du travail la possibilité de me transcender, et de me jeter, amoureux et désespéré au plateau. Parce que je donne pleinement confiance à la parole des autres, quelle que soit les jugements que je peux porter à leur écriture, que je défendrais toujours l'humanité de chaque « rôle », que je donne à chaque texte la possibilité de m'émouvoir, et que si la connexion ne se fait pas d'emblée, je chercherais, comme je l'ai fait cette semaine, dans la matière et les univers que l'on me donne, les images qui me touchent, les enjeux qui me questionnent et tout ce qui pourra titiller mon désir. Parce que je m'interdis, j'ai appris à le faire, la comparaison avec les autres, les mauvaises ondes, la critique et les idées trop vite faite vis à vis de celle ci ou de celui la, que je veux donner à chacun un regard qui permettra d'être, aux yeux de qui ils le souhaitent, présents et vivants dans toute la complexité de leur être. « Acteurs condamnés à la poésie » disait cette semaine Sivadier.

Seulement, je regarde les paysages et le soleil dehors. L'herbe, et les lacs et les petits chemins qui lézardent la campagne. Je pense à mon psychanalyste qui ne cesse de me demander de me questionner sur mes désirs, et aux longues listes qu'il me propose de faire, pour sonder mes envies et mettre à plat mes angoisses.

²¹⁵ J'ai contacté Valentina quelques fois dans la semaine pour lui témoigner de ma fatigue et de ma fragilité grandissante durant le stage de Montpellier, qui succédant aux deux autres, m'a épuisé.

²¹⁶ Jean-François Sivadier, metteur en scène connu et apprécié, était intervenant pendant le stage de Montpellier.

²¹⁷ Pendant le stage, et en parallèle des deux pièces à préparer par groupes de 5 pour la fin de la semaine, nous faisons un atelier de jeu filmé, encadré par Caroline Proust. Pour cet atelier, je travaille un extrait du film « Polisse », réalisé par Maïwenn, où je joue Nadine.

« Je veux faire la fête, visiter la ville, jouer à CyberPunk, aller au restaurant avec ma copine, revoir des amis, voir ma famille, regarder Ghost in the Shell, aller me baigner, dessiner, me faire un bureau dans un canapé, aller voir un beau spectacle, avoir un bel appart, lire un beau texte, faire des coupes dans mon journal, faire des recherches, passer une soirée seule, m'allonger dans l'herbe au soleil, ranger, décorer, me faire féliciter, dévaliser une librairie et jouer une belle tranche de quelque chose. »

Aujourd'hui, l'argent, le temps, je ne les donne presque qu'à l'art, donc au théâtre et donc à ces concours. Que j'aimerais prendre le train en sens inverse et rester à Montpellier pour les vacances.

Et dans cette médiocrité qui est la mienne, j'espérais au moins revenir de tout cela avec une bonne nouvelle. Une école, même si eux ne savent pas ce que c'est que le TNS ou ce que ça représente réellement, une place comme ça, je pouvais les faire rêver avec ça. Nous pouvions, eux et moi, nous livrer au fantasme, qu'au moins, celui qui est parti l'a fait pour devenir quelqu'un.

Et que le coup de grâce, pour moi, c'était d'entendre encore ces discours de fin de stage. Il est 3 heures du matin, chacun ici, ne dort que 3 ou 5 heures par nuit. 6 personnes avaient fait des malaises et des convulsions, à cause de la chaleur, du stress, du manque de sommeil et de la mauvaise alimentation. Comme Gildas le dit, nous venons faire « cette chose impossible » qui est de donner à voir au jury 12 spectacles de 40 minutes préparés en groupe pendant la semaine. Que dans ces propositions, il y avait du sublime, de la maîtrise, de la légèreté et aussi des catastrophes, suffisamment de choses pour passer par toute la palette des émotions, même en tant que spectateur. Qu'on nous tienne encore 30 minutes de plus, pour nous répéter, encore et toujours, cette même chose qui ne rassure personne, que nous sommes tous et toutes formidables et que l'on peut très bien s'en sortir sans écoles.

Gildas nous dit cela en nous racontant, assis sur sa chaise, les états qu'il a traversés en tentant le CNSAD à 19 ans et en étant pris, du premier coup. Mousse, qui est plus ou moins le régisseur du théâtre, ne prend même pas la peine de finir ses phrases. Il nous regarde, son grand verre de vin à la main, nous parle de l'importance de rester au présent et de profiter de notre jeunesse ou que sais-je, voilà ce que nous sommes. Jeunesse, débutants, comme me disait Caroline Proust: « Je comprends, c'est toujours difficile quand on débute. » Et ces gens, quels qu'ils soient, s'assoient toujours sur leur légitimité, leur belle place dans ce métier, pour nous souhaiter bon vent sur les routes de France, à continuer de sacrifier ce que nous avons pour déposer nos cœurs à leurs pieds. Caroline Nguyen qui rit avec ses collègues, quand l'un d'eux précise que quand même, ils en ont tous fait une, d'école nationale.

Et voilà toute l'étendue de mon arrogance. D'entendre ces discours et de penser à tout ce que j'ai donné pour chacun de ces trois concours. Avant cela, je pense à l'engagement rigoureux que je tiens dans mon travail, mes lectures, mes recherches, mes écrits. A toute la matière déglutée sur les scènes de Gerard Watkins, l'énergie mise dans les échauffements à St Etienne, la passion pour ce Roberto Zucco, les recherches et les discussions interminables avec Chaimaa pour nourrir notre impro, et à l'amour que j'ai porté à mes 4 camarades et à nos deux partitions de travail cette semaine, chaque fois simplement joyeux de le faire et au présent des choses. Et je comprends qu'il n'y a aucune justice dans ces concours. Que quelqu'un pourra en faire 10 fois moins, travailler son texte comme si ça lui passait par dessus la tête et ne dire que du mal de ses camarades, et pourtant avoir l'école, qui ne se serait même pas attardé sur moi et qui me dira plus tard que c'est sûr, je m'en sortais très bien sans eux, que j'ai tout ce qu'il faut pour rentrer en école, seulement, ce ne sera pas la leur. Amoureux et désespéré au plateau, je veux l'être. Mais je veux l'être pour quelqu'un qui me rendra, ne serait-ce qu'un cinquième, de ce que je lui donne. Et je ne veux plus avoir à entendre tous ces jeux de doubles sens hypocrites, où l'on nous demande de travailler en oubliant le concours et notre statut d'élève provisoire, tout en prenant ostensiblement des notes sur notre façon de nous tenir pour en discuter ensuite entre jurys derrière quelques portes vitrées. Et je ne veux plus avoir à me surveiller sans cesse, en me demandant si m'asseoir par terre ou regarder 30 secondes mon téléphone suffirait à me faire recalculer, alors que le travail est là, et puissant et entier.

Un jour, je travaillerais pour moi-même plutôt que pour les autres, ne serait-ce que dans ma tête. Au revoir le sud, j'espère te revoir. Puisse cette rancoeur laisser place à l'amour et au désir, l'énergie redevenir vive et féconde, l'été être doux, les retrouvailles joyeuses avec mes amis et ma famille. Oubliées, mes angoisses de légitimité, nécessité d'être autorisé pour faire les choses, et me relever droite, solide, sur le socle de ma puissance.

Je me sens plus forte qu'avant.

Merci Valentina.

218

Lundi 7 Août

Bonjour Valentina. Comment tu vas? Voilà un mois que je n'avais pas écrit mon journal de bord. Je vais bien. Je suis dans un salon de thé, à Rennes, Anna et son ordinateur face à moi. Elle est arrivée à Rennes il y a deux jours. Nous avons décidés aujourd'hui de se poser dans ce salon de thé pour écrire. J'ai passé la matinée et la soirée d'hier à répertorier avec elle dans un document les différentes aides, résidences et bourses à l'écriture disponible en France pour les jeunes auteurs. Je me remets au travail.

J'ai la sensation d'être tombé en vacances comme l'on tombe de sommeil. Incapable de planifier, d'imaginer, pendant ce tunnel des concours, un été, des activités, des possibilités, des destinations. Je voulais d'abord, revoir qui je pouvais revoir, naïvement fêter mon anniversaire, j'ai envoyé quelques messages, j'ai vu quelques personnes sur Paris, puis je suis rentré à Rennes, que j'avais quitté depuis avril. J'ai revu ces jeunes comédiens, de Paris, de Rennes et de Caen. Elliott, que j'avais rencontré au TNS, merveilleuse rencontre en quelques mots, quelques regards, m'a rejoint dans un café à Jaurès, le jour de notre pique-nique aux buttes chaumont. Il était triste et amer, me racontait son échange au téléphone avec Dan Artus, qui lui disait qu'il était dans les admis, jusqu'à la dernière heure des délibérations, puis que le groupe a changé et qu'il n'en était plus. Je voulais le retrouver, lui et moi comme endeuillés du TNS, et que de cet échange ressorte de nouvelles idées, de nouveaux espoirs, une velléité nouvelle pour le concours du TNB l'année prochaine par exemple, ou pour monter des projets ensemble. Mais entre temps, j'avais eu les résultats de Montpellier, et je le voyais, tête basse, me féliciter avec un sourire. Me répéter comme je le méritais. Pourtant il ne m'a connu qu'une petite semaine.

A Rennes, j'ai eu l'occasion de revoir toute une belle équipe, celle de Iphigénie, celui de Tiago Rodrigues, monté par Ambre Germain Catron, avec beaucoup de mes anciens camarades de Rennes. Je suis allé voir les répétitions avec une boîte de gâteaux pour eux, j'avais peur de ne pas être le bienvenu. Julie, Samuel, Lou, Louise, Swan, Gaspard, Soukeyna, Azelis, Max, Maëlys... J'ai eu de nombreuses occasions de me ridiculiser à Rennes devant ces gens là. Et pourtant, ils m'ont accueillis simplement, heureux de me revoir, et ont continués leurs répétitions sous mon regard, comme cela s'était déjà produit 3 ans auparavant. Il y a ceux qui sont partis comme moi, ceux qui sont restés. En classe à l'ESTBA²¹⁹, à l'école du Nord²²⁰, à l'ERACM, à l'ESAD²²¹, au CPES de Strasbourg, Bordeaux ou Nantes, à la classe professionnelle du conservatoire de Rennes. Il y a ceux qui les ont eu, ces concours, et qui m'accueillent dans leurs rangs avec une tape sur l'épaule, et il y a ceux avec le regard las qui haussent les épaules avec un petit sourire.

²¹⁸ Le lundi suivant, j'apprendrais que je suis admis à l'ENSAD de Montpellier, ainsi que les 4 camarades qui constituaient mon groupe de travail.

²¹⁹ Ecole nationale de Bordeaux.

²²⁰ Ecole nationale de Lille.

²²¹ Ecole nationale de Paris.

Et il y a ce spectacle, 1 semaine de répétition, 2 dates de représentations, qui nous rassemble, que la main bienveillante d'Ambre dirige avec la même douceur qu'il y a 3 ans.

Je suis tombé en vacance comme l'on tombe de sommeil. Il m'a fallu bien 2 semaines pour me remettre complètement de ces concours. A Montpellier, je ne sentais plus rien. Mes camarades se plaignaient de douleurs musculaires et de courbatures quand je flottais encore au-dessus de mon désir. Les douleurs sont venues plus tard. Osseuses, musculaires ou somatiques, je ne saurais dire, mais elles étaient si terribles qu'elles me réveillaient parfois la nuit. Ma tête enveloppée dans un brouillard, des examens médicaux et beaucoup de sommeil. Du temps à ne rien faire. J'ai regardé une série, me suis pris de passion pour un jeu vidéo futuriste, ai acheté un livre d'art ménager, visité pas mal d'expos. Cherché l'appartement pour Montpellier, sans succès pour l'instant, je verrais sur place. Lu les pièces que Vincent Guedon m'avait envoyé, je lui ai envoyé les miennes. La mort de son frère et sa lettre d'adieu au théâtre. Il parle d'un critique très connu avec un Stetson noir, dont il aurait trouvé le cadavre dans une rue longeant le cimetière du père Lachaise, et de ce dialogue qu'il n'a cessé de créer avec l'absent. Dans ses pièces, on ne sait jamais vraiment ce qui est réel ou fictionnel. Et ton livre à toi, Valentina, quand est-ce que tu me l'envoie?

Finalement, je me suis laissé emporter dans la vie et les drames de ma famille. Je reste quelque peu en suspens. Je vis chez ma mère, puis chez mon père, je déménagerais ma chambre de Bobigny à la fin du mois. J'irais à Montpellier à la mi septembre, après ma résidence d'écriture en Belgique, pour chercher ce petit T2 au soleil dont je rêve. Là où je pourrais avoir un salon séparé de ma chambre, où je pourrais mettre un canapé dépliant où je pourrais accueillir des gens qui me rendraient visite. Faire de ce lieu un chez-moi paisible, où développer de meilleures habitudes de vies, où je pourrais jouir d'une solitude qui me fait défaut ces temps-ci. Je rêve aussi des livres que je pourrais écrire, à défaut de pouvoir rêver encore à ces 3 années à Montpellier. Je n'ai pas de devoirs, pas de scènes à chercher, le grand livre rouge de Carl Jung sur ma table de chevet. J'aimerais avoir une télé et un lecteur dvd, ou même un projecteur, et regarder des grands films tous les soirs depuis mon canapé. Me voilà engagé, en sécurité, interdit même de prendre des contrats extérieurs à l'école. On me donnera matière à rêver, et si cette matière ne m'émeut pas, j'aurais toujours le luxe de rêver ailleurs, par moi-même.

Je vais dans ces petits cafés d'artistes de Rennes, je revois Nathanaëlle. Nous parlons en grande longueur de cette pièce que je veux écrire sur Elon Musk. Je mature cette idée de pièce depuis janvier peut-être, et si je n'en ai pas écrit une seule ligne, l'idée est assez féconde pour nourrir la discussion avec elle, avec mon père, avec des amis divers. Questionner notre désir du capital et notre inaction politique, verser dans la science fiction, le roman d'anticipation, et imaginer la finalité de cette utopie mercantile, les systèmes de révoltes que nous pourrions inventer pour la briser. Se laisser séduire par un messie charismatique nous vendant une ère d'abondance, de richesse illimitée, comme il le fait déjà, lui²²², dans cette conférence où je l'ai vu parler, notre monde déjà presque aux mains d'un milliardaire délirant dans son fantasme de grandeur divine. Et lui opposer, très concrètement, la réalité de nos corps et de leurs besoins, auxquels nous pouvons répondre, cela serait si facile. Il y a bien assez de maisons et de nourriture pour tout le monde. Voilà le fantasme pourtant qui nous perd, et nous enterre dans le confort qu'il nous donne.

Et petit à petit, dans cette vie de famille, ces discussions pourtant fertiles, ces activités quotidiennes, silencieusement, je m'ennuie. Et je pourrais me laisser aller encore longtemps aux divertissements faciles, à la fumée qui s'échappe de mes lèvres, et à la tranquillité de vivre amis parmi les autres. Jouir de cette victoire professionnelle et de cet amour heureux dans ma vie, aller quelque part jouir encore davantage. Mais c'est voir Anna maintenant, toute brûlante qu'elle est de l'avoir, sa légitimité à elle, et voir mes camarades Rennais répéter une pièce, préparer concrètement des projets à venir, faire des recherches diverses, remplir des pages de carnet, voilà ce qui m'excite, voilà où est mon désir, celui ci bien au-delà

²²² Elon Musk, qui sert d'inspiration à cette pièce qui n'a pas encore de nom.

de celui de manger une glace. Et pendant que l'on me répète « mais cesse donc de te stresser, de travailler », je me réjouis de me dire qu'il y a encore toute la moitié d'un été à venir, et qu'il laissera place au travail, pour trois années consécutives, et que j'aurais bien le temps de regretter, plus tard, de ne pas avoir profité de ma famille davantage.

Tous les champs se superposent, l'horizon s'éclaire au-dessus du brouillard qui s'échappe de ma tête. Je vais terminer ce journal pour toi, terminer le plan de ma pièce sur Elon Musk, écrire la première partie de SHE Lilly avant la résidence, écrire une lettre à Théo Pham, et à mon vieil ami Lou. Peut-être que je cesserais d'en écrire à Lou et n'en écrirais plus qu'à Théo, si il veut me répondre. Je lui avais dit ça en milieu d'année, que je lui écrirais des lettres si je parlais de la ville. Un jour, je reverrais peut-être Aubéri, Lucille, du conservatoire de Caen. Kostia et Cassiopée, qui sait, les deux Lola et Gédéon. Baptiste, Océane ou May, ce serait de belles surprises. Sûrement le petit Safir, ce ne sera pas difficile de rester en contact avec lui. J'irais voir Simon danser à Toulouse. J'ai hâte. Que nous devenions grands, tous, plus grands que nous le sommes déjà. Et quand le monde aura accompli une nouvelle révolution autour de lui-même, nous verrons bien quel visage il aura, ce monde.

J'attends des nouvelles de Montpellier. Je profite de l'été pluvieux de la Bretagne avant cette nouvelle vie au soleil.

Valentina, je t'embrasse.